

Györgyi SÁFRÁN

LETTRES DE ROMAIN ROLLAND À MARIANNE CZEKE  
DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE  
DES SCIENCES DE HONGRIE

SÁFRÁN Györgyi

ROMAIN ROLLAND LEVELEI CZEKE MARIANNEHOZ  
A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA  
KÖNYVTÁRÁBAN



BUDAPEST, 1966



Györgyi SÁFRÁN

LETTRES DE ROMAIN ROLLAND À MARIANNE CZEKE  
DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE  
DES SCIENCES DE HONGRIE

SÁFRÁN Györgyi

ROMAIN ROLLAND LEVELEI CZEKE MARIANNEHOZ  
A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA  
KÖNYVTÁRÁBAN



BUDAPEST, 1966

Les lettres ont été copiées et traduites en hongrois  
— avec l'utilisation de la traduction de András Benedek  
(parue dans Nagyvilág, 1957. No. 6.) —

par

Mme Ágota LAKATOS-POLTZER

Introduction traduite

par

Eva R. SZILÁGYI

Les lettres ont été réunies par

András LAKATOS

Texte revu

par

Albert GYERGYAI,  
docteur es lettres, professeur d'université

Margit PRAHÁCS  
musicologue

A leveleket az eredeti kéziratból közli és  
— Benedek András fordításának (Nagyvilág, 1957. 6. sz.)  
felhasználásával — magyarra fordította

LAKATOSNÉ POLTZER Ágota

A bevezetést franciára fordította

R. SZILÁGYI Éva

Sajtó alá rendezte

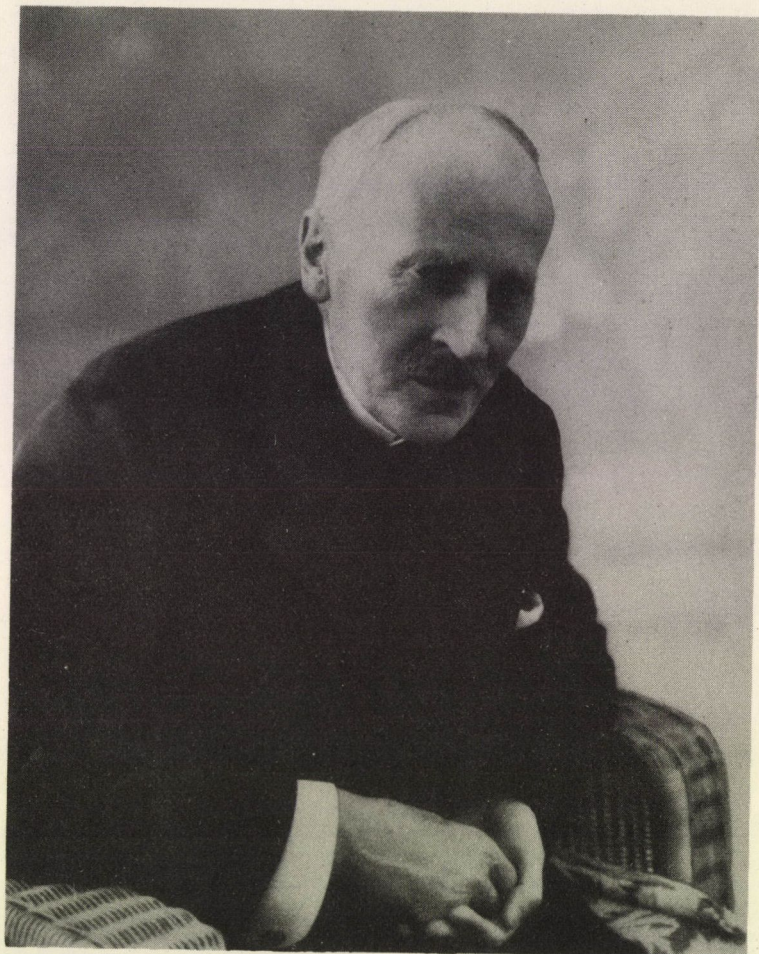
LAKATOS András

Lektorálta

GYERGYAI Albert  
a francia irodalomtudományok doktora,  
egyet. tanár

PRAHÁCS Margit  
zenetörténész





Romain Rolland



*Nous voudrions exprimer notre gratitude à Mme Marie Romain Rolland, qui — avec la réservation de tous ses droits relatifs aux nouvelles éditions et traductions en toutes les langues et pour tous les pays (y compris l'URSS) — a bien voulu donner la permission pour l'édition hongroise de la correspondance.*

*Bibliothèque de l'Académie des Sciences  
de Hongrie*

*Ezúton mondunk köszönetet Marie Romain Rolland asszonynak, aki — az újabb kiadások és fordítások minden más nyelvre és minden más országra (beleértve a Szovjetuniót is) vonatkoztatott jogának fenntartása mellett — engedélyezte a levelezés magyar nyelvű kiadását.*

*Magyar Tudományos Akadémia  
Könyvtára*

SÁFRÁN Györgyi

Lettres de Romain Rolland à Marianne Czeke dans la  
Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie.  
— Romain Rolland levelei Czeke Mariannehoz a Magyar  
Tudományos Akadémia Könyvtárában.

Bp. 1966. 189 p. 4 t. 24 cm.

[A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának Közle-  
ményei. — Publicationes Bibliothecae Academiae Scien-  
tiarum Hungaricae. 48.]

ETO 92 (44) Rolland : 92 (439) Czeke (093.32) 840-6

LETTRES DE ROMAIN ROLLAND À MARIANNE CZEKE  
DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE  
DES SCIENCES DE HONGRIE





## INTRODUCTION

Rien ne montre mieux la popularité de Romain Rolland en Hongrie que la rapidité avec laquelle la traduction hongroise des ses oeuvres a toujours suivi leur parution en France. Des études consacrées à l'écrivain humaniste et progressiste contribuèrent également très vite à diriger l'attention du public hongrois sur sa personne. Le mérite d'avoir oeuvré à la gloire de Romain Rolland en Hongrie revient principalement à l'écrivain Marcel Benedek que Rolland connaissait personnellement et qu'il tenait en grande estime. C'est à Benedek et à László Dobossy que nous devons les analyses les plus modernes de l'oeuvre du grand écrivain français,<sup>1</sup> et c'est encore eux qui les premiers signalèrent l'existence et l'importance des lettres adressées par Romain Rolland à Marianne Czeke.<sup>2</sup>

Marcel Benedek, László Dobossy et les autres spécialistes de la question ont été unanimes à insister sur la valeur de ces lettres offrant un grand nombre de passages d'intérêt documentaire et personnel.<sup>3</sup>

Dobossy termine son étude en exprimant son espoir de voir un jour ces lettres publiées in extenso. C'est cette attente que la Bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences a voulu remplir en publiant ces documents à l'occasion du 100<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Romain Rolland, avec le concours de Mme Géza Lakatos, nièce de Marianne Czeke et de son fils, András Lakatos, qui ont eu l'obligeance d'en faire don à la Bibliothèque.

Romain Rolland est universellement connu non seulement comme écrivain, lauréat du prix Nobel, mais encore comme un épistolier extraordinairement consciencieux. Le magistral recueil de lettres qu'il nous a légué a été souvent comparé à celui de Voltaire et de Goethe. On sait qu'il répondait à toutes les lettres tant soit peu importantes, et que cette habitude honorable tirait son origine de certains événements de sa jeunesse. Ayant

<sup>1</sup> Marcel Benedek: Romain Rolland. Budapest, 1962. László Dobossy: Romain Rolland az ember és az író. (Romain Rolland l'homme et l'écrivain). Budapest, 1961.

<sup>2</sup> Marcel Benedek: Romain Rolland levelei Beethoven halhatatlan kedveséről (Lettres de Romain Rolland sur l'Immortelle Bien-Aimée de Beethoven). Nagyvilág, 1957, 6, pp. 925—935.

László Dobossy: Romain Rolland kiadatlan levelei magyar barátaihoz. (Lettres inédites de Romain Rolland à ses amis hongrois. Filológiai Közlöny 1957, k. Id. Tirage à part. — Id. in Romain Rolland az ember és az író (Budapest, 1961) pp. 215—245.

<sup>3</sup> Voir les ouvrages cités dans les notes 1—2, ainsi que la discussion de la thèse de candidature de László Dobossy sur Romain Rolland. MTA Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei (Comptes rendus de la Section Linguistique et Littéraire de l'Académie des Sciences de Hongrie) XV. 1959, pp. 162—167.

été troublé par les vues anti-musicales et anti-artistiques de Tolstoï qui représentait un de ses idéaux, le jeune homme de 21 ans décida d'écrire à l'ermite de Iasnaïa-Poliana. Tolstoï, à son tour, lui répondit en français par une lettre de 38 pages dans laquelle il exposait ses vues sur les arts disant que ceux-ci devaient s'adresser à tout le monde et non seulement à une couche restreinte de la société. — Quelques années plus tard Rolland écrivit à un autre grand écrivain, objet de sa vénération, Ibsen, qui, encore que gravement malade, ne manqua pas non plus de lui répondre.

C'est également par les lettres qu'il envoya chaque jour à sa mère que nous sommes initiés aux impressions que le jeune Romain Rolland recueillait à Rome, impressions qui devaient marquer sa vie entière et le développement de sa conscience d'artiste.

À Rome, il fit la connaissance de deux personnes qui devinrent par la suite ses fidèles correspondantes. Malwida von Meysenbug (1818—1909), qui lui fut une amie toute maternelle, était une des représentantes les plus intéressantes de la révolution bourgeoise du siècle dernier et de l'idée de l'émancipation des femmes. Elle entretenait des relations avec de nombreux esprits progressistes de son époque, comme Garibaldi, Mazzini, Ledru-Rollin etc. À Londres, elle connut les émigrés hongrois, par l'intermédiaire des Pulszky à Paris, elle se lia avec Richard Wagner. Installée finalement à Rome et ayant rompu avec sa famille issue de l'aristocratie allemande, elle gagnait sa vie comme gouvernante, et élevait notamment les enfants du philosophe révolutionnaire russe, Herzen qui n'avaient plus leur mère. L'un de ces enfants, une fille, devint la femme de l'historien français, Gabriel Monod qui, à son tour fut professeur de Romain Rolland. C'est ainsi que le jeune Rolland eut accès au salon de Malwida von Meysenbug à Rome. Selon Marcel Benedek, sans l'influence de Malwida, Romain Rolland n'aurait peut-être jamais adhéré aux idées sociales révolutionnaires.<sup>4</sup>

L'autre correspondante de Romain Rolland en Italie, Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga, était également pupille et amie de Malwida, et c'est sous le signe de l'affection qu'ils portaient à leur grande amie que les deux jeunes gens avaient amorcé une correspondance. Lors de sa mort Rolland écrivit à Sofia: „C'est tout un siècle puissant qui s'éteint avec elle, un siècle de génie et de passions surhumaines, sur lequel elle avait étendu, comme un voile, sa douce sérénité.” La correspondance de Romain Rolland et de Sofia a été récemment publiée.<sup>5</sup>

C'est par correspondance que l'écrivain fera la connaissance de sa deuxième femme, de beaucoup plus jeune que lui, Maria Koudasova, fille d'une mère française et d'un père russe. Rolland la connut alors qu'elle était la secrétaire d'un professeur soviétique. La mariage eut lieu en 1934. Après la mort de son mari elle se chargea de son legs spirituel et c'est par

<sup>4</sup> Malwida von Meysenbug: Nagy emberekre emlékezem (Memoiren einer Idealistin I—II. B.) Choix de textes établi par Mme I. Fehér. Préf. de Marcel Benedek. Budapest, 1964.

<sup>5</sup> Chère Sofia. Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri—Gonzaga. (1901—1908 et 1909—1932). Introduction de Umberto Zamotti—Bianco. Paris, 1959, 1960.

ses soins que depuis 1948 on publie presque tous les ans, dans les „Cahiers Romain Rolland” un volume de plusieurs centaines de pages de la correspondance de Romain Rolland. — Sur les quatorze volumes parus jusqu'en 1964, la moitié contient les lettres échangées avec des femmes. Le premier volume de la série comprend la correspondance avec Malwida von Meysenbug<sup>6</sup>, les trois volumes suivants réunissent des notes de journal et les lettres adressées à sa mère.<sup>7</sup> Deux volumes sont consacrés à la correspondance avec Sofia, tandis que le dernier volume jusqu'ici paru est celui des lettres échangées avec Elsa Wolff, la femme écrivain allemande qui mourut victime du fascisme.<sup>8</sup>

Les autres volumes de la série contiennent la correspondance de Romain Rolland avec son ami de jeunesse Charles Péguy<sup>9</sup>, son ancien condisciple, l'essayiste André Suarès<sup>10</sup>, son élève et plus tard son ami, Louis Gillet<sup>11</sup>, Rabindranath Tagore<sup>12</sup> et Richard Strauss.<sup>13</sup>

Est-ce un hasard si c'est à des femmes que Romain Rolland s'est livré le plus facilement et le plus intimement? Faisant le bilan de sa vie il avoue lui-même que ses rapports avec les femmes avaient toujours été plus profonds et plus durables que les amitiés qui l'attachaient aux hommes. Cela s'explique peut-être par l'influence décisive que sa mère avait exercée sur lui, influence dont il devait se ressentir toute sa vie. C'est d'elle qu'il avait hérité sa sensibilité d'artiste et son talent pour la musique. Aussi est-ce sa mère qui servit de modèle à la figure de Louise la mère, dans son premier roman-fleuve, Jean Christophe. Son amie, Malwida von Meysenbug inspira

<sup>6</sup> Choix de lettres à Malwida von Meysenburg. Établi par Marie Romain Rolland. Avant-propos d'Édouard Monod-Herzen. Paris, 1948.

<sup>7</sup> Le cloître de la rue d'Ulm. Journal de Romain Rolland à l'École Normale (1886—1889) suivi de quelques lettres à sa mère et de credo quia verum. Avant-propos d'André George. Paris, 1952. — Printemps romain. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère. (1889—1890). Avec un texte de Malwida von Meysenburg. Paris, 1954. — Retour au Palais Farnèse. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1890—1891). Introduction de Sofia Bartolini—Guerreri—Gonzaga. Paris, 1956.

<sup>8</sup> Fräulein Elsa. Lettres de Romain Rolland à Elsa Wolff présentées et annotées par René Cheval. Paris, 1964.

<sup>9</sup> Une amitié française. Correspondance entre Charles Péguy et Romain Rolland. Présentée par Alfred Saffrey. Paris, 1955.

<sup>10</sup> Cette âme ardente... Choix de lettres d'André Suarès à Romain Rolland (1887—1891). Préface de Maurice Pottecher. Avant-propos et notes de Pierre Sipriot. Paris, 1954.

<sup>11</sup> Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland. Choix de lettres établi par Mme Louis Gillet et Mme Romain Rolland. Préface de Paul Claudel de l'Académie française. Paris, 1949.

<sup>12</sup> Rabindranath Tagore et Romain Rolland. Lettres et autres écrits. Préface de Kalindas Nag. Paris, 1961.

<sup>13</sup> Richard Strauss et Romain Rolland. Correspondance, Fragments de Journal. Avant-propos de Gustave Samazeuilh. Paris, 1951.

également ses oeuvres et ses figures de femme, que ce soit ce drame de jeunesse *Orsino*, ou *Grazia* de *Jean-Christophe*.

Tous les critiques sont d'accord pour affirmer que les figures de femme évoluant dans les romans de Romain Rolland sont plus vivantes, plus nuancées que ses personnages masculins. Il n'y a là rien d'étonnant: c'est parmi elles qu'il vécut sa vie de tous les jours, leur sort, leurs personnalités sont mêlées à sa vie dont elles sont comme la trame lumineuse. Il est extrêmement intéressant à ce point de vue de noter le silence qui entoure la profonde influence que sa première femme, Clotilde Bréal, exerça sur Romain Rolland. Leur mariage avait duré dix ans et avait abouti au divorce. C'est à cette expérience que l'écrivain fait allusion dans la lettre à Henriette Szirmay-Pulszky: „Je connais quelqu'un qui tient, depuis sa jeunesse, un journal intime, où il note tous ceux qu'il a vus et tout ce dont il s'occupe. Mais vous n'y trouvez pas, justement, une trace de la personne qui lui a tenu le plus au coeur, et dont l'image a rempli tant d'heures de sa vie.<sup>14</sup> Le souvenir de sa femme l'accompagne sa vie durant et se retrouve dans plus d'un trait de caractère et de nombreuses péripéties du sort de ses héroïnes.

Ce n'est rien moins qu'un hasard que Romain Rolland ait consacré un roman-fleuve à part, à la figure de la femme décidée à rompre avec toutes les conventions sociales. Annette de *L'Âme enchantée* engage la lutte pour une existence indépendante et finit par trouver son propre chemin et son style de vie à elle.

‘On ne comprendra que trop aisément que Rolland ait précisément choisi cette figure de femme pour retracer avec elle l'histoire de sa propre évolution celle d'un être qui parti de l'individualisme trouve le chemin de la communion avec les hommes pour représenter l'image de „l'homme moral actif”. Comme il l'a dit à plusieurs reprises, il peint ses personnages — et en eux son propre monde intérieur — en plein développement, en cours de transformation. La principale caractéristique de l'âme, et en particulier de l'âme féminine, est à ses yeux le changement, l'évolution. Dans son livre consacré à *Goethe et Beethoven* il écrit à propos de la jeune Bettina dont il a retracé la figure avec beaucoup de compréhension et de sens psychologique: „Nul ne reste le même au cours de toute une vie, et moins qu'une autre, une femme toute livrée à son coeur tendre et fou, comme Bettina.”<sup>15</sup>

Cette vérité une fois reconnue, il ne cessera d'y revenir dans ses recherches. Voilà se qu'il écrit dans une de ses lettres à propos de Thérèse Brunszvik: „Aucun homme, aucune femme, ne doit être jugé en bloc, dans l'ensemble de sa vie, — surtout en ce qui concerne sa vie sentimentale: car

<sup>14</sup> Romain Rolland à Mme Henriette Szirmay née Pulszky, — nr. 4. — le 8 novembre 1927. — Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale Széchényi.

<sup>15</sup> Romain Rolland, *Goethe és Beethoven* (Romain Rolland, *Goethe et Beethoven*). Trad. par Marcel Benedek. Budapest, 1931.

nulle part la personnalité n'est plus qu'en cette matière sujette au changement.<sup>16</sup>

Que Romain Rolland se soit senti aussi fortement attiré par le principe féminin s'explique moins par des expériences sexuelles que par sa parenté intime avec l'âme féminine par excellence intuitive. Outre l'influence décisive de sa mère, puis celle de Malwida von Meysenbug, sa vie fut aussi marquée par la profonde amitié qui l'attachait à sa soeur. Madeleine Rolland fut pendant de longues années son seulement son amie intime, la compagne de sa vie quotidienne, mais aussi comme il l'a dit lui-même à Marianne Czeke<sup>17</sup> — sa collaboratrice. Grâce à sa connaissance des langues et à ses relations personnelles, Madeleine Rolland, qui était professeur d'anglais, put ménager à son frère de nouvelles amitiés et lui ouvrir de nouveaux champs de connaissances. C'est grâce à elle que Rolland connut les Indes, qu'il s'initia à la mystique hindoue et qu'il entra en relations avec les grands esprits vivants de l'Inde, Rabindranath Tagore, Mahatma Gandhi et plus tard Nehru. Dans la préface de son étude consacrée à Gandhi, Romain Rolland remercie entre autres sa „fidèle collaboratrice”, Madeleine avec qui il s'associa aussi pour le choix et la publication d'un volume réunissant ses articles sur Gandhi.<sup>18</sup>

Par l'intermédiaires des relations anglaises de Madeleine, les Rolland accueillirent dans le cercle de leurs amis intimes Louie Peacop, l'amie de Londres qui les mit ensuite en rapport avec Marianne Czeke.

Louie Peacop et Marianne Czeke s'étaient connues à Londres, où Marianne Czeke poursuivait des études sur Shakespeare. Elles se lièrent d'amitié, et Louie Peacop ne tarda pas à rendre visite à son amie à Budapest. Elle y acheta une nappe à broderie paysanne qui eut la chance de plaire à Romain et Madeleine Rolland. C'est alors que Marianne Czeke et ses amies, toutes fidèles lectrices de Rolland, lui en envoyèrent une également. Ce fut là le début de l'amitié entre Romain et Madeleine, et Marianne Czeke.

A cette époque Romain Rolland recevait régulièrement des lettres de Hongrie. Albert Gyergyai constate fort judicieusement que de même qu'au XVI<sup>e</sup> siècle ce fut auprès d'Erasme, au XVIII<sup>e</sup> auprès de Voltaire, au XX<sup>e</sup> siècle c'est auprès de Romain Rolland que les contemporains hongrois cherchaient la lumière, l'humanisme.<sup>19</sup>

<sup>16</sup> Cf. note 14.

<sup>17</sup> Romain Rolland à Marianne Czeke, — nr. 3. — le 25 octobre 1928. — Département des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie, Ms 842.

<sup>18</sup> Gandhi, Mahatma, Jung Indien, Aufsätze aus den Jahren 1919 bis 1922. Auswahl von Romain Rolland und Madeleine Rolland. Erlenbach—Zürich, München, 1924.

<sup>19</sup> László Gáldi dans la discussion de la thèse de László Dobossy sur Romain Rolland. MTA Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei, XV. 1959, pp. 162—167.

Dans son étude consacrée à la correspondance hongroise de Romain Rolland, László Dobossy nous a donné une caractéristique de l'écrivain en tant qu'épistolier. Il insiste sur son tact, les attentions, son besoin de comprendre pleinement son correspondant et le respect qu'il éprouve à l'égard des opinions d'autrui. Quant aux lettres adressées à Marianne Czeke, elles reflètent particulièrement bien ses vertus de savant. De tous ses correspondants hongrois c'est à elle qu'il écrivit le plus grand nombre de lettres, 42 en tout, dont plusieurs de 8 à 10 pages. On peut y ajouter une lettre qui fut écrite à la collaboratrice de Marianne Czeke, Madame Szirmay, née Henriette Pulszky.<sup>20</sup>

La correspondance volumineuse et de grande valeur de Romain Rolland et de Marianne Czeke fut amorcée à la suite des recherches que l'écrivain avait entreprises sur la personne de Beethoven et Marianne Czeke sur celle de Thérèse Brunszvik.

Rolland avait hérité de sa mère son inclination et son talent pour la musique. Dès son âge de lycéen il passe pour un excellent pianiste, à Rome, dans le salon de Malwida von Meysenbug il joue des œuvres de Beethoven, et à partir de cette époque l'idée de Jean-Christophe, le „héros de roman beethovenien” ne cesse de le préoccuper. Au moment de choisir sa carrière il se demande sérieusement s'il ne doit pas se faire musicien. Cependant sa famille, en particulier son père, le pousse vers une profession bourgeoise. Obligé de commencer sa carrière publique comme savant, il se dédommage, en choisissant comme domaine de ses recherches, l'histoire de la musique.

Son esprit humaniste qui se veut suffisamment large pour embrasser le monde, retrouve ses frères spirituels en premier lieu en ceux qui parlent le langage universel de la musique, et c'est dans les ouvrages qu'ils lui inspirent que Romain Rolland sut exprimer tout ce qu'il avait à dire de lui-même et de son époque. Ce qui dans les grandes personnalités d'artiste qu'il choisit, l'intéresse le plus, c'est leur lutte héroïque contre elles-mêmes et contre le monde: c'est cette lutte-là qu'il entendait retracer.

Parmi les princes de la musique il se sentait surtout attiré par Beethoven dont le génie l'honnêteté le refus de tous les compromis, la droiture, l'opposition passionnée qu'il offrait à toute oppression et non en dernier lieu la façon dont il sut assumer son sort malheureux, fit naître dans l'âme de Rolland des échos fraternels. En 1902, après la dissolution de son premier mariage, c'est auprès de Beethoven qu'il cherchera l'appui dont il a besoin pour trouver une issue valable pour lui-même et l'humanité entière.

Il revient de Bonn consolé, l'âme en paix; et le cœur débordant de reconnaissance il se met au travail. Sa première petite biographie de Beethoven (Vie de Beethoven) écrite tout d'une haleine paraît dans Les Cahiers de la Quinzaine rédigés par Charles Péguy, et ne tardera pas à faire le

<sup>20</sup> Romain Rolland à Mme Henriette Szirmay née Pulszky, — n. 4. — le 8 novembre 1927. — Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale Széchényi.



tour du monde.<sup>21</sup> À propos de cette oeuvre il écrivit à Marianne Czeke: „Je l'écrivais tout seul, pour moi seul et quelques amis, comme une sorte d'oraison. Ce n'est pas ma faute si elle s'est répandue dans le monde.”<sup>22</sup>

Lorsque le petit livre fut réédité en 1927, à l'occasion du 100<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Beethoven, il ne changea pas un seul mot de son texte. Voilà ce qu'on lit dans la préface de cette nouvelle édition: „Mais ce Beethoven ne fut point écrit pour la science. Il fut un chant de l'âme blessée, de l'âme étouffée, qui reprend souffle, qui se relève et qui remercie son Sauveur.”<sup>23</sup>

Fidèle en ceci à son maître, Romain Rolland non plus ne se laissa jamais englober, par les creux de vagues de sa vie personnelle. Il sut toujours dominer les problèmes de son époque, à laquelle il se sentait attaché par toute sa sensibilité et son sens profond de la responsabilité. Ce dont témoignent aussi ces quelques phrases de la préface de son premier livre sur Beethoven: „Le monde meurt d'asphyxie dans son égoïsme prudent et vile. Le monde étouffe. — Rouvrons les fenêtres, Faisons rentrer l'air libre! Respirons le souffle des héros.” Toute l'activité que Rolland déploiera dans la vie publique, toute sa lutte contre le fascisme ne sont pas autre chose que ce geste pour ouvrir les fenêtres au souffle des héros, à l'humanité entière.

Lors des festivités du centenaire de Beethoven organisées en 1927, Romain Rolland vint également faire une conférence, à Vienne. C'est là que Marcel Benedek fit sa connaissance. Benedek fut extrêmement touché par cette admiration teintée de modestie avec laquelle le grand écrivain parla de Beethoven. À cette époque Rolland travaillait déjà à son magistral ouvrage en 7 volumes, destiné à présenter l'ensemble de l'oeuvre de Beethoven, le livre intitulé „Les grandes époques créatrices”, dont la partie finale ne parut qu'en 1957, bien après la mort de l'écrivain.<sup>24</sup>

La premier volume de la série, „De l'Héroïque à l'Appassionata” aborde déjà les rapports de Beethoven et de la famille Brunszvik et l'auteur y renvoie à plusieurs reprises aux recherches de Marianne Czeke. L'ouvrage principal de Czeke est l'édition critique des *Journaux et écrits de la comtesse Thérèse Brunszvik* (Bp., 1938). Marianne Czeke a mis à la disposition de Romain Rolland toutes les données de ce Journal qui touchaient de près ou de loin la personne de Beethoven, afin que l'auteur pût en prendre connaissance encore avant la parution de l'ouvrage. C'est là le problème central de leur correspondance. Les vastes connaissances de Czeke en la matière, son remarquable esprit critique complétaient de façon

<sup>21</sup> Romain Rolland: *Vie de Beethoven*. Paris, 1903. La deuxième traduction hongroise par A. Cserna a paru à Budapest en 1962. (Les derniers résultats des recherches sur Beethoven y sont résumés par D. Bartha.)

<sup>22</sup> Romain Rolland à Marianne Czeke. — nr. 20. — le 6 février 1928. — Département des Manuscrits de l'Académie des Sciences de Hongrie, Ms 842.

<sup>23</sup> Mars 1927.

<sup>24</sup> Romain Rolland, *Les aimées de Beethoven*. Paris, 1957.

heureuse l'enthousiasme, la subjectivité du poète et de l'artiste. Notons encore que Czeke fut la première à affirmer catégoriquement le fait capital, pressenti par la Mara et confirmé ensuite, en 1949, par les treize lettres de Beethoven publiées par Jörg Schmidt, à savoir que Joséphine Brunszvik et Beethoven s'étaient aimés et qu'ils avaient même pensé à se marier.

Dans la postface de l'édition hongroise de son ouvrage, Romain Rolland ne manque pas de remercier Marianne Czeke de son assistance:

„L'auteur se fait un devoir de remercier tout particulièrement Mademoiselle Marianne Czeke qui s'occupe depuis des années de préparer l'édition du journal inédit de Thérèse Brunszvik, et qui à eu l'obligeance de mettre à sa disposition ce trésor, ainsi que les résultats de son solide savoir. Il voudrait en plus exprimer sa profonde reconnaissance à la baronne de Gerando, née comtesse Irène Teleki, arrière petite-fille de Thérèse qui a eu la bonté de lui permettre de prendre connaissance de ces *Confessions* bouleversantes qu'il a traitées avec une pieuse discrétion.”<sup>25</sup>

À notre tour nous voudrions exprimer ici notre espoir de voir les lettres de Marianne Czeke publiées dans l'édition critique des oeuvres de Romain Rolland.

Marianne Czeke (1873—1942),<sup>26</sup> conservatrice de la Bibliothèque Universitaire de Budapest, avait été chargée en 1926 d'écrire la biographie de Thérèse Brunszvik et de publier son Journal. Elle possédait tous les dons nécessaires pour mener à bien cette tâche: elle était versée dans le travail scientifique, savait bien l'allemand et le français, langues indispensables à la compréhension du Journal, et elle s'intéressait en particulier au passé du mouvement féministe et à la personne de Thérèse Brunszvik. La publication de la biographie et des Journaux avait été prévue pour 1928, date du centenaire de la fondation de la première école maternelle de Hongrie, le „jardin des anges”. L'ouvrage devait paraître dans la série intitulée *Fontes Historiae Hungaricae Aevi Recentioris* de la Société d'Histoire Hongroise.

Pour cela il fallait avant tout découvrir l'endroit où se trouvait le legs. Les fils conduisaient à Pálfalva, dans le comitat de Szatmár. C'est là que vivait la dernière héritière de la famille en possession de laquelle se trouvait le Journal, Madame Attila de Gerando, née Irène Teleki qui pouvait s'enorgueillir de la reconnaissance de Romain Rolland.

Comment et pourquoi parmi toute la descendance des Brunszvik, éparpillée dans de nombreux pays, ce Journal était-il parvenu entre ses mains?

Thérèse Brunszvik connaissait fort bien l'importance de son oeuvre et de son Journal qui devaient, l'un et l'autre, servir à ses yeux la cause de sa patrie. C'est pourquoi après la défaite de la guerre d'indépendance, elle avait projeté de publier des parties de son Journal à l'aide de sa nièce

<sup>25</sup> Romain Rolland: *A nagy teremtő korszakok. Az Eroica-tól az Appassionata-ig.* (Beethoven. Les grandes époques créatrices. De l'Héroïque à l'Appassionata.) Trad. par Marcel Benedek. Budapest, 1929. p. 329.

<sup>26</sup> Je profite de l'occasion pour remercier M. András Lakatos qui a bien voulu m'aider à préciser certaines données biographiques de Marianne Czeke.

Blanche Teleki, qu'elle considérait comme son „enfant spirituel”.<sup>27</sup> Elle voulait que son legs spirituel restât en Hongrie, et elle le confia aux descendants de sa soeur Caroline (Charlotte), c'est-à-dire à Attila de Gerando (1847—1897).

À l'époque où Marianne Czeke retrouva la trace de ce Journal, Madame de Gerando, née Irène Teleki (1859—1937) était veuve depuis longtemps. Tout comme son époux — qui était d'ailleurs son cousin-germain — elle était une petite-fille de Charlotte Brunszvik, et avait grandi dans l'atmosphère de cette famille Brunszvik-Teleki-de Gerando qui se transmettait par la branche maternelle les initiatives du mouvement féminin progressiste. La soeur de sa grand-mère avait été Thérèse Brunszvik; sa tante, Blanche Teleki, pionnière de l'éducation des femmes, avait connu la captivité à Kufstein, la mère de son mari, Madame Auguste de Gerando, née Emma Teleki et sa fille Antonina de Gerando avaient été en leur temps, auteurs d'ouvrages pédagogiques, cette dernière avait même fondé une école à Kolozsvár. En plus des traditions de famille, Irène Teleki subit l'influence de sa gouvernante, Claire Lövei qui jadis avait partagé avec Blanche Teleki les soucis du travail éducateur aussi bien que la captivité. Voilà ce qui explique le soin jaloux avec lequel Mme de Gerando veillait au Journal légué par Thérèse Brunszvik, soin que Romain Rolland estimait parfois excessif. C'est grâce à cela pourtant que le Journal ne resta pas à Vienne. En effet, le plus jeune fille de Josephine, l'autre soeur de Thérèse (Madame Deym, puis Madame Stackelberg), appelée Minona (1813—1897), avait emprunté le Journal afin d'y rechercher ce qui se rapportait à sa mère, et ce n'est que sur les prières énergiques et réitérées de Madame de Gerando que son mari put le récupérer peu avant la mort de Minona. Le Journal rapporté de Vienne fut déposé dans le musée de famille de Pálfalva.<sup>28</sup>

C'est ici que Marianne Czeke vit les cahiers, en 1926, lorsqu'elle s'y rendit avec son amie et collaboratrice, Madame J. Hrabovszky, née Margit Révész, pour étudier le legs. Un peu plus tard Marianne Czeke invita Madame Szirmay, née Henriette Pulszky à participer au travail.

Entre Madame Attila de Gerando et Marianne Czeke, s'établit bientôt une vive amitié. La dernière héritière du Journal de Thérèse Brunszvik ne pouvait pas ne pas apprécier l'esprit sérieux, les vastes connaissances scientifiques et le sincère attachement de Marianne Czeke au sujet auquel elle s'était consacrée, et étant donné l'état de santé de l'érudite (à la suite d'un accident elle avait perdu une jambe), elle fit parvenir le Journal à Budapest, afin de lui faciliter le travail. Grâce au zèle de Marianne Czeke,

<sup>27</sup> Georgette Sáfrán: Teleki Blanka és köre. (Blanka Teleki et son cercle) Budapest, 1963, pp. 388—389.

<sup>28</sup> Mme Attila De Gerando, née Irén Teleki à Marianne Czeke, — n. 3. — le 6 janvier 1929. Département des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie, Ms 843.

le précieux Journal fut remis en 1963 à la Bibliothèque Municipale où il continue d'être pieusement gardé.<sup>29</sup>

La correspondance de Marianne Czeke et de Mme de Gerando nous renseigne non seulement sur les traditions de la famille mais aussi sur les complications suscitées par le projet de la publication du Journal, complications que montrent fort bien les conditions de l'époque étaient peu favorables aux entreprises de ce genre. Romain Rolland suivait avec une vive attention les péripéties de la publication.

Marianne Czeke avait prévu un ouvrage de 4 volumes dont le premier de 300 pages environ aurait contenu une biographie complète de Thérèse Brunszvik, tandis que les trois autres, chacun de 600 pages renfermaient le Journal. Cependant, étant donné les difficultés économiques, on obligea l'auteur de réduire de plus en plus l'étendue de l'ouvrage. Les lettres de Marianne Czeke font foi d'intrigues personnelles qui intervinrent également, de sorte qu'il y eut un temps où elle crut devoir définitivement abandonner le projet de la publication du Journal en Hongrie. C'est alors qu'elle envisagea de faire paraître à l'étranger le premier volume correspondant à l'époque beethovenienne, et ceci avec l'aide de Romain Rolland. Le revenu de cette entreprise lui aurait permis de publier ensuite les autres parties de l'ouvrage. Finalement la Société d'Histoire Hongroise se montra tout de même disposée à se charger de la publication, à condition que l'auteur y opérât encore certaines réductions. En 1930 Marianne Czeke écrivant à Mme de Gerando ne peut dissimuler sa contrariété: la matière déjà abrégée pour tenir dans trois volumes devait cette fois-ci être réduite à deux volumes.<sup>30</sup> Le premier volume, intitulé *Journaux et écrits de la comtesse Thérèse Brunszvik* parut enfin en 1938. Il contient sur 450 pages une biographie de caractère scientifique, de Thérèse Brunszvik jusqu'au milieu de 1813, suivie du texte intégral du Journal correspondant à cette époque. — Le deuxième volume aurait contenu la suite de la biographie et des morceaux choisis du Journal, avec une place particulière réservée aux questions de la protection de l'enfance et aux problèmes de l'éducation. On ne sait pourquoi, ce deuxième volume n'a jamais paru. À l'heure actuelle on ne peut que constater avec un vif regret que la partie non rédigée on plutôt non éditée de la biographie et du Journal de Thérèse Brunszvik attend un continuateur digne de Marianne Czeke (morte en 1942).

Dans la préface de son ouvrage Marianne Czeke rend hommage à Romain Rolland:

„Je dois relever en particulier la correspondance infiniment intéressante que j'ai poursuivie en 1927—28 avec Romain Rolland. Il était entendu que je lui fournirais des données pour son livre sur Beethoven auquel il mettait de la dernière main et qui devait paraître à la fin de 1928, toutefois

<sup>29</sup> Brouillon de lettre de Marianne Czeke à Mme Attila De Gerando, le 24 février 1936. Département des manuscrits de l'Académie des Sciences de Hongrie, Ms 844/e.

<sup>30</sup> Brouillon de lettre de Marianne Czeke à Mme Attila de Gerando, 15 février 1930. Département des manuscrits de l'Académie des Sciences de Hongrie, Ms 844/e.

c'est finalement moi qui lui dois d'avoir compris plus d'un passage obscur du Journal et d'avoir pu établir la chronologie et le lieu d'un certain nombre de notes écrites en dehors du temps et de l'espace. C'est ainsi qu'étant donné l'importance des éléments psychologiques du Journal, les nombreuses erreurs concernant les dates et les lieux dans la littérature relative à Thérèse et aux autres membres de la famille Brunszvik, il a facilité ma tâche qui consistait à mettre au point une biographie reposant sur une documentation solide et des faits précis. Je tiens à exprimer ici ma profonde reconnaissance à l'illustre écrivain.<sup>31</sup>

Ce qui intéressait le plus Romain Rolland c'était le premier volume du Journal étant donné que celui-ci embrasse les années pendant lesquelles Beethoven fut en rapport avec la famille Brunszvik. En train d'écrire ses livres sur Beethoven il espérait à l'aide du Journal éclaircir les points obscurs, d'ailleurs bien plus nombreux à cette époque que de nos jours, relatifs aux liens qui rattachaient Beethoven à la famille Brunszvik. Cependant, tout comme Marianne Czeke, il dut se rendre à l'évidence que le *Tagebuch* et le *Journal* de Thérèse Brunszvik — très différents en ceci des journaux habituels — contiennent moins la description d'événements que des réflexions et des pensées. Quelle ne fut pas sa consternation en découvrant combien de choses Thérèse avait pu passées sous silence. Aussi le problème tant discuté de la littérature beethovenienne, l'identité de l'inspiratrice des lettres adressées à l' „Immortelle Aimée” ne livra-t-il définitivement son secret ni à Romain Rolland ni à Marianne Czeke.

On sait que lorsque Beethoven mourut on trouva dans son tiroir secret trois souvenirs de sa vie sentimentale: les portraits de Giulietta Guicciardi et de Thérèse Brunszvik cette dernière portant la dédicace suivante:

„Dem seltnen Genie  
Dem grossen Künstler  
Dem guten Menschen  
von T: B:”

Ainsi que ces trois lettres d'amour d'une beauté bouleversante, qui témoignaient de l'état d'âme tourmenté de leur auteur:

<sup>31</sup> Les Journaux et écrits de la comtesse Thérèse Brunszvik. Réd. et introd. par Marianne Czeke. T. 1. Budapest, 1938. Préface, p. VII.

„Le 6 juillet, au matin.

*Mon ANGE, MON TOUT, MON MOI,*

*Quelques mots seulement. Je les écris avec un crayon; le tien! Demain seulement j'aurai un logement fixe. Quelle misérable perte de temps! Mais pourquoi cette profonde tristesse, lorsque la nécessité parle? Notre amour peut-il vivre d'autre chose que de sacrifices et de reconcements? Peux-tu conjurer le destin? Il veut que tu ne sois pas encore toute à moi et que moi non plus je ne sois pas tout à toi. Réfugie-toi dans la contemplation de la nature et calme ton âme; qu'elle se résigne à ce qui doit être. L'amour peut tout exiger, il en a le droit. Voilà pourquoi je puis te demander tous les sacrifices, comme tu peux en retour les exiger tous de moi. Mais n'oublie pas si légèrement que je dois arranger ma vie pour toi et pour moi. Ah! si nous étions réunis pour tout de bon, nous n'éprouverions pas ces tourments.*

*Mon voyage a été vraiment affreux; je ne suis arrivé qu'hier, à quatre heures du matin. Comme les chevaux faisaient défaut aux relais, le postillon prit une autre route que celle que je devais suivre d'abord; quels chemins épouvantables! Au dernier relais l'on me donna le conseil de ne pas voyager la nuit. On voulut m'effrayer en me prévenant qu'il fallait traverser une forêt. Cela ne servit qu'à me monter la tête. Mon obstination me devint funeste. Ma chaise se brisa dans une fondrière; car la route que je suivais était un véritable chemin de campagne. Sans l'habileté de mon postillon, je ne serais jamais sorti de ce mauvais pas. Esterhazy, qui suivait la voie ordinaire et se faisait traîner par huit chevaux, tandis que je n'en avais que quatre, eut d'ailleurs le même sort que moi. Toutefois cette aventure me donna la satisfaction de la difficulté vaincue. Et maintenant, revenons bien vite à notre amour. Nous nous reverrons bientôt, mais je ne puis encore aujourd'hui te confier les réflexions qui me sont venues à l'esprit sur notre avenir. Si nos coeurs battaient l'un contre l'autre, je n'aurais pas de réserves à faire, car ma poitrine est gonflée de tout ce que j'ai à te dire. Vraiment il est des heures où je sens que la parole ne peut rien exprimer de ce que notre âme ressent. Tâche de dissiper ta tristesse et reste toujours mon fidèle et mon unique trésor, comme je suis le tien. Quant au surplus, fions-nous aux dieux qui décideront de ce qui peut et doit nous arriver.*

*Ton fidèle  
Louis.*



## 2.

Lundi soir, le 6 juillet.

*Tu souffres toi, mon être adoré! — J'apprends d'aujourd'hui seulement que mes lettres doivent être mises à la poste dès le matin, le lundi et le jeudi, les deux seuls jours où il y ait un service de poste pour K. — Tu souffres! Ah! partout où je suis ton souvenir m'accompagne. Quelle existence!!! Vivre sans toi!!!! Je pleure lorsque je pense que tu ne recevras sans doute cette lettre que dimanche soir. Ah! si ardemment que tu m'aimes, je t'aime encore davantage... O mon Dieu! si près de toi et pourtant si loin.*

## 3.

Salut matinal, le 7 juillet.

*En ouvrant mes yeux, ma pensée s'est envolée vers toi, ô mon amour immortel! Tantôt plein d'espérance, tantôt sombre et triste, j'interroge le destin et je lui demande ce qu'il nous réserve. Vivre sans toi n'est pas vivre; aussi ai-je résolu de m'en aller par le monde jusqu'à ce que je puisse voler dans tes bras et m'asseoir à ton foyer. Alors, mon âme enveloppée dans ton amour pourra s'élever dans les régions célestes. Oui, je dois partir, il le faut, hélas, il le faut! Tu te résigneras, car tu connais la fidélité de mon cœur. Une autre ne le possédera jamais! jamais!! jamais!!! O mon Dieu, pourquoi me condamner à quitter tout ce que j'aime? Et pourtant la vie à Vienne serait encore pleine de tristesse et d'angoisses. Ton amour m'a fait à la fois le plus heureux et le plus infortuné des hommes! À mon âge, j'aurais besoin d'une existence calme et paisible. Puis-je y prétendre encore, maintenant que je t'aime comme je t'aime?*

*Cher ange, il faut que je ferme ma lettre, si je veux qu'elle te parvienne, car on m'apprend à l'instant que la poste part maintenant tous les jours. Sois calme, c'est en jugeant froidement notre situation que nous pourrions arriver à notre but, celui d'être un jour unis tous les deux. Sois calme et aime-moi. Aujourd'hui, comme, hier, mon âme s'est élancée vers toi et j'ai pleuré! A toi! toi! ma vie! mon tout! adieu! O mon trésor! aime-moi toujours et ne méconnais jamais le cœur fidèle de ton bien-aimé*

*éternellement à toi!  
éternellement à moi!  
éternellement l'un à l'autre!*

L."<sup>32</sup>

À qui sont-elles destinées ces lettres écrites au crayon sur du papier rayé? S'agit-il, là de brouillons, de souvenirs jamais envoyés ou rendus à l'auteur? Questions bien souvent débattues auxquelles Romain Rolland cherche à répondre à la lumière de ses propres recherches, et de celles entreprises par Marianne Czeke et I. Hajnal.

La deuxième lettre porte la date du lundi 6 juillet. Dans les années qui peuvent entrer en considération c'est en 1807 et en 1812 que le 6 juillet tombait un lundi. Le second point de repère est cet Eszterházy mentionné dans la première lettre qui avec ses 8 chevaux eut autant de malchance en cours de route que Beethoven voyageant en diligence. Romain Rolland eut l'idée de s'adresser à I. Hajnal, archiviste de la famille Eszterházy à Kismarton. Dans les deux lettres traitant du sujet<sup>33</sup> il résume ses idées et aboutit à la conclusion que le personnage dont il est question dans la lettre de Beethoven serait le prince Paul Eszterházy, ambassadeur d'Autriche auprès du roi de Saxe qui à la fin du mois de juin se trouvait à Prague et de là se rendit à Teplitz. (On sait que dans les premiers jours de juillet, Beethoven avait brusquement quitté Vienne sans même prendre congé de ses amis.) — Dans la deuxième lettre, le soir du 6, il se nomme „estivant”, et le 7 il figure effectivement sur la liste des hôtes de Teplitz. Rolland suppose que c'est à Prague ou entre Prague et Teplitz qu'il avait rencontré l'„Immortelle aimée”.

Dès après la mort de Beethoven, on échafaude les hypothèses à propos des deux portraits trouvés dans le tiroir secret. Thayer dans sa biographie fort bien documentée<sup>34</sup> déclarait que les lettres étaient adressées à Thérèse Brunszvik, et Romain Rolland à son tour adopta cette hypothèse dans son premier petit livre sur Beethoven. Cependant par la suite les recherches au lieu de fournir des preuves à l'appui de cette première hypothèse, achevèrent de brouiller les pistes, et même à l'heure actuelle, la question est loin d'être tranchée.<sup>35</sup>

Les rapports de Beethoven et de la famille Brunszvik remontent à l'année 1799. Thérèse nous donne une description pittoresque de leurs premières visites et des leçons prises chez Beethoven. Si l'on connaît bien les liens sentimentaux qui unissaient Beethoven et Giulietta Guicciardi, ainsi que les circonstances de la naissance de la Sonate du Clair de Lune, il n'en est pas de même pour les véritables relations des deux filles Brunsz-

<sup>33</sup> Deux lettres de Romain Rolland (à István Hajnal). Publ. par A. Valkó dans *Új Zenei Szemle*, 1955, 2, pp. 29—30. — Ervin Major, A „halhatatlan kedves” (Unsterbliche Geliebte), *Új Zenei Szemle*, ibid. p. 31.

<sup>34</sup> Alexander Wheelock Thayer; Ludwig van Beethovens Leben. Berlin, 1866 —72. T. I—V.

<sup>35</sup> Siegmund Kaznelson: Beethovens Ferne und Unsterbliche Geliebte, Zürich; 1954. — Elek Környei: A „halhatatlan kedves”-hez írt levelek titka. (La secret des lettres adressées à l'Immortelle Bien-Aimée). Beethoven és Martonvásár c. könyvében (dans son livre intitulé) Beethoven et Martonvásár, pp. 55—62.

vik, de Thérèse et surtout de Joséphine avec Beethoven. Ce n'est que peu à peu grâce aux documents découverts récemment<sup>36</sup> que l'on est en mesure d'y voir plus clair.

Les premiers qui ont dépouillé les archives de la famille Teleki—Brunszvik à Pálfalva et Le Journal de Thérèse, notamment André de Hevessy,<sup>37</sup> La Mara (Marie Lipsius)<sup>38</sup> et Marianne Czeke trouvèrent effectivement des données relatives à ces relations. Marianne Czeke en fit part à Romain Rolland qui voyait plus d'une de ses hypothèses psychologiques justifiées par les résultats des recherches.

En 1804, après la mort du comte Deym, époux de Joséphine, les rapports de Beethoven et de la jeune veuve devinrent plus intimes. Cette année là — l'année de l'Appassionata — ils passèrent l'été à des endroits assez proches l'un de l'autre. En hiver, les soeurs Brunszvik commencèrent à s'inquiéter de cette intimité croissante. À cette époque Josepheine vit avec Caroline (Charlotte), plus tard Madame Teleki, qui ne manque pas de relater par lettre à sa soeur, que Beethoven vient tous les deux jours et passe des heures avec Pepi (petit nom de Joséphine). Pepi „est la première à connaître ses pensées les plus secrètes, la première à laquelle il joue plusieurs magnifiques morceaux de l'opéra qu'il compose”. Il n'est pas difficile de deviner à qui Thérèse qui adorait Joséphine avait pensé, en notant cette reflexion „Après les génies viennent immédiatement ceux qui savent reconnaître leur prix”. — Néanmoins les soeurs étaient d'accord pour décider que Joséphine devait dire non. C'est ce qui arriva, s'il est permis d'en juger par le fait que le chant intitulé *An die Hoffnung* composé pour elle parut en septembre 1805 sans dédicace et qu'en automne de cette année-là Joséphine est malade, mélancolique. Ainsi s'acheva la première phase de leurs relations. Lorsque en 1840 paraît la biographie de Beethoven par Schindler qui identifie l'inspiratrice des lettres écrites à l' „Immortelle Bien-aimée” avec Giulietta Guicciardi, Thérèse note dans son Journal que les lettres étaient probablement adressées à Josepheine que Beethoven aimait „passionément”.<sup>39</sup> Une autre notice nous dit qu' „ils étaient nés l'un pour l'autre”, et ailleurs on lit cette phrase se prêtant à deux interprétations différentes et qui de ce fait avait même provoqué une discussion entre Romain Rolland et Marianne Czeke: „und lebten beide noch, hätten sie sich vereint”. En effet le sens peut en être que „s'ils vivaient encore ils se seraient unis” ou qu' „ils vivraient tous les deux s'ils s'étaient unis”. De quelle manière qu'on l'interprète, il reste

<sup>36</sup> Siegmund Kaznelson: *Beethovens Ferne und Unsterbliche Geliebte*. Zürich, 1954.

<sup>37</sup> André de Hevessy: *Petites amies de Beethoven*. Paris, 1910. — Beethoven vie intime. Paris, 1927.

<sup>38</sup> La Mara (Marie Lipsius): *Beethoven und die Brunsviks*. Leipzig, 1920.

<sup>39</sup> Romain Rolland: *Beethoven*. („Les soeurs Brunsvik et leur cousine du »Clair de lune«, dans Beethoven.”) *Les grandes époques créatrices. De l'Héroïque à l'Appassionata*. Paris, 1928. pp. 313—370.

que cette phrase implique des rapports intimes entre Beethoven et Joséphine Brunszvik. Ce n'est qu'après la mort de Rolland et de Czeke que furent découvertes les 13 lettres de Beethoven adressées à Joséphine qui confirment leur hypothèse<sup>40</sup> concernant les liens qui les unissaient, les dernières recherches inclinant de plus en plus à désigner Joséphine comme l'„Immortelle Aimée”.<sup>41</sup> Selon l'hypothèse la plus récente. Joséphine à cette époque ne vivait plus avec son deuxième mari, Christophe Stackelberg. Thérèse et elle habitaient non loin de Prague, à Witschap, tandis que leur oncle maternel, le baron Philippe Seeberg habitait Prague. Selon cette même hypothèse c'est Beethoven qui aurait été le père de la dernière fille de Joséphine, née neuf mois après les fameuses lettres, le 13 avril 1813. La fillette, appelée „Mignon” fut surnommée par sa marraine, Thérèse Brunszvik, „Minona”, nom bizarre qui lu à l'envers donne *Anonim*. Elle ne se maria jamais, et vécut en partie à Vienne en partie à Pálfalva, Kendi-Lóna, Kolozsvár, au sein de la branche hongroise de la famille, parmi les descendants de Mme Teleki, née Caroline (Charlotte) Brunszvik. — Sa cousine germaine, Blanche Teleki, promotrice de l'éducation des femmes, plus tard enfermée dans la prison de Kufstein, a plus d'une fois mentionné dans ses lettres cette Minona solitaire adonnée à des sérieuses études musicales. Les termes dans lesquels elle désigne sa cousine: „cette brave et généreuse fille” suggèrent que l'on éprouvait une sorte de pitié pour elle.<sup>42</sup> Il est certain que Minona s'intéressait vivement aux documents de sa famille. On sait qu'elle en fit disparaître quelques-uns et qu'elle garda chez elle, presque jusqu'à sa mort, le Journal de Thérèse Brunszvik et d'autres souvenirs de famille pour y chercher des données concernant sa mère.<sup>43</sup> On a l'impression qu'elle se doutait ou même qu'elle savait quelque chose du secret dont sa naissance était entouré.

Cependant Romain Rolland, l'écrivain psychologue, ne s'intéressait pas seulement à la personne de l'„Immortelle Bien-Aimée”, mais — comme cela ressort de sa correspondance avec Marianne Czeke — encore et surtout à celle de Thérèse Brunszvik. Il se sentait pour elle une véritable tendresse: „notre Thérèse” — lisons-nous dans ses lettres, et même après avoir abordé d'autres sujets il déclare encore: „Je reste fidèle à Tesi”.

<sup>40</sup> Joseph Schmidt-Görg; Beethoven: Dreizehn unbekannte Briefe an Josephine Gräfin Deym geb. v. Brunswick. Veröffentlichung des Beethoven-Hauses in Bonn. Neue Folge. III. Reihe. Herausgegeben von — —. Bonn, 1957. Beethoven-Haus, facsim. — Je dois à l'amabilité de Mme Margit Prahács d'avoir pu en prendre connaissance.

<sup>41</sup> Kaznelson, op. cit. note 36.

<sup>42</sup> Georgette Sáfrán: op. cit. Les lettres de Blanche Teleki. pp. 364—366.

<sup>43</sup> Mme Attila De Gerando à Marianne Czeke, le 6 janvier 1929, — Département des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie, Ms 843.

Quelle image Romain Rolland s'était-il fait de Thérèse Brunszvik?

Ils étaient l'un et l'autre guidés par le même principe. Rolland à ce propos cite une phrase de Thérèse: vue de l'infini toute oeuvre est petite, ce qui compte c'est l'amour et la bonne volonté que nous y mettons. En se consacrant à l'étude des géants de l'art, Beethoven, Michel-Ange, Tolstoï et en écrivant sur eux, Romain Rolland — comme il le dit à Marianne Czeke — s'était engagé dans le même chemin. Exprimé en termes poétiques: il essayait de faire ressonner cet instrument merveilleux qu'était l'homme, mélange de faiblesse et de grandeur. C'est ainsi qu'il cherchait aussi „l'âme du violon de Thérèse Brunszvik”.<sup>44</sup>

Cet objectif poétique renfermait un problème psychologique des plus intéressants. Romain Rolland était le premier à savoir que l'âme humaine est bien plus compliquée que ne le suppose notre logique. Il ne cessait d'affirmer que tout âme riche et vivante était finalement un mystère, et Thérèse Brunszvik lui en fournissait un bel exemple. Si Marianne Czeke la présente surtout comme une pédagogue, Rolland devine en elle des secrets infiniment plus intéressants. À son avis l'activité pédagogique n'était qu'un fruit de cette vie intérieure si riche et si repliée. Voici ce qu'il dit dans une de ses lettres. „Quel que soit l'intérêt général du Journal, pour mon compte le drame passionnel de l'âme de Thérèse me touche bien davantage. En ceci, ne voyez aucune préoccupation Beethovenienne! Je considère maintenant la question de l'Immortelle Aimée comme accessoire... C'est seulement Thérèse qui m'occupe. Elle suffit à l'intérêt passionné du psychologue... Je ne puis pas vous dire combien je me sens ému et attiré par cette âme grande et constamment livrée, qui sait si clairement ses faiblesses et les dangers, sans pouvoir les éviter!”<sup>45</sup>

S'il a l'impression que Thérèse manque d'équilibre, que sa personnalité n'a pas atteint la plénitude de son développement, il se rend d'autant mieux compte qu'elle avait conscience de porter en elle quelque chose de „divin”, d'exceptionnel, qu'elle était destinée à quelque chose de plus.<sup>46</sup> C'est presque avec émotion qu'il dit avoir trouvé là une grande âme, proche de celle de Beethoven.

Lorsqu'en 1799 Thérèse et ses soeurs sortent de leur réclusion de Martonvásár, elle a, selon la conception de l'époque, „déjà” 24 ans. Et pourtant ce n'est pas à elle, l'aînée, que ce premier voyage à Vienne apportera le succès féminin, mais à Josephine, sa cadette. Amer succès en vérité: Josephine est mariée contre son gré et bientôt parée de l'auréole de

<sup>44</sup> Romain Rolland à Marianne Czeke, — n. 8. — le 3 décembre, 1927, Département des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie, Ms 842.

<sup>45</sup> Romain Rolland à Marianne Czeke, — nr. 9. — le 5 décembre 1927, Département des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie, Ms 842.

<sup>46</sup> Romain Rolland à Marianne Czeke, — nr. 11. — le 14 décembre 1927, Département des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie, Ms 842.

la maternité. Mais c'est également à Josephine que va l'admiration du génie rustique, du musicien qui apparaît alors, tel un astre brillant, au ciel familial. Thérèse entoure avec une sollicitude et une affection héritées de son père cette soeur mariée sans amour. Elle l'admire et la met sur un piédestal. La belle Josephine est séduisante en effet et d'instinct. Thérèse aussi sait l'être mais seulement lorsqu'elle s'y emploie, lorsqu'elle se redresse et prend la peine de s'habiller, de danser, de chanter, de jouer du piano, de manière à envoûter — au dire de ses contemporains — ses auditeurs et son maître.

Thérèse Brunszvik fut destinée par le sort à une existence jalonnée d'initiatives indépendantes. Peut-être est-ce là la raison pour laquelle sa vie de femme ne trouva jamais ce cadre naturel qu'est une famille, faute de quoi, la vie sentimentale de cet être extatique débordait de toutes parts sans arriver à se fixer. Les profils d'homme qu'éclaire un court instant l'intérêt qu'elle leur porte, reflètent l'ardeur de son âme passionnée. Comme si elle avait cherché et découvert en chaque homme les traits admirés de son idéal humain: son père. L'officier de 1805. Toni (Antoine Szily) devient à ses yeux le modèle de l'homme qui sert la patrie, à son beau frère Stackelberg ce coeur facile à enflammer prête pendant un certain temps les vertus d'un Pestalozzi, son dernier amour, Louis Migazzi, de beaucoup plus jeune qu'elle, lui en impose par ses qualités de savant.

Romain Rolland cherchait à savoir ce qu'avait été pour Thérèse Brunszvik, Beethoven le „seltenes Genie" dont elle avait reconnu — sa dédicace en témoigne — toute la grandeur. Parmi les femmes qui apparaissent dans la vie de Beethoven c'est certainement Thérèse qui possède une âme et un cerveau les plus apparentés aux siens. Rolland relève quelques pensées qui formulées à des moments très rapprochés et par Beethoven et par Thérèse, offrent une ressemblance surprenante quant à leur façon de se voir eux-mêmes et le monde. Lorsqu'en 1805 Thérèse passe par une crise sérieuse, c'est l'existence de Beethoven qui l'aide à se ressaisir. „Aussi longtemps que Schiller et Beethoven créent on n'a pas le droit de souhaiter la mort." — écrit-elle. Dans sa vieillesse elle compare Beethoven au Christ.<sup>47</sup>

Dans ses lettres adressées à Marianne Czeke, Romain Rolland revient plus d'une fois sur la question qui lui tient à coeur: quels rapports y avait-il entre Beethoven et Thérèse Brunszvik? N'avait-il pas conservé parmi les lettres à l' „Immortelle Bien-aimée" et le portrait de Giulietta. ces documents précieux de sa vie sentimentale, le portrait de Thérèse également? C'est là, à l'avis de Rolland, un fait capital impossible à négliger, tout comme par ailleurs les dédicaces des oeuvres de Beethoven qui — il suffit de penser à la Sonate du Clair de Lune — indiquent chez lui généralement des sources d'inspiration. Les „beautés voilées" de la sonate pour piano en Fa dièse majeur (op. 78) dédiée à Thérèse Brunszvik ont été analysées en détail par Bence Szabolcsi qui termine en se demandant s'il est vrai que l'extraordinaire beauté de cette oeuvre fut inspirée par

<sup>47</sup> Romain Rolland: De l'Héroïque à l'Appassionata, op. cit. p. 359 Note. 1.



analysées en détail par Bence Szabolcsi qui termine en se demandant s'il est vrai que l'extraordinaire beauté de cette oeuvre fut inspirée par Thérèse Brunszvik.<sup>48</sup> Romain Rolland, lui, en était convaincu. — Margit Prahács signale également un poème que Thérèse écrivit en réponse à Beethoven lorsque celui-ci composa sur les paroles d'un poème de Mathison „dont le texte exprime bien plus que de l'amitié”, son oeuvre intitulée *Andenken*.<sup>49</sup>

Dans ses lettres Romain Rolland a exprimé plus d'une fois sa conviction qu'à une certaine époque Beethoven et Thérèse durent être beaucoup plus intimes qu'il ne ressort des documents conservés. En écrivant à Madame Henriette Szirmay-Pulszky,<sup>50</sup> il résume les arguments d'ordre psychologique, les indices relevés dans le Journal et les lettres de Thérèse qui lui permettent de conclure qu'entre 1807 et 1809 il y avait eu un moment psychologique où entre Beethoven et Thérèse „tout était possible”. Il ajoute qu'à son avis il ne s'agissait là que d'un état d'esprit passager dont Thérèse ne reparlera jamais plus. Dans ses mémoires elle note, que Charles Podmaniczky avait plusieurs fois demandé sa main, mais qu'elle était restée froide, une passion antérieure ayant desséché son coeur.<sup>51</sup> Marianne Czeke cherchait l'explication dans la personne d'Antoine Szily, tandis que Romain Rolland estimait qu'il n'était nullement exclu que la remarque concernât Beethoven. À ce propos il vaut la peine de relire le poème de Thérèse intitulé „Complainte du chevalier” et qui sans aucun doute tient lieu de confession. Le poème se compose de six strophes, le trois premières parlent d'amis, d'amours „envoyés par le ciel”. Un des amis et un des amours est appelé „fidele et mien”, et „sacré et mien”, mais tous les trois s'achèvent par ce refrain :

*„C est là mon triste sort qu'à peine reçu,  
À peine à moi, la vie le reprend déjà . . .”*

Et c'est alors que viennent les trois dernières strophes qui auraient donné matière à réfléchir à Romain Rolland s'il les avait connues.

<sup>48</sup> Bence Szabolcsi, Beethoven, Budapest, 1960. pp. 256.

<sup>49</sup> Margit Prahács: Gróf Brunszvik Teréz. (La comtesse Thérèse Brunszvik.) Magyar Női Szemle 1935. n. 1—2. — pp. 3—10.

<sup>50</sup> Romain Rolland à Mme Henriette Szirmay née Pulszky, — nr. 4. — le 8 novembre 1927, Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale Széchényi.

<sup>51</sup> „Ich war kalt geblieben, eine frühere Leidenschaft hat mein Herz verzehrt.” La Mara: Beethovens Unsterbliche Geliebte. Das Geheimnis der Gräfin Brunszvik und ihre Memoiren. Leipzig, 1909, p. 107.

*Mais non! En pleurant je pêche!  
Il y a quelqu'un qui vit loin et sans être troublé  
Par le vulgaire bruit de la vie,  
Il m'envoie un doux message de consolation  
C'est mon compagnon que la vie m'a enlevé il y a longtemps,  
et qui à travers de lointaines musiques est  
rentré dans mon coeur ...*

*Les douleurs terrestres ne me tourmentent plus  
Que le sort m'éprouve, me brise et me torture, —  
Je vis dans les hauteurs, loin de la terre  
Et là-haut dans la lumière je m'unis à lui.  
C'est mon compagnon que la vie m'a enlevé il y a longtemps  
et qui à travers de lointaines musiques est  
retrouvé dans son cœur...*

*C'est ainsi que l'amour est devenu vrai et éternel  
Car la musique est fidèle, et ne te quitte pas,  
Aussi longtemps que tu lui restes fidèle.  
Elle te donne une âme nouvelle  
Car elle-même ne cesse de renaître ...  
Tout ce que la vie m'a donné et repris,  
À travers de lointaines musiques est rentré  
dans mon coeur ...*<sup>52</sup>

Lorsque Romain Rolland déclare à plusieurs reprises que partant de considérations psychologiques il estime que „tout était possible” entre Beethoven et Thérèse, il s'autorise de son propre exemple en disant que le peu de souvenirs que dans le legs, dans les journaux de Thérèse évoquent Beethoven semblent fournir une preuve par le négative, car — affirme-t-il — il sait de par sa propre expérience qu'il est des événements et des personnes que nous passons sous silence précisément parce qu'ils ont occupé une place trop importante dans notre vie.

Romain Rolland, non seulement grand écrivain mais aussi excellent psychologue, avait une connaissance intime de la vie, des situations, des vibrations du cœur et des sens, et c'est précisément cette connaissance qui lui suggère l'idée de liens plus profonds entre Beethoven et Thérèse Brunszvik. Effectivement certains petits faits de ces années-là nous laissent rêveurs. Le 31 mai 1807 Beethoven écrit une lettre à François

<sup>52</sup> „A lovag panasza” (Les plaintes du chevalier). Poème de Thérèse Brunsvik. Trad. par Alma T. Szenttamási, Magyar Női Szemle, 1936. janv.—févr. pp. 1—2.

Brunszvik dans laquelle il lui dit d'embrasser Thérèse pour lui.<sup>53</sup> Et c'est à ces années-là que remonte probablement la dédicace du portrait de Thérèse remis à Beethoven.

Marianne Czeke bien que refusant d'admettre cette hypothèse n'en constate pas moins qu'on possède très peu de données sur Thérèse en 1807. Rolland apporte des documents témoignant du bouleversement qui se produisit à cette époque dans l'âme de Thérèse. Il fait remarquer à Marianne Czeke que dans ses notes de Pise, Thérèse affirme que „le grand malheur de sa vie” est venu de ce qu'elle n'avait pas accepté l'invitation de Joséphine et ne l'avait pas rejointe en 1806 ou 1807.<sup>54</sup> — Que se passa-t-il dans la vie de Thérèse entre 1807 et 1809? — telle est la question qui préoccupait Romain Rolland.

Marianne Czeke et partant Romain Rolland, ignoraient qu'il y avait dans les environs de Budapest, à proximité de Diósd, une famille d'artistes — du nom de Tóth — qui de génération à génération se transmettait — de façon discrète, mais non moins ferme — la tradition selon laquelle, elle avait pour aïeul le fils de Beethoven et de Thérèse Brunszvik.<sup>55</sup> Aucune ostentation d'ailleurs dans cette tradition connue du village entier, les jeunes s'y intéressant à peine. Les derniers à l'avoir pieusement cultivée, étaient les membres de la famille, nés à la fin du siècle dernier. Parmi les quelques survivants nous avons eu l'occasion en 1964 de faire la connaissance de Madame Fortenbacher, née Maria Tóth, âgée de 74 ans. Elle parlait de la chose on ne peut plus naturellement, avec beaucoup de tact cependant, et elle a fini par nous convaincre qu'il s'agissait effectivement là d'une tradition de famille et non de quelque histoire romanesque puisée dans des livres.

Un chose en tout cas semble étonnante, et c'est le don remarquable dont témoigne toute la famille, pour la musique. Les parents de Marie Tóth avaient 12 enfants, qui tous savaient jouer d'un instrument et avaient constitué ensemble un orchestre de famille. Dans le village on les appelait „kleine Tóth-Banda”. L'histoire de leur origine leur avait été racontée par leur père János Tóth en 1850. Si l'on compte 20 à 21 ans pour une génération, le premier János Tóth avait pu naître en 1807, le second à peu près en 1829.

Un des membres de la famille, Antal Tóth (1892—1954) avait même noté par écrit ce qu'il avait entendu de son père et tout ce qu'en 1930 il

<sup>53</sup> „Küsse deine Schwester, Therese, sage ihr, ich fürchte, ich werde gross, ohne dass ein Denkmal von ihr dazu beiträgt, werden müssen.” La Mara: op. cit. p. 24. (fac simile, le 11 mai 1806).

<sup>54</sup> Romain Rolland à Marianne Czeke — nr. 8. — le 3 décembre 1927, Département des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie Ms 842.

<sup>55</sup> Les deux personnes qui ont attiré mon attention sur la tradition locale sont Mme Elisabeth Ambrus, propagatrice zélée du culte de Thérèse Brunszvik, et Mme Hilda Y. Ehrlich qui en avait entendu parler dans son enfance à Diósd. Je remercie ici Mme Antal Katona et M. Károly Becker qui m'ont aidé à retrouver les membres de la famille.

avait encore réussi à apprendre à ce propos. Voilà ce qu'il a noté: lorsque le domaine de Martonvásár passa des mains de la famille Brunszvik à celles des Dreher „il y avait parmi les personnes chargées de la part de la mairie à participer à l'établissement de l'inventaire en qualité de juré, un homme nommé Herzfeld ou Herzog, qui à l'époque de mes recherches avait 72 ans, ainsi que l'instituteur de l'école primaire, du nom de Dobos, qui déclaraient tous deux avoir vu parmi les documents, un papier signalant la naissance d'un enfant illégitime, que Géza Brunszvik emmena à Gratz.”<sup>56</sup> Mme Fortenbacher disait aussi que lors de la vente des domaines Brunszvik, son père, János Tóth avait été convoqué à la mairie de la commune de Vál (également domaine des Brunszvik) où on voulut lui octroyer 12 arpents de terre. Au dire de sa fille, János Tóth n'accepta pas le don, ce qui de la part de sa femme, mère de 12 enfants lui valut d'amers reproches.

On ne peut guère espérer découvrir une preuve écrite de cette tradition. Cependant il est à noter que parmi les documents relatifs au domaine Brunszvik, on relève sur la liste des serfs fermier d'après 1811 un nommé Tóth dont le prénom est également János. Il semble avoir bénéficié plus tard d'un traitement spécial de la part des maîtres, car en 1828—29 il figure déjà comme „fermier” à Páty, et c'est chez lui que les joupans sont hébergés, — ce qui montre qu'il jouissait de la confiance des seigneurs terriens. Si nous tenons compte de la tradition de la famille Tóth, il semblerait donc que c'est à ce fermier que fut confié l'enfant illégitime et que c'est lui, qui lui donna son nom.

Si la tradition transmise de père en fils dans la famille Tóth de Diósd correspondait à la réalité, un certain nombre de fait psychologiques incompréhensibles, des faits sur lesquels Romain Rolland n'a cessé d'insister dans ses lettres, s'expliqueraient aisément.

On comprendrait mieux alors l'attitude quasi tyrannique, l'absence totale d'estime que Joséphine témoigne à sa soeur, cette cruauté tout arbitraire avec laquelle elle lui interdit de répondre à la lettre de Pestalozzi. Il est connu que lorsque Joséphine devint veuve, elle alla en compagnie de Thérèse à l'étranger pour chercher une maison d'éducation où elle pût envoyer ses enfants. En cours de voyage elles rendirent visite à Pestalozzi où Joséphine fit la connaissance de son second mari. Il est parfaitement incompréhensible qu'elle ait défendu à Thérèse de répondre à la lettre de Pestalozzi si pleine d'estime et d'amitié. „Dans votre regard — écrit-il — mon âme a puisé un courage hongrois et une ferveur hongroise pour ma bonne cause.”

Comment fut-il possible d'infliger ce traitement absurde à la femme dont les œuvres valurent à sa famille et à sa patrie l'estime et l'admiration de tant de pays d'Europe. L'histoire de la pédagogie hongroise n'a pas manqué d'enregistrer qu'après l'Angleterre c'est en Hongrie que la première école maternelle a été inaugurée, et cela, dès 1828. Son exemple fut suivi bientôt dans d'autres villes d'Europe. Vienne, Munich, Crémone,

<sup>56</sup> Antal Tóth avait remis avant sa mort, la note d'une page et demie concernant le passé de sa famille, à M. Flórián Tóth qui a bien voulu la mettre à ma disposition.

Prague vinrent demander son aide pour l'organisation d'institutions semblables. Plus tard, lors de son séjour à Paris, l'association des écoles maternelles l'invita à sa séance solennelle afin de la remercier de son aide et de ses conseils.<sup>57</sup>

Tout en recevant de presque partout en Europe des témoignages de l'estime et de l'admiration qu'on éprouve à son égard, dans sa propre famille elle est visiblement opprimée et mise à l'écart.

Le détail biographique dont il a été question expliquerait non seulement la situation dans laquelle elle se trouve vis-à-vis de sa famille, mais encore ce ton de Madeleine repentante qui s'exhale du Journal de Thérèse, cette sévérité avec laquelle elle examine, analyse et juge ses sentiments et ses pensées. En admettant la véracité de la tradition on serait éventuellement à même de lever le voile qui recouvre les voyages que Thérèse entreprit à Karlsbad, et dont on ignore tous les détails. Enfin cela prouverait que Romain Rolland avait raison d'affirmer que la vocation pédagogique avait été imposée à Thérèse de l'extérieur, peut-être sous forme de conseil ou de directive, afin de donner un but et un contenu à sa vie. Thérèse évoqua souvent par la suite ce tournant désisif, ce mercredi „sacré” à Florence où elle fut en quelque sorte éclairée sur se qui devait être sa vocation. Cela expliquerait que cette femme issue de la haute aristocratie se soit penchée sur les enfants pauvres et abandonnées, sur les enfants des couches sociales les plus éloignées d'elle. Se dépenser pour d'autres — c'était l'idéal, l'idée maîtresse de la vie de Thérèse Brunszvik. Elle subit l'influence de Pestalozzi, luttait avec une patience et une fermeté admirables contre les échecs, l'incompréhension et fit preuve d'un talent organisateur étonnant en fondant, à une époque incapable de rendre hommage à une initiative féminine, la première école maternelle de Hongrie, son „jardin des anges”. Son initiative fut suivie par plus d'un pays d'Europe, et elle-même fut souvent invitée à participer à l'organisation de ces écoles maternelles. En ajoutant foi à la tradition en question on comprendrait quel motif profond l'avait incitée à répondre à l'invitation venue de l'extérieur.

Enfin la vérité historique de la tradition viendrait confirmer une fois de plus l'intuition psychologique de Romain Rolland, la merveilleuse faculté de compréhension avec laquelle il sondait l'âme féminine et qui lui permit de trouver le chemin d'une âme complexe entre toutes, celle de Thérèse Brunszvik.

La correspondance de Romain Rolland et de Marianne Czeke doit son existence à l'immense intérêt que tous deux portaient à l'histoire de Beethoven et de Thérèse Brunszvik. C'est en évoquant leur souvenir que nous remettons ce recueil à nos amis français, aux lecteurs hongrois, aux admirateurs fidèles de Romain Rolland dans le monde entier.

\*

<sup>57</sup> Brunszvik Teréz pedagógiai munkássága. (L'activité pédagogique de Thérèse Brunszvik.) Etudes d' Ottó Vág, Lajos Orosz, Endre Zibolen, préface de Béla Jausz. Budapest, 1962.

Je tiens à remercier MM. les professeurs Marcel Benedek et László Dobossy, des renseignements et points de vue qu'ils ont bien voulu me fournir concernant les oeuvres de Romain Rolland, ainsi que M. le professeur Albert Gyergyai et Mme Margit Prahács, musicologue, qui se sont chargés de la révision du texte, et à qui je dois des observations et des conseils ex très très précieux.

Budapest, 1966. A l'occasion du centenaire de la naissance de Romain Rolland.

*Györgyi (Georgette) Sáfrán*



DEM SELTNERN GENIE  
DEM GROSSEN KÜNSTLER  
DEM GUTEN MENSCHEN  
VON T: B:





## LETTRES

## 1.

Villeneuve, Jeudi 15 mars 1923

Chère Mademoiselle

*Je suis infiniment touché de votre lettre et de votre cadeau. Le fichu de Baja n'est pas encore arrivé; et ma soeur vous écrira, lorsque nous l'aurons reçu; mais je ne veux pas attendre davantage pour vous remercier. J'ai trouvé ravissants les deux fichus de notre amie Louie; et vous êtes trop bonne d'avoir songé à m'en envoyer un.*

*Je n'ai pas besoin de vous dire combien je me sens proche des souffrances et des déceptions de votre pauvre pays. Toutes les injustices des vainqueurs me pèsent, bien que je n'ai jamais abdiqué devant elles et que, jusqu'à ma mort, mes compatriotes me feront porter la peine de n'avoir pas voulu sacrifier à la patrie l'humanité. Mais plus je vis, plus je me sens le compatriote de toutes les bonnes gens du monde entier; et je trouve bien ridicule, pour quelques années qu'on passe sur terre, d'attacher tant d'importance à des bornes- frontières qu'on y a arbitrairement posées.*

*Je me permets de vous envoyer quatre petits livres, dont je vous pris d'accepter l'un et de remettre les autres à vos trois amies, avec mes affectueux remerciements.*

*Veillez me croire chère Mademoiselle, votre respectueusement  
dévoué*

Romain Rolland

*Je m'excuse d'avoir dû faire le choix des livres au hasard, ne-  
connaissant rien de vos goûts et de ceux de vos amies.*

## 2.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
19 october 27

Chère Mademoiselle

*Je vous remercie de la bonté que vous avez de me transmettre les résultats de vos recherches sur les Brunsvik. Je suis ravi de savoir que vous êtes chargée de préparer la publication du Journal de Thérèse, et je vous serai reconnaissant de me tenir au courant de ce que vous y découvrirez d'intéressant.*

Pour l'instant, ce que vous m'en écrivez me paraît plus probant contre Thérèse que pour Joséphine. On sait bien que Beethoven a beaucoup flirté avec elle. Mais le seul tendre vœu exprimé en 1847 par Thérèse (à une époque où Beethoven mort était devenu un grand de la terre, aristocratiquement égal ou supérieur aux Brunsvik (ne suffit pas à expliquer pourquoi Joséphine, qui fut veuve, n'a pas eu plutôt l'idée qu'elle était „née pour Beethoven” „Sie waren für einander geboren” et Beethoven pour elle. En vérité, je ne les crois pas, d'après l'analyse attentive de la Lettre à l'Immortelle Aimée, qui me paraît s'adresser à une jeune fille très naïve, moins expérimentée de la vie encore que Beethoven, moins maîtresse de son cœur envers lui que lui envers elle : ce qui ne me semble point le cas pour Joséphine entre 1807—1812 : (je viens de soumettre la lettre de Beethoven à un sérieux examen, dans un article de la *Revue musicale* de Paris, octobre).

Il s'ajoute une circonstance assez grave : c'est que la date 1807, donnée par La Mara, paraît s'écrouler aujourd'hui, et qu'on peut enfin faire la démonstration que la Lettre à l'Immortelle Aimée est de 1812. Les nouveaux documents d'archives Esterházy permettent de suivre, presque jour par jour, le prince Paul Esterházy, dans les dix premiers jours de juillet 1812, et de vérifier que son carrosse a bien devancé la chaise de poste de Beethoven, sur les chemins défoncés par la pluie, entre Prague et Teplitz, aux dates indiquées dans la Lettre à l'Immortelle Aimée.

Que dirait Mme de Gerando, si elle savait maintenant que sa grand-parente a pu, étant mariée (remariée), entretenir des relations passionnées avec Beethoven? Quant au haut sens moral de Beethoven, je dois dire malheureusement que ce ne serait pas un obstacle insurmontable : car il apparaîtrait nettement dans la biographie de Thayer qu'il a eu une liaison avec une femme mariée. Il faut être indulgent pour la nature humaine. La conscience de Beethoven pouvait condamner une telle passion, mais elle ne pouvait empêcher cette passion d'exister.

En tout cas, je me hâte d'ajouter que rien dans la Lettre à l'Immortelle Aimée ne permet de supposer que la destinataire fût une femme mariée. Bien au contraire ! Elle semble une très jeune fille, ou très ignorante de la vie.

La conclusion, c'est qu'on ne peut rien conclure, pour le moment — (sauf, je crois, pour la date de la lettre, 1812) — Je crains bien que l'Immortelle Aimée ne demeure éternellement sous le voile. Les amours (aussi passionnées que platonique) de Beethoven ont été fort nombreuses et il faut lui rendre cette justice qu'il en était remarquablement discret. Il peut très bien avoir aimé Giulietta, Joséphine, Thérèse (les deux Thérèse, Brunsvik et Malfatti, surtout la deuxième) et une quantité d'autres, — dont aucune ne paraît l'avoir véritablement payé de retour. La Lettre à l'Immortelle Aimée n'est certainement pas la seule lettre de passion qu'il ait écrite. Et le plus extraordinaire est que cette lettre se soit retrouvée dans ses mains, (c'est aussi pourquoi elle est la seule de ce genre, qui n'ait pas été détruite).

— J'aimerais beaucoup à savoir, par la suite, sur qui vous basez votre portrait de Joséphine, „d'une grande intelligence et d'une moralité sévère". Ce n'est pas tout à fait l'impression qui se dégage des fragments de lettres citées par A. de Hevesy (d'ailleurs, superficiel et pas très bien intentiné: le ton de son livre est toujours celui d'un persiflage mondain). —

Encore une fois, je suis tout disposé à abandonner la thèse de Thérèse, „immortelle aimée": j'y vois, de moi même, bien des objections. — Toutefois, que Beethoven ait témoigné d'une amitié intime et respectueuse pour elle, c'est évident par les passages de ses lettres à Franz et à Thérèse même (que Thérèse, toute fière, recopie dans une lettre à sa soeur), — non moins que par la dédicace de l'op. 78. (Ce n'est pas rien que les 2 seules sonates pour clavier, écrites par Beethoven en 5 à 6 ans, l'*a p p a s s i o n a t a* et l'op. 78, soient dédiées à Franz et à Thérèse)! — On ne trouve rien de pareil pour Joséphine. Pourquoi? Qui l'empêchait de la nommer dans ses lettres à Franz? Qui l'empêchait de lui consacrer une oeuvre, comme il a fait pour Babette, pour Giulietta, pour Thérèse, pour tant de ses amies, petites et grandes?

Veuillez croire, chère Mademoiselle, à mon respectueux dévouement

Romain Rolland

Ma soeur me charge de vous transmettre ses meilleures amitiés.

A. de Hevesy cite, à la fin de son livre, je crois, un mot magnifique de Thérèse, rapprochant Beethoven de Jésus-Christ, — (extrait à ce qu'il semble, de son Journal, longtemps après la mort de Beethoven. Vous serait-il possible d'en retrouver la date et le texte exact)?

N. B. Je n'ai jamais reçu de la princesse Marie Esterházy les données concernant le domicile de Thérèse Brunsvik en 1812.

Mardi 25 octobre 27

Villeneuve (Vaud) Villa Olga

### 3.

Chère Mademoiselle

Je ne puis assez vous remercier de votre extrême bonté. Tout ce que vous m'écrivez m'est précieux, et je suis certain d'en retirer un très grand profit.

Je me permets de vous adresser le n<sup>o</sup> de la *Revue Musicale*. Veuillez considérer mon article comme un petit Essai, provisoire, (tout est provisoire en histoire!) que j'ai bien l'intention de reprendre et de corriger ou compléter, quand je l'insérerai en volume. (Mais d'ici là, nous avons le temps! Car je procède avec tant de lenteur que le premier volume de mes nouvelles *Études Beethoveniennes* qui paraîtra, cet hiver, se limite à 4 ou 5 années, de 1801 à 1805 ou 6, — l'analyse de la création de l'*Eroica*, de *Leonore*, et de l'*Appassionata*. Et du temps s'écoulera avant la parution du second volume: car j'ai d'autres oeuvres sur le chantier.)

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle joie vous me ferez, en me communiquant copie de l'essai sur Beethoven par Thérèse, — et des fragments du journal de celle-ci. Mais, pour rien au monde, je ne voudrais ajouter à vos fatigues. La tâche que vous avez assumée est si lourde que je serais coupable de vous en distraire. Ne m'écrivez donc que quand vous aurez un peu plus de loisirs et l'esprit reposé!

Je suis vraiment heureux que ce soit vous qui vous trouviez chargée de lire et publier les écrits de notre chère Thérèse. Ce que vous m'en dites dans votre dernière lettre me la fait encore plus aimer.

— Mais, savez-vous l'effet inattendu qu'ont eu sur moi les quelques, dates et annotations que vous venez de m'envoyer? ... moi et ma soeur (avec qui je partage le fruit de mes travaux, et qui m'a plus d'une fois aidé à le cueillir) nous avons été, chacun de notre côté, saisis de la même idée: — „Mais tout ceci, justement, s'accorderait avec l'hypothèse de Thérèse „unsterbliche Geliebte”!

Voyez un peu: 12 septembre 1812: „Auf's neue fange ich diese Tagebücher an nach einer schmerzvollen Unterbrechung von 1½ Jahren.” Un an et demi! Mais c'est justement en 1811 que Beethoven était si étroitement intime avec les Brunsvik, et qu'il écrivait à Thérèse et que Thérèse, ravie, écrivait à Pepi, d'une lettre reçue de Beethoven et que Beethoven appelait Franz son frère ... etc... Cette absence de journal ne se coïncide-t-elle pas avec un pareil trouble de coeur?

Vous allez me dire — ce que vous écriviez, quelques lignes plus loin, — que la peine de Thérèse, la „traurigste Epoche unserer Lebens seit einem Jahr voll Noth u. Armut”... s'explique par la perte d'un procès et d'un domaine...

Mais pensez-vous que ces soucis d'affaires auraient pu empêcher d'écrire un Journal? Pensez-vous qu'ils suffisent à expliquer le „schmervoll” et le „traurigst” (surtout le premier)?

Et d'autre part, savez-vous que vous venez de m'offrir l'explication (cherchée depuis longtemps) pourquoi les projets d'union (si on admet l'hypothèse) ont dû être irrévocablement abandonnés, par la ruine matérielle de la famille, survenue juste à ce moment! Et explication, pourquoi Beethoven, dans la lettre à l'Immortelle Aimée, insiste sur la nécessité de se séparer provisoirement, et de gagner les moyens d'existence! — Car il est maintenant clair que le mariage de Thérèse avec Beethoven (qui, de toute façon, eût amené des désagréments moraux et

sociaux considérables, et probablement, une scission dans la famille même) devenait impossible, insensé, dans les conditions matérielles qui se montraient alors! Les soeurs Brunsvik, dans une demi-gêne, ou, du moins, dans une insécurité matérielle pour l'avenir, — et Beethoven condamné par sa surdité croissante à une fin de vie bien incertaine et difficile! On comprend que l'homme de quarante ans passés qui écrivait la Lettre à l'Immortelle Aimée cherchât à lui prouver la nécessité de l'absence et de la résignation, au lieu d'abuser de sa faiblesse (telle que je la lis dans cette lettre).

— Tout ceci n'enlève rien aux objections, que vous avez faites et à celles que je puis faire. La question demeure en suspens, et je ne me presserai point de la trancher. Mais ne la tranchez point non plus! Conservez nos doutes et convictions de chercher ensemble! Associons nos efforts, puisque nous avons, l'un et l'autre, l'amour pieux de Thérèse, de Beethoven, — et le culte de la vérité! Gardez pour vous mes suggestions, comme je garderai pour moi les vôtres, jusqu'à ce que nous arrivions à un résultat — positif, ou négatif — qui nous satisfasse.

— Autres questions: — Hevesy parle (p. 105 ... mon Dieu! que son livre est donc confus et sans ordre!) d'un carnet de Thérèse, notant des lettres échangées avec Beethoven, en 1814. Et la note, p. 182, mentionne le vol de toutes les lettres de Beethoven par les domestiques de Mlle de Stackelberg, en 1870 . . . . . Alors, comment conclure du silence sur Beethoven, à la place secondaire qu'il tenait dans la pensée de Thérèse — J'ai lu ailleurs (je ne me souviens plus si c'est chez Thayer, ou chez Hevesy) que Thérèse aurait elle-même convenu qu'elle avait supprimé (abrégé) une partie de son journal depuis une certaine date, qui coïnciderait assez bien avec les événements supposés. L'avez-vous pu constater?

Où se trouve Dornbad?

Quand est morte Joséphine?

N'avez-vous pas été frappée de la lettre écrite par Zmeskall à Thérèse sur Beethoven agonisant? (p. 164 de Hevesy) — Où se trouvait Thérèse à cette date?

— Je vous supplie de me pardonner toutes ces questions et ces suggestions nouvelles. Encore une fois, ne vous donnez la peine d'y répondre que plus tard, quand vous aurez le temps! — Mais mon habitude est d'écrire sur-le-champ tout ce que j'ai sur la pensée, à propos du sujet qui m'occupe. Que cela ne vous oblige à rien!

Veuillez me croire, chère Mademoiselle, votre très

reconnaissant et dévoué  
Romain Rolland

Romain Rolland à Mme Henriette Szirmay née Pulszky

Villeneuve (Vaud) Villa Olga

8 novembre 1927

*Chère Madame*

*Je suis extrêmement touché de la bonté que vous avez eue de m'écrire une lettre aussi longue et aussi intéressante, à propos de Beethoven et des Brunsvik. Je Vous remercie tout spécialement d'avoir bien voulu me révéler certains faits du Journal de Thérèse, que Mademoiselle Marianne de Czeke n'avait pas le droit de me faire connaître.*

*J'y ai longuement réfléchi, en poursuivant mes propres recherches, et je vais me permettre de vous en exposer, à mon tour, les résultats. Voudrez-Vous avoir l'obligeance d'en faire part à Mlle de Czeke. Bienque je me propose de lui écrire aussi, je ne voudrais pas répéter dans les deux lettres identiquement les mêmes choses.*

*Malgré la logique très serrée de Votre argumentation, je ne la juge pas „irréfutable”, et la (ou les) questions me paraissent beaucoup plus complexes que Vous ne les voyez.*

*Je ne (crois) pas que Thérèse soit la destinataire de la lettre de 1812 à „l'Immortelle Aimée”, -mais je continue de n'en être pas sûr, et le seul argument qui me permettrait d'écarter définitivement cette hypothèse serait qu'elle eût été amoureuse (je dis: réellement amoureuse) de Stackelberg en 1812, et non pas en 1810, ou en 1811, ce qui ne me suffirait point, psychologiquement.*

*Veillez suivre la chronologie sentimentale que j'ai établie de Beethoven, (en ce qui concerne les Brunsvik et Guiciardi): car il est essentiel que, dans cette histoire, les dates soient toujours marquées aussi exactement que possible. Aucun homme, aucune femme, ne doit être jugé en bloc, dans l'ensemble de sa vie, — surtout en ce qui concerne sa vie sentimentale: car nulle part la personnalité n'est, plus qu'en cette matière, sujette au changement. On fait le plus grand tort à la pauvre Thérèse, en la jugeant seulement d'après un journal écrit après 40 ans, et quand elle avait déjà été éprouvée par la vie. Et on se trompe absolument sur Beethoven, en croyant qu'il eût aimé en 1800 ce qu'il aimait et cherchait en 1812! La vie est une rude école. À quarante ans passés, après vingt amères déceptions, l'orgueil même d'un Beethoven a reçu du plomb dans l'aile. —J'y reviendrai.*

*Donc, Beethoven rencontre les Brunsvik en mai 1799, et tout de suite il est aux mieux avec Pepi et avec Tesi. Il se montre „charmant” (1800) sans pourtant qu'il y ait trace de sentiment amoureux. Et des que Giulietta Guicciardi paraît (fin 1800, début 1801), il est pris. On le remarque, aux mots un peu désobligeants des soeurs Brunsvik à l'égard de Giulietta, et à la lettre catégorique de Beethoven à Wegeler de novembre 1801. La*

période brulante est, à peu près, du printemps 1801 à l'automne, et le point culminant est l'été 1801, à Korompa.

Quand la rupture vient (entre parenthèses, elle n'est pas aussi tragique qu'on l'a représentée, car Beethoven continue de voir Giulietta) — Beethoven trouve une consolation auprès des Brunsvik, et particulièrement chez Pepi qu'il voit assidument en 1802—1803, et qui joue avec admiration ses nouvelles sonates (donc aussi, le „Claire de Lune”).

D'amour, il n'est pas question.

La passion de B. pour Peri se manifeste, depuis l'automne 1804, c'est à dire pendant la première Saison mondaine, où Pepi reçoit chez elle comme veuve. La cour qu'il lui fait devient vite très ardente, en décembre 1804, janvier 1805. Mais il semble bien qu'on y mette un terme, dès février ou mars ou avril au plus tard, et la parution du *lied* à Pepi, en septembre 1805, sans la dédicace à Pepi, me paraît l'indication très nette que Beethoven a été rebuté.

Je ne vois absolument aucune raison pour supposer que l'amour Beethoven-Pepi ait duré au delà de l'été 1805. Rien absolument ne l'indique. Pendant l'hiver 1805—1806, Pepi se laisse faire une cour non moins brulante par Wolkenstein\* et quand Beethoven reparaît chez Pepi tandis que le grand-duc de Toscane courtise, de très près, Thérèse à Vienne, en février 1806, il n'y a plus traces du feu de l'an passé. Rapports amicaux, rien de plus.

Pendant tout ce temps, Thérèse n'a aucune place. Le plus souvent, elle est absente de Vienne et éloignée de Beethoven. Depuis l'hiver 1804, elle commence une passion pour Tony, qui l'occupe entièrement pendant toute l'année 1805.

Où, mais après?

En 1806, Beethoven se prend pour Franz d'une amitié ardente, et va lui dédier l'*Appassionata*. Et cette amitié l'amène, je ne sais comment, à des rapports singulièrement plus familiers avec Thérèse, — comme si, à cette époque, Franz et Thérèse, les seuls de la famille qui n'eussent pas (ou qui n'eussent pas été) mariés, faisaient un peu bande à part. Le 11 mai 1807, Beethoven écrit à Franz: „*Küsse deine Schwester Therese*” et fait à celle-ci certaines petites agaceries galantes.\*\* Une lettre de Thérèse à Franz, d'été 1807 (en route, de Martonvásár à Karlsbad)\*\*\* lui dit: „*Beethoven sah ich die letzten Tage sehr viel...*” (Où donc? Pas à Martonvásár puisqu'elle écrit à Franz, qui est à Martonvásár; Est-e donc en route?

Vient, à partir de 1808, le début de la longue période où Thérèse est sacrifiée, — par suite du mariage de Pepi avec Stackelberg de l'usurpation

[Note de Romain Rolland:]

\* et voudrait même faire d'elle son Egerie: ce qui montre que Thérèse, alors, ne manquait pas d'attraits!

\*\* Lettre publiée en 1867 dans les *Blätter für Theater und Musik* de Zellner.

\*\*\* Lettre Vendue chez Lipmannssohn, à Berlin, le 2 décembre 1921. (Catalogue No. 47.)

de Martonvásár par Franz, etc. Elle est un peu le cendrillon de la famille, on se décharge sur elle des ennuis domestiques, elle se replie sur elle-même.

De son côté, Beethoven a passé de déception en déception, dont la plus violente paraît avoir été celle causée par Thérèse Malfatti, qu'il voulait épouser, en 1810. Cette année-là, quand Bettina le voit, il est tout à fait seul, brûlant de passion sans objet, et révolté contre la destinée. Il sait que la vie passe, et il a un besoin impérieux, (qui bientôt deviendra suppliant, et puis désespéré) de se marier. Car le pauvre homme, que la surdité mure, chaque jour, davantage, sent bien qu'il est perdu (perdu pour le bonheur, pour la vie domestique) s'il ne trouve au plutôt une femme qui se voue à lui. (Le mariage de Bettine, en 1811, presque aussitôt après qu'il l'a connue, réveille encore la mélancolie, et lui fait sentir davantage le vide où il s'engloutit.)

Dans ces conditions, croyez-vous (moralement) qu'il demanderait encore à la vie ce qu'il en exigeait entre 1800 et 1805, et que la rencontre d'une femme comme Thérèse ne lui serait pas une découverte? et la Thérèse de 1811—1812 n'est plus, elle non plus, celle de Toni, et elle n'est pas encore celle qui „gehört der Menschheit”, celle qui écrira désespérément, elle aussi: „Ich muss mir selbst Bahn machen, wenn niemand für mich sorgt.” (1815—1817?)

Des deux côtes, en 1811—1812, je vois deux êtres supérieurs, qui se noient, et qui doivent faire un effort désespéré — le dernier — pour se sauver. (C'est bien là ce qui donne son caractère unique à la lettre de Beethoven en 1812 à l'Immortelle Aimée.)

Or, c'est le 2 février 1811 que Thérèse, écrivant à Pepi, lui recopie une lettre qu'elle a reçue de Beethoven, et qui lui cause un bonheur extrême (la lettre où Beethoven fait de tels éloges du „Génie” de Thérèse, et montre un si grand désir de posséder un dessin d'elle, qui était un hommage enthousiaste de Thérèse à Beethoven, puisqu'il le représentait sous le symbole d'un aigle, regardant le soleil!\*\*\*\*)

Vous me dites: il n'y a aucune mention de Beethoven dans les Journaux de Thérèse (sauf en 1847); et vous voyez là un argument péremptoire...

Eh bien, chère Madame, je vous répondrai par le proverbe français: „qui veut trop prouver, ne prouve rien” — et j'ajouterai: „prouve même le contraire”!

Car il est moralement impossible que Thérèse n'ait pas très souvent pensé à Beethoven, qu'elle n'ait pas écrit, à son sujet. Et plus vous la représenterez comme une femme intellectuelle. (ce qui n'est pas juste pour la Thérèse d'avant la quarantaine)\*\*\*\*\* plus il est impossible qu'elle ait fait le silence sur Beethoven — sur ce Beethoven, dont elle disait en 1805:

„Wahrlich so lange Schiller und Beethoven schaffen, soll man sich nicht zu sterben wünschen.”

Sur ce Beethoven, dont elle était une interprète émouvante et émue, (d'après La Mara, Beethoven und die Brunsviks, p 93):



„Hat Beethoven seine oder unsere Zeit erquickt? Seine Zeit hat ihn nicht verstanden. Christus sans comparaison.”

Sur ce Beethoven, dont elle était une interprète émouvante et émue, qui jouait ses sonates „in einer Weise, die dem Meister und seinen Jüngern den Kopf verdreht” (1808—La Mara p—75.)

Et si vraiment cette femme a fait le silence sur Beethoven, je dis que ce silence en dit beaucoup plus que toutes les paroles.

Il n'est pas besoin de chercher beaucoup autour de soi pour rencontrer des situations semblables et des attitudes semblables. Je connais quelqu'un qui tient, depuis sa jeunesse, un journal intime, où il note tous ceux qu'il a vus et tout ce dont il s'occupe. Mais vous n'y trouvez pas, justement, une trace de la personne qui lui a tenu le plus au coeur, et dont l'image a rempli tant d'heures de sa vie.

Mais je ne fais pas état de cet argument pour Thérèse. Je crois que Thérèse n'a pas fait le silence et que si ce silence existe aujourd'hui, il tient à d'autres causes. — A savoir que toute une série de papiers et de lettres ont disparu.

Ne vous récriez point sur ma supposition! . . . Veuillez remarquer que les trois lettres, que je vous ai citées tout à l'heure, et qui toutes trois décèlent des rapports affectueux entre Beethoven et Thérèse, ne proviennent pas des archives Brunsvik. Il a fallu qu'elles fussent livrées à la publicité par le hasard de ventes aux enchères, ou par des indiscretions de revues et journaux. Comment expliquer que dans cette vente Liepmannsohn de décembre 1921, on ait vu surgir tout un paquet de lettres Brunsvik (deux de Thérèse, deux de Joséphine, une de Franz, — et sur les 5, 4 parlent de Beethoven?) — Qui nous dit que d'autres lettres ne ressortiront pas?

L'attitude des familles aristocratiques à l'égard de ces correspondances a été souvent bien singulière. Pensez que les Lichnowsky ne possèdent plus une seule lettre de Beethoven, qui a été l'enfant gâté de la bonne princesse, pendant une dizaine d'années!

Est-ce que l'on peut admettre que Beethoven n'avait jamais écrit à ses plus chers amis? Est-ce que la princesse, qui adorait Beethoven, n'a pas écrit souvent à son sujet à ses amis et amies? Est-il possible d'en douter? — N'alléguons pas le silence! Il est ici le nom poli de „négligence” ou de „destruction”.

[Note de Romain Rolland:]

\*\*\*\* Lettre publiée en 1910 par Breitkopf und Haertel. Et n'oublions pas que, dans l'intervalle, Beethoven a dédié à Thérèse le sonate Op. 78, qui paraît en printemps 1810!

\*\*\*\*\* Les lettres de février et surtout 29 septembre 1805 sont d'une belle passion, que l'imagination y soit mêlée, c'est la propre de toute passion. Mais la femme qui a écrit ces pages savait aimer (et haïr) (La Mara, p. 57 et 64—65).

En vérité, j'ai par comparaison, appris à estimer la fidélité de l'archiduc Rodolphe à Beethoven: car, seul de tous ces illustres amis, il a conservé jusqu'au moindre billet que lui venait de Beethoven.

J'aurais encore beaucoup à dire sur la question; mais j'ai déjà trop abusé de votre patience. Je m'arrête, en ajoutant seulement que tout ce que je viens d'écrire ne fait point que je voie en Thérèse l'Immortelle Aimée. En vérité, je n'en sais rien, et j'ai certaines raisons matérielles qui même seraient contre cette hypothèse (sans parler de l'amour pour Stackelberg, qui, s'il est prouvé, pour l'année 1812, tranche la question).

Mais je maintiens qu'il a existé entre Thérèse et Beethoven des liens d'affection plus étroits qu'on ne veut le croire aujourd'hui, — et que *m o r a l e m e n t* rien ne se serait opposé à ce qu'ils eussent cherché, l'un dans l'autre, une consolation et un appui, en 1811—1812.

Veillez excuser, chère Madame, cette trop longue lettre, écrite un peu hâtivement (car je suis pris par beaucoup de tâches diverses), et agréée je vous prie, l'expression de mes sentiments dévoués et respectueux

Romain Rolland

P. S. Il ne semble pas qu'on ait jamais relevé un passage bien curieux du („Tagebuch des Herzens“) de Thérèse, d'après l'analyse qu'en donne La Mare (p. 89).

„... Einmal auch schlägt sie vor, sie wolle den Mann heiraten, der sie seit langem liebe, und Migazzi solle zu ihnen ziehen, bis er selber sich vermähle...“

Qui donc est „l'homme, der sie seit langem liebe“?

Et à qu'elle date ceci peut-il avoir été écrit? 1816—1821? Le petit livre de la Mara est une mine, mais hélas une mine insuffisamment classée et mise en valeur.

## 5.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
9 novembre 1927

Chère Mademoiselle

Je vous remercie de nouveau affectueusement pour votre bonne lettre du 28 octobre et pour la peine que vous avez prise de me recopier ces pages du Journal de Thérèse sur Beethoven.

Je voulais, avant de vous répondre, étudier de nouveau la question. Dans l'intervalle m'est parvenue une très aimable lettre de Mme Henriette de Szirmay, qui a bien voulu me dire les résultats auxquels la lecture des papiers de Thérèse l'avait aussi amenée, et qui m'a confié certains petits détails relatifs à Stackelberg. — Je viens de lui répondre longuement, et je la prie de vous communiquer ma lettre, afin d'éviter autant que possible

de me répéter dans celle que je vous écris maintenant: car il y a tant à dire que je dois partager entre vous deux ma réponse.

Avant tout, chère Mademoiselle, je voudrais vous prier de vouloir bien dire à Madame de Gerando que je comprends trop bien la piété qui l'anime et qui lui fait défendre le secret des lettres intimes de sa famille contre les indiscretions des gens de lettres: car j'ai moi-même été profondément choqué — je dirai même: blessé — par le ton de persiflage protecteur et parfois inconvenant, dont André de Hevesy parle des Brunsvik dans son livre extrêmement superficiel (non sans talent mondain).

Elle n'a pas à craindre que je manque jamais à ce que je dois à la mémoire des soeurs Brunsvik: car je puis dire que j'ai pris pour elles un tendre respect, une admiration, et (en ce qui touche Thérèse) une vénération, que je désire faire partager. Vraiment, on envie Beethoven d'avoir eu de telles amies! Non seulement, l'affection des trois soeurs entre elles est charmante et touchante: mais leur compréhension de Beethoven, leur bonté pour lui, est tout à leur gloire: (je n'ai pas lu dans leurs lettres un seul mot ironique ou désobligeant, à l'égard du grand ami, qui pourtant prêtait beaucoup à la moquerie des jeunes femmes). Elles semblent avoir eu un talent remarquable, principalement Thérèse, mais aussi Joséphine; et l'on ne peut oublier qu'elles ont été les premières interprètes de ses premières grandes sonates du „Clair de Lune” de l'op. 31, de l'Appassionata, qu'il a dû les écrire en partie pour elles. Quant à Thérèse, j'admire la grandeur de son esprit et de son caractère; je ne connais pas encore ce que vous avez recueilli de sa pensée dans son Journal inédit; mais ce que La Mara en a publié suffit pour qu'on doive s'incliner devant la noble femme, et je baise pieusement le bas de sa robe. Que me font certaines faiblesses et certains ridicules? Nous en avons tous. Et je ne l'en aime que plus, car elle en est plus humaine. Mais je me garderai bien de les exposer indécemment à la grossièreté de la foule, qui ne cherche pas à comprendre qui ne cherche qu'à abaisser les grands à son niveau. Thérèse a vécu — et dès avant 35 ans — une vie de sacrifices, de repliement sur soi: la nature s'est vengée par certaines erreurs de son coeur et de son imagination;; sa grandeur a été qu'elle a su dominer et sublimer sa nature. — Il y avait en elle une flamme héroïque, qui l'apparente à Beethoven. Si elle n'a pas été son „Immortelle Aimée”, elle eut pû être sa soeur. Ils sont dignes l'un de l'autre. Ils s'élèvent tous deux bien au dessus de leur milieu et de leur temps.

— Je ne me permettrai donc de rien demander à Madame de Gerando, aucune faveur spéciale: seulement ce simple renseignement: — „Dans ces correspondances et ces papiers de Thérèse, dont elle garde encore le secret, n'existe-t-il rien qui concerne Beethoven?”

Je ne demande rien de plus. Point de détails. Simplement, un oui, ou un non.

Si Madame de Gerando répond: „Non”, — cela confirmera ce que j'ai écrit à Madame Henriette de Szirmay, et qui peut paraître, à première vue, paradoxal: cette absence absolue de document, de (et sur) Beethoven, prouve que Beethoven a tenu dans la pensée et dans la vie de Thérèse une place beau-

coup plus intime qu'on ne le disait. Car il est absolument impossible qu'elle ne lui ait pas écrit, et qu'elle n'ait pas écrit sur lui. (Voir ma lettre à Mme de Szirmay). J'attire de plus votre attention et celle de Mme de Gerando sur les correspondances Brunsvik qui ont été connues depuis 15 ans, par des ventes publiques ou des publications (et où précisément, se montrait l'amitié de Thérèse et de Beethoven). Vous m'écrivez qu'il n'y a pas eu de vol des lettres de Minona. Mais alors? Qui a soustrait celles-ci? et qui peut répondre que d'autres n'ont pas été enlevées aussi, ou détruites?

— Voici maintenant quelques petites observations et questions, au sujet de votre dernière lettre et de nouvelles lectures que j'ai faites.

1. Pourriez-vous me donner la date exacte du jugement rendu dans le procès Joséphine Stackelberg, qui a ruiné Joséphine, — et aussi la date exacte du départ de Stackelberg, qui quitte son foyer?

(Entre parenthèses, vous me dites que, seule, Joséphine a été ruinée, non pas les Brunsvik. — Oui. En théorie, Thérèse n'était pas atteinte par la ruine. Mais en fait, dépossédée par son frère, „zu ewiger Kindschafft verdammt” par sa mère, (elle dit elle-même), comme tenue en tutelle, elle a dû beaucoup perdre, avec la fortune de Joséphine car non seulement Joséphine ne pouvait plus l'aider (ainsi qu'elle a dû faire, avant, généreusement), mais c'est elle qui a dû venir à l'aide aux Stackelberg, — qui lui ravit toute liberté, qui lui interdit tout espoir de vie indépendante.

2. Pouvez-vous me donner les dates exactes du roman d'amour Migazzi? Quand commence cette passion de tête? Quand est-elle définitivement rompue?

(Le livre de La Mara est terriblement confus, pour les dates de la vie des Brunsvik, après 1812. Et d'ailleurs, presque tous les ouvrages que je connais contiennent les plus étranges erreurs. Même un Beethovennien aussi scrupuleux que Frimmel ne fait-il pas mourir Stackelberg en 1821, et, parlant de Joséphine, il dit: „la veuve de Stackelberg”! — Et La Mara dit que la comtesse Brunsvik (la mère) est morte de chagrin, du mariage de son fils Franz, de cette mésalliance! Or, vous m'écrivez qu'elle est morte en 1831- donc, une dizaine d'années après le mariage de Franz! — La première chose nécessaire serait d'établir une sévère chronologie.)

3. Pouvez-vous me dire si Joséphine a accompagné Thérèse, dans son premier voyage de Martonvásár à Karlsbad, en 1807? ou seulement dans celui de 1808? Car, dans ce dernier cas, il faudrait dater de 1808 la lettre de Thérèse vendue chez Liepmannssohn en 1922, et où elle dit qu „elle a vu très souvent Beethoven, dans ces derniers jours.”

4. Les Pages du Journal de Thérèse que vous avez eu la bonté de me copier, et que vous datez de 1822—23 m'ont particulièrement intéressé pour les raisons que voici:

a) Ce qu'elle dit de l'attitude de Beethoven envers les femmes („gegen Frauen liegt er...”), qui nous montre, non pas comment B.

était envers toutes les femmes (et envers tous les amis...) *Gegen Freunde...*) mais dans ses rapports avec les Brunsvik;

b) quand Thérèse écrit: „*Die Ereignisse der Aussenwelt berühren ihn nur wenig*”, elle montre qu’elle n’est plus en rapports directs avec Beethoven, depuis assez longtemps: car les *Cahiers de Conversation* nous montrent au contraire, depuis 1817, à quel point Beethoven s’intéressait avidement aux événements du dehors. Aucun grand artiste n’a suivi d’aussi près, et presque quotidiennement, la politique Européenne. J’aurai occasion d’en parler.

c) Quand Thérèse écrit: — „*Er ist ganz der Mann, der nicht nur nichts unbilliges, thut, sondern was selten ist in unserer Zeit auch nichts unbilliges leidet*,” — elle atteste qu’elle n’a jamais été assez intime avec Beethoven, pour lui confier ce qu’elle a eu à souffrir de l’indigne conduite de son frère, à son égard: (sans doute sa fierté l’en empêchait; mais si l’amour avait été entre eux durable et avoué, elle lui eut livré ces secrets). Car si Beethoven en avait eu connaissance, il ne l’eut jamais pardonné à Franz; rien n’eut pu empêcher qu’il ne le lui dit ouvertement. — Or, nous savons qu’il est resté intime avec Franz, jusqu’à sa mort. En 1823, Franz fait encore partie, avec Lichnowski et Zmeskall, des „*Samottirazier*” de Beethoven, (c’est à dire des initiés à ses mystères). En 1824, Franz songe à emmener Beethoven en Hongrie. Et encore sur son lit de mort, Beethoven s’entretient de la prochaine venue de Franz à Vienne.

Je mets l’écluse à mon flot Beethovennien. Chère Mademoiselle, pardonnez cette longue lettre, et mille mercis affectueux de partager avec moi votre butin! Vous voyez que, si peu que j’aie, je tâche de vous l’offrir en échange!

Veuillez croire à ma cordiale sympathie

Romain Rolland

Je m’en vais publier cet hiver, un premier volume d’*Études Beethoviennes*, consacrées à la création musicale de Beethoven, entre 1800—1801 et 1805—1806 (*L’Eroica*, *Leonore*, les sonates jusqu’à *l’Appassionata*). — J’aurai à parler incidemment (car mon livre est surtout musical) de la famille Brunsvik et de Giulietta Guicciardi, pendant cette période (donc rien encore de „*l’Immortelle Aimée*”, qui sera pour le volume suivant: Thérèse joue encore là un rôle secondaire; au premier plan sont Giulietta et Papi). —

Me permettez-vous de faire allusion à votre prochain article sur Thérèse, d’annoncer votre publication du *Journal*, l’an prochain? — En ce cas, voulez-vous avoir l’obligeance de me donner les titres exacts de vos publications? — (Je suppose que l’article sur Thérèse paraîtra en hongrois? Hélas! j’aurai quelque peine à me le faire traduire).

Pour élucider la question de *l’Immortelle Aimée*, la première chose devrait être de faire photographier la lière feuille du manuscrit *Fischhof*, qui est à Berlin. Vous savez qu’il débute par une lamentation douloureuse de Beethoven, que l’on date de la fin de 1812. Or, à ce moment,

quelques mois à peine après la Lettre à l'Immortelle Aimée la rupture a eu lieu; et Beethoven écrit: *Auf diese Art mit A geht alles zu Grunde.* Mais on n'est sûr du tout de la lettre et nul n'a pu déchiffrer cette initiale. (Les uns ont voulu voir Amalia Sebald, les autres Armine: mais les deux sont plus qu'improbables). Il faudrait voir par soi-même, ne pas s'en fier aux yeux des autres. — Savez-vous qui est, actuellement, le directeur de la Bibliothèque musicale d'État à Berlin?

Il semble bien que la rupture ne tienne pas à la volonté de l'un ni de l'autre, mais à des „*Schreckliche Umstände*”, que s'opposent à l'union. — Et là encore, la vie exacte des Brunsvik entre juin—juillet 1812 et fin 1812— printemps 1813 devrait être reconstituée, pour voir si elle prête ou non à une explication de ces „*Umstände*” qui ont terrassé Beethoven.

Je suis bien fâché de vous savoir assez souffrante. Reposez vous, et surtout, ne vous pressez pas de me répondre!

## 6.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
22 novembre 27

Chère Marianne de Czeke

Je suis transporté de joie par les documents (et la lettre) que vous venez de m'envoyer. Vous avez beau en connaître le prix, ce prix est cent fois plus grand encore que vous ne pensez. Merci, merci! ni votre chère Thérèse, ni sa cadette aimée, cette attrayante Joséphine, qui est si digne d'elle, n'auront à se repentir de la confiance que vous me faites.

D'abord, que je vous dise que je n'avais pas en effet traduit la fameuse phrase du Journal de Thérèse, 1847, sur Joséphine et Beethoven, comme vous me l'expliquez; j'avais pris l'acception ordinaire, et c'est pourquoi je ne vous en avais pas parlé davantage. Mais si le sens est celui que vous me dites aujourd'hui („*Ils vivraient tous les deux, s'ils s'étaient unis...*”) Si vous en êtes certaine, — alors, cet aveu est saisissant, son importance est capitale. Il n'exclut en rien la possibilité d'une affection de Thérèse pour Beethoven (ceci, c'est une autre question) mais il se rapporte directement à l'hiver 1804—1805 et aux lettres de Thérèse et Charlotte alarmées du sentiment qu'elles voyaient se développer entre Pepi et Beethoven. C'est une phrase, lourde de sens. (Mais n'y a-t-il aucune équivoque possible sur cette façon d'écrire par Thérèse? Je souhaite de tout mon coeur, que non.)

Quant aux pages du Journal de 1809—1810, dont vous avez eu la bonté de me communiquer copie, je ne puis vous dire quelle impression profonde elles nous ont faite, à ma soeur et à moi... „*Ennuyeuses*”, ces pages? — Elles sont passionnément émouvantes?

Ah! quelle âme brûlante, cette soi-disant „intellectuelle” et „froide” Thérèse! Quel feu intérieur! Si les mots français sont maladroits, quelle puissante poussée de l'âme on sent sous l'écorce! Quel magnifique besoin d'absolue vérité, quelle impitoyable lucidité pour soi-même! Et, dans le même temps que son regard entre au fond d'elle, sans pitié, comme cette nature forte, faible, complexe, révoltée, lui échappe, continuellement, et comme cette lutte avec soi-même, qui finit par la plus noble des victoires, offre un spectacle égal au plus beau drame intérieur! — Même ces notes sur Stackelberg, d'octobre 1810, (dont on redoute l'effet sur les lecteurs grossiers), — ah! qu'elles me rendent, à moi, Thérèse encore plus, infiniment plus intéressante et proche! Cette faiblesse, qui l'alterre? lorsqu'elle en prend conscience... Ces sauvages accents de transports, ces sauvages aveux de ce qu'elle aperçoit en soi... Quelle riche nature! Et voilà celle qu'on représentait comme froide?... Elle, une femme de „livres”?... Elle eut fait, selon les circonstances, une héroïne de Shakespeare!...

(Quant à tirer parti de ces pages pour la faire „amoureuse” de Stackelberg, d'une façon sérieuse et durable, — il n'en est pas question. Ce n'a pas l'ombre d'une vraisemblance... L'important d'un tel fragment, c'est de la montrer livrée à n'importe quel entraînement, subit, inattendu, — malgré la parfaite conscience qu'elle a de ce danger, la honte qu'elle eut éprouvée et sa volonté d'y échapper. — Et c'est cela qui est grand!)

— J'aurais mille choses à vous écrire, au sujet de vos envois. Je le ferai, peu à peu, un peu plus tard. Je voulais seulement aujourd'hui vous remercier, vous dire combien je suis heureux d'être mis par vous en communication — (je dirai: en communion intime) — avec la vie secrète et profonde de notre Thérèse.

Tout ce que je lis et apprends d'elle me rendrait, psychologiquement plus naturelle encore l'hypothèse de son identification avec l'„Unsterbliche Geliebte” — Et cependant, pour de toutes autres raisons, extérieures, non psychologiques, je ne pense pas que ce soit elle. —

Mais vraiment, on dirait, en ce cas, que le hasard se soit plu à multiplier les possibilités, d'équivoque. Après ce nom de „Louis” (Migazzi), qui a si longtemps égaré les chercheurs, cette saisissante note du journal (1837) sur les premiers jours de juillet! C'est vraiment une coïncidence inimaginable! Ajoutez que les dates que vous me donnez (approximativement) du procès, du jugement rendu, de la première fugue de Stackelberg, des obligations nouvelles de famille imposées à Thérèse, ... etc. ... s'accordent psychologiquement, avec l'hypothèse!

Pour la lettre à l'„Unsterbliche Geliebte”, vous en trouverez un très bon facsimile dans l'édition de Albert Leitzmann publiée récemment à Insel Verlag, des „Lettres et notes de ou sur Beethoven” (en 2 volumes). J'en ai étudié soigneusement les caractères. [La lettre éventuelle „K” de Beethoven.] correspond bien aux autres K de la même lettre. Ce ne peut absolument pas être un Z. A la rigueur ce pourrait se rapprocher un peu de certains. W.

[Ici Romain Rolland tâche de dessiner les lettres de Beethoven.]

— Vous me demandez si je regarde la lettre où Thérèse recopie avec fierté une lettre de Beethoven (vous la datez du 12 sept. 1812. Ne vous trompez-vous pas? n'est-elle pas de février de la même année? Une autre lettre, de la fin de février, y fait allusion. Voir Thayer) comme le début d'une nouvelle période dans les sentiments réciproques de Thérèse et de Beethoven? — Mais oui, certainement. Je crois que l'un et l'autre ont découvert traditivement leur parenté d'âme (dans l'hypothèse que Thérèse soit l'Unsterbliche...). Et c'est ce qui expliquerait aussi le passage du journal de Fanny del Rio. Ni Beethoven ne se doutait de la vrai Thérèse; ni Thérèse n'avait pris, jusque là, la vraie conscience d'elle même et de Beethoven.

J'ignorais que vous avez publié un Portrait de Thérèse, en tête de l'édition hongroise des Mémoires de Thérèse. Combien je voudrais le connaître! N'est-il pas traduit en allemand?

Voudrez-vous avoir la bonté de dire à la revue hongroise, qui va publier, en français, à Paris, votre article sur Thérèse, de m'envoyer un exemplaire?

Je me suis permis de parler à un des directeurs de la librairie Hachette de la publication pour vous, l'an prochain, d'un volume du Journal de Thérèse. Il m'a paru s'y intéresser vivement. Quand vous publierez votre ouvrage en hongrois, je pense donc qu'il pourrait y avoir intérêt pour vous à le présenter à la librairie Hachette, pour une traduction et édition française. — Je suis à votre disposition pour ces démarches futures.

Mais la question du style de Thérèse est embarrassante. Son français est trop mauvais pour des lecteurs français. Que faire? Il est pénible de devoir le corriger.

D'autre part, pour toute sa vie sentimentale, je reconnais pleinement, avec vous et avec Mme de Gerando, le danger qu'il y aurait à la livrer, sans précautions, au public. Ce ne doit être remis qu'entre des mains intelligentes et pieuses.

Je clos ici cette lettre, écrite à la hâte. Mais je la reprendrai un peu plus tard.

Croyez, chère Marianne de Czeke, à ma reconnaissance et à mon dévouement

Romain Rolland

Je n'ai pas besoin de vous dire de quel intérêt serait pour moi la lecture du Journal entre 1811—1812. Mais ce serait courir trop de risques que d'envoyer ces copies par la poste. Je me remets à votre sûreté de regard et d'intelligence. Tout ce que vous m'avez écrit, votre critique des textes, m'inspire une absolue confiance. Je puis en donner parfois une interprétation psychologique un peu différente. Mais dans le fond, nous sommes presque toujours d'accord.



Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
30 novembre 1927

Chère Marianne de Czeke

Ce mot est seulement pour vous dire que je viens de recevoir la précieuse copie du Journal de 1810. Mille mercis de votre bonne lettre et pour cet important manuscrit, que je vais étudier de près. Je vous écrirai mes impressions, lorsque je l'aurai lu.

Maintenant que vous m'avez fait cet envoi, je ne vous cache plus que j'avais un grand désir de lire ce Journal, — et aussi celui des années suivantes. — (La copie est bien intégrale? On n'a rien passé?)

Madame Henriette de Szirmay a eu la bonté de m'écrire une longue lettre, où elle renouvelle l'affirmation de sa thèse, — à savoir que Thérèse était pédagogue et rien que pédagogue. Je suis parfaitement convaincu qu'elle portait plus d'une âme; j'en ai maintenant suffisamment de preuves. Que dirait Mme de Szirmay, si elle ne connaissait de Tolstoï que certaines années du Journal, où il se trace, presque quotidiennement des règles morales et pratiques de la vie, avec la rigueur d'un protestant! (Et naturellement, c'était parce que sa nature était le plus opposée qui fût à ces règles, et constamment échappait à toute discipline...) Et lui aussi était pédagogue, avec passion, avec manie! Cela a-t-il jamais empêché les violences et les surprises de son tempérament? L'âme (ou les âmes) humaines sont plus complexes que ne les enrégimente notre logique.

Mais il serait trop long de discuter sur ces questions, par lettre. Je voudrais seulement vous engager, vous et Madame de Szirmay, à être prudentes, dans les comparaisons que vous seriez tentées de faire entre Thérèse et Mme de Genlis! Mme de Szirmay a pris la peine de me recopier plusieurs pages, que je connais bien de Ste Beuve sur cette femme. Mais la renommée de Mme de Genlis n'est pas seulement devenue chez nous assez ridicule; elle est fort équivoque. La pauvre Thérèse, si pure, si vraiment noble, si vraiment vraie, ne mérite pas un tel rapprochement, avec cette fausse vertu et cette ingénuité fabriqué.

Veuillez excuser, chère Marianne de Czeke, la hâte de cette lettre et croire à mon respectueux dévouement

Romain Rolland

À quelle date commence le Journal (conservé) de Thérèse? Et quelles sont les années qui manquent? Herriot, c'est Chantavoine. Et Chantavoine, c'est malheureusement un peu Hevesy. Je vois ce que deviendrait, sous leur plume, le nom de Mme de Genlis accolé à celui de Thérèse! J'écrirai à votre pauvre amie.

Villeneuve, 3 décembre 27

Chère Marianne de Czeke

J'ai reçu le second envoi, j'ai parcouru les deux manuscrits; maintenant, je vais les relire lentement; et quand j'aurai fini, je vous les renverrai, par paquets séparés.

Voici mes premières impressions: 1. l'oeuvre et le génie pédagogique; — 2. Thérèse elle même, c'est à dire le complexe psychologique, l'énergie de l'âme. (Toute âme un peu vivante, un peu riche, est une énigme. Et celle de Thérèse l'est particulièrement).

J'admire l'oeuvre et le génie pédagogique. Mais mon intérêt propre va à l'étude des âmes. C'est l'âme de Thérèse qui m'occupe, beaucoup plus que son oeuvre.

Elle dit, quelque part dans ce que vous m'avez envoyé (je cite de mémoire, le sens plus que les mots): au fond, toute oeuvre est minime, au regard de l'infini; ce qui compte, c'est ce qu'on y a apporté de soi, de son amour, de sa bonne volonté. — C'est le principe que j'ai suivi, quand j'ai étudié même des géants de l'art et de la pensée, comme Beethoven, Michel-Ange et Tolstoï: — montrer l'homme, — ce prodigieux instrument, fait de faiblesses et de grandeurs, — ce violon, dont la résonance est *unique*, ne ressemble à aucune autre.

Je cherche à retrouver l'âme du violon de Thérèse.

Eh bien, les cahiers de 1810 sont un point de départ pour l'oeuvre pédagogique de Thérèse. Mais pour la connaissance de son âme, ils sont un point d'arrivée (d'ailleurs, encore incertain): et ils ne nous disent rien du plus essentiel: — comment, par quels chemins, elle a pu en arriver là!

Les notes, envoyées précédemment, de Pise, 1809, étaient beaucoup plus importantes psychologiquement. Elles expliquaient tous — jusque vers 1807 — Or, malheureusement, c'est cet intervalle entre 1807 et 1809 qui est capital. Là s'est produite une crise, dont nous ne savons rien de précis (vous, peut-être?) et très probablement sous l'influence de certains événements, que nous ne connaissons pas. — Dans ces méditations de Pise, Thérèse dit, en terminant, que „ce fut le malheur de sa vie” de ne pas avoir suivi l'invitation de Joséphine à venir chez elle en 1807 (ou 1806). Or, elle écrit en 1809. Ainsi, entre 1807 et 1809, elle a fait, ou laissé faire, „le malheur de sa vie” — — — Comment?

Ne dites pas que j'exagère le sens de quelques mots écrits en courant! D'abord, Thérèse médite, en écrivant; elle ne l'écrit pas au hasard; et il est assez frappant qu'après cette longue et sévère confession, de 1800 à 1807, elle s'arrête à la période critique et ne confie pas au papier ses pensées. — Mais de plus, il est certain que, pour qui a lu attentivement les lettres de Thérèse citées par La Mara, il y a un large fossé entre la Thérèse d'avant 1807 et la Thérèse du Journal de 1810. Et tant que ce

fossé ne sera pas en partie comblé, la psychologie de Thérèse offre un large hiatus.

N'a-t-on pas des journaux ou des notes de 1807—1808, —ces années de Karlsbad, — où la vie mondaine de Thérèse a jeté ses derniers feux? N'en avez-vous rien connu, ou entrevu?

Autre chose: Comment est-il possible que ces deux femmes, Joséphine et Thérèse, qui semblent avoir été toutes deux si profondément musiciennes, ne parlent plus jamais de musique, ne semblent plus jamais en faire? (Car je compte pour peu le chant pédagogique.) — Quoi! Elles auraient donc été comme ces fades petites jeunes filles, qui, à peine mariées ou casées, abandonnent leur piano? — Je me refuse à les considérer ainsi. Si on a une fois senti à fond le pouvoir (même en dehors de la jouissance esthétique, le pouvoir moral, religieux, essentiellement vital) de la vraie musique, on ne peut pas l'oublier. Il faudrait donc croire que celles, à côté de qui, (on pourrait presque dire: pour qui) ont été écrites l'*Appassionata* la *Mondscheinsonate*, l'op. 31. no 2 etc. . . . , celles qui en furent les premières interprètes très douées, n'en sentaient rien, n'y voyaient que des excercices de vélocité? C'est inimaginable!

Et notez-le bien, je laisse entièrement la personne de Beethoven, de côté. La question Beethoven—Thérèse, ou Beethoven—Pepi est ici fort secondaire.

Ce qui me frappe, c'est ce problème d'âmes féminines. On dirait, à lire ce *Journal pédagogique* de Thérèse, qu'elle n'a jamais joué ni entendu une mesure de musique, qu'elle ne se doute pas de l'immense retentissement passionnel et intellectuel de l'art, de son pouvoir pour la formation des esprits.

Je dis bien: ce „*Journal pédagogique*”: car c'est ainsi que je l'envisage. Nullement un journal de toute la vie intime de Thérèse, — encore moins des événements de sa vie. C'est un exercice volontaire de méditation sur un certain ordre d'activités spirituelles, qu'elle s'attribue, à partir de ce temps, comme essentielles— et sur les quelques événements domestiques qui se groupent autour de ce centre choisi.

La lettre à sa mère, dont vous avez retrouvé copie dans une page du *Journal*, est un exemple de ce qu'elle n'y dit point, — et qui serait pour moi, psychologue, l'essentiel. Car cette lettre m'intéresse psychologiquement, beaucoup plus que cinquante pages de ce *Journal*.

Autre chose encore:

(Je vais bien vous surprendre, et peut-être vous choquer, Mme de Szirmay et vous. Mais j'ai la tendance opposée à celle de Mme de Szirmay: elle voit tout, infiniment trop simple; mais je vois trop complexe) — Eh bien, ce *journal pédagogique* de 1810 me donne l'impression — le soupçon (dirai-je?) — que la vocation pédagogique de Thérèse est beaucoup moins naturelle que voulue — et que, d'ailleurs, cette volonté de Thérèse est (alors) terrible-

ment incertaine, chancelante, — que cette volonté lui vient d'en dehors d'elle...

La pauvre Thérèse est bonne, aimante et faible, à l'égard de ceux qu'elle aime; elle est presque entièrement sous l'emprise de Joséphine et (par moment), de Stackelberg. Joséphine est sa grande passion. Elle l'est, depuis toujours; mais Thérèse y a longtemps résisté, par fierté, par défi révolté. Maintenant, elle est brisée, elle se livre corps et âme. — Et j'ai l'impression (pénible) que Joséphine en abuse. (Oh elle s'est trouvée à elle-même les meilleures raisons pour justifier l'abus!) À de rares éclairs, Thérèse a (dans ce Journal) la vision angoissée que Joséphine agit avec elle „un peu égoïstement” (le mot y est); puis elle refoule cette idée. Et, dans la lettre à sa mère, elle se donne beaucoup de mal pour prouver à sa mère (pour se prouver à elle-même) que Joséphine n'est rien dans sa décision. „Au contraire!” — — — Elle veut trop prouver! La pauvre fille a dû toujours garder au fond d'elle un soupçon. Mais elle le recouvrait de son immense pouvoir d'amour et d'illusion. — Et je le pense, Joséphine a un peu, beaucoup, sacrifié Thérèse à son propre service. La grandeur de Thérèse est qu'elle a aimé son sacrifice, au point de s'en faire une source de nouvelle vie et de bonheur. Mais je ne suis plus si convaincu, en lisant ce Journal, que Joséphine ait été aussi supérieure d'âme que Thérèse, dans son amour, la voyait.

— Ne m'envoyez pas le journal Migazzi! Ce qui dépasse les années 1812, 1813, m'intéresse beaucoup moins, pour le moment, que ce qui est avant 1809—1810. Là seulement sont, ou doivent se trouver les assises du caractère.

Mais, soit dit en passant, j'admire Mme de Gérando qui craint de voir publiés les quelques détails intimes ou familiaux du Journal pédagogique! — Les lettres et fragments, publiés par La Mara dans *Beethoven und die Brunsviks*, livrent les plus intimes. Et la mémoire des Brunsvik n'a certes pas à s'en plaindre!

Ce que vous me dites de l'essai de „caractériologue” de Mme Dr. Margit Révész, „sur base de généalogie des Brunsvik”, établie par vous, m'intrigue et m'intéresse. En effet, cette généalogie doit être assez importante à connaître.

Décidément, l'orthographe du nom est-elle Brunsvik ou Brunswick?

La soi-disant 4<sup>ème</sup> lettre à la Bien-Aimée, publiée dans *Die Musik* en 1911 est fautive. La supercherie a été, depuis, démontrée (voir Frimmel). Unger, qui, s'est laissé prendre, a, depuis, reconnu son erreur. Elle ne figure plus dans aucun recueil sérieux de Lettres de Beethoven.

Au revoir, chère Marianne de Czeke, considérez tout que je vous écrit là comme de simples impressions, à première lecture! Je les vérifierai, par la suite. Veuillez me croire votre respectueusement dévoué

Romain Rolland

Oui, le suicide dont vous me parlez est un crime. — Mais je suis toujours porté à plaindre les pauvres gens qui se suicident. Ce n'est pas gai, d'en arriver là! — Et moins ils semblent en avoir eu raison, plus il faut que la raison ait été profonde et la douleur de vivre intolérable. — Que sait-on de ce qui se passe au fond des âmes? Elles ont leur ciel et leur enfer.

## 9.

Villeneuve, 5 décembre 27

Chère Marianne de Czeke

Reçu le troisième paquet: (première moitié de 1811) — Que de choses intéressantes! Que de révélations, sur la vie intérieure de Thérèse, et sur ceux qui l'entourent!  
Merci! à bientôt

Votre dévoué  
Romain Rolland

Est-ce que Thérèse a elle-même donné le nom de „Journal” à ces notes?

Dans la liste des noms de grands esprits que cite plus d'une fois Thérèse, — „Rittler” (?) n'est-il pas Richter (Jean Paul), dont la renommée alors égalait celle de Goethe?

Combien s'éclaire, par ces nouvelles pages 1811, ce que je pressentais, tant au sujet de la situation de Thérèse par rapport à Joséphine, q'au sujet du caractère de ce „Journal”, qui fournit lui-même la preuve qu'il laisse de côté plusieurs ordres de pensée et de la vie intérieure, essentiels à Thérèse!

Si Mme de Gerando vous oblige à supprimer tout ce qui a trait à la vie intime de Thérèse, par rapport aux Stackelberg—Joséphine et aux événements extérieurs, — du moins, ne manquez pas d'indiquer, en quelques lignes, l'importance de vie intime dans l'évolution de la personnalité de Thérèse! Cela m'est maintenant tout à fait évident. Quel que soit l'intérêt pédagogique général du Journal, pour mon compte le drame passionnel de l'âme de Thérèse me touche bien davantage.

En ceci, ne voyez aucune préoccupation Beethovenienne! Je considère maintenant la question de l'Immortelle Aimée, comme accessoire, tout à fait secondaire, en cette histoire! Cette histoire peut s'en passer, sans être moins émouvante. Si le hasard nous mettait sur la piste de documents qui la rattachent à l'histoire de la passion Beethovenienne, nous suivrions la piste. Mais, pour le moment, je ne m'en occupe plus. C'est seulement Thérèse qui m'occupe. Elle suffit à l'intérêt passionné du psychologue.

À propos de Mme de Genlis, Thérèse, en 3 lignes, ramène la comparaison aux justes proportions. (p. 32) „Eniges von ihrem Detail mit unsern grösseren Ansichten vermählen... „C'est la reléguer à la place secondaire, qui lui revient.

Je ne puis pas vous dire combien je me sens ému et attiré par cette âme grande et constamment livrée, qui sait si clairement ses faiblesses et les dangers, sans pouvoir les éviter!

Savez-vous si la Mme Bigot, dont il est question dans l'éducation des enfants, était parente de la pianiste qui était amie de Beethoven, à Vienne, et à qui il donna le manuscrit de l'*Appassionata*? (Ce manuscrit est, depuis, venu des Bigot, au conservatoire de Paris.)

Je vous retourne demain, sous pli recommandé, le premier paquet du Journal, — les 31 premières pages de 1810.

## 10.

Villeneuve (Suisse), 9 décembre 27

Chère Marianne de Czeke

J'ai reçu bien le quatrième paquet (1811, p. 47—96) — et je vous retourne aujourd'hui, sous pli recommandé, le second (p. 32 à 64) — que dire encore? Le plus irritant pour la curiosité est que (quoi que vous disiez) l'énigme ne peut être résolue. On voudrait presque pouvoir prouver que Thérèse et l'Unsterbliche n'ont rien à voir ensemble. On ne le peut pas. Ni pour ni contre. — *Psychologiquement*, rien d'impossible; rien non plus qui puisse être une preuve. *Matériellement*, on dirait que l'on se soit fait une gageure de supprimer du journal les jours, les mois décisifs, et d'y laisser juste le minimum de ce qui peut susciter le soupçon, sans les légitimer.

Vous avez beau dire: le passage du 8 octobre 1812 prête à toutes les conjectures. Et il est bouleversant.

Quand on constate sur combien d'événements désolants, qui la touchaient de près, (dans la maison même) Thérèse a fait le silence, — et qu'un cri révèle, par hasard, des mois après, — comment conclure de ce qui n'est pas écrit dans le Journal à ce qui est réellement arrivé?

Remarquez que Thérèse n'avait pas du tout interrompu totalement son Journal dans cette année qu'elle appelle „la plus triste, la plus effroyable de sa vie"! J'avais cru le comprendre, d'après ce que vous m'avez écrit. Mais voici que ressort un journal de la première moitié de 1812 et tout 1811! Plus des fragments de la fin. — Alors, comparez ce qui est raconté là avec les tourments domestiques et autres auxquels font allusion

quelques lignes postérieures aux événements! Et voyez tout ce qu'une Thérèse peut ne pas écrire de ce qui la touche de plus près!

Je me permets de vous rappeler la façon dont j'envisagerais seulement possible l'hypothèse de l'Unsterbliche"! (Mais encore une fois, cette hypothèse, je n'y tiens pas. Elle me paraît fragile. Seulement, je n'arrive pas à l'éliminer...)

Thérèse, avec son admirable et constante volonté de force, de maîtrise de soi, de „Ruhe" — n'est rien moins (à cette époque) qu'une femme forte, calme, sûre de soi... Elle possède une nature faible, violente, orageuse, tourmentée... Elle est livrée, du jour au lendemain, d'une heure à l'autre au souffle des passions, des émotions qui passent...

Si elle a pu être celle à qui Beethoven adresse la fameuse lettre, c'a été l'entraînement d'un jour, d'une heure. Thérèse ne pouvait pas, après réflexions, y céder; elle avait des devoirs accablants, astreignants, impérieux, — surtout, et précisément, à cette terrible époque, où les charges morales et matérielles s'accumulaient sur elle. Elle devait donc, après quelques jours s'arracher à l'illusion, et renvoyer la lettre à celui qui la lui avait écrite. — Mais elle était parfaitement capable de l'avoir inspirée, et de s'être crue, sur le moment, appelée à y répondre, — bien plus, même, de l'avoir provoquée. (Je donne ma consultation psychologique).

Nous ne pouvons avoir le démenti formel de l'hypothèse, que par des faits positifs. Or, justement les mois de juin et juillet 1812 nous manquent dans le Journal. Et nous ne savons pas l'emploi du temps de Thérèse, en ces semaines. Où est Hacking? Et qui nous dit qu'elle ne serait pas allée à Prague, chez l'oncle Seeberg? N'avait-elle pas à chercher partout des secours pour Joséphine, dans la situation critique de ces mois?

Voyez comme ces mots prêtent à l'équivoque: „Zerstörung alles sinnlichen Glückes... Trennungen der Gemüthe... kaum eine heitere Morgenröthe einer glücklichen Zukunft..."

Quant à tout qui suit octobre 1812, j'estime que même au cas de l'hypothèse beethovenienne, il n'y faudrait plus chercher rien qui en ramenât l'allusion. C'est une affaire absolument liquidée. Si Thérèse avait eu un pareil sentiment, puis, avait décidé qu'elle devait s'y arracher, si elle avait réellement rompu et renvoyé la lettre, elle se devait à elle-même, ensuite, de faire implacablement le silence sur ces jours d'espoir insensé — et même s'obliger à ne plus rencontrer Beethoven.

En ce sens, si elle, l'avait revu, depuis, cela plaiderait plus contre l'hypothèse de „l'Unsterbliche" que le contraire.

Mais, je le répète, tout ceci est et reste pure hypothèse, que rien ne peut légitimer — ni supprimer, jusqu'à présent.

Veuillez croire à mon respectueux dévouement

Romain Rolland

Excusez-moi de vous avoir prêté les opinions de Mme de Genlis. Mais sa lettre m'avait laissé entendre que vous les partagiez.

Comment ces lignes du 8 octobre 1812 ont-elles été intercalées dans le Journal de 1811? Est-ce écrit en marge? — ou sur un papier rajouté?

Est-ce que l'écriture de 1810, 1811, 1812, est sensiblement la même?

Quand vous le pouvez, voudrez-vous me donner le texte exact de la réflexion sur la mort de Beethoven? — Elle n'infirme rien, ni ne confirme rien. (À cette époque, c'était si loin, le temps de la possible rencontre! Comme d'une autre planète. — Mais c'est tout de même intéressant.

# 11.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
mercredi 14 décembre 27

Chère Marianne de Czeke

Je vous retourne aujourd'hui, sous pli recommandé, le troisième paquet du Journal. 1811. pages 1 à 46.

C'est un trésor de confidences sur l'âme de notre Thérèse et sur ses réactions à son entourage. Que d'amères déceptions on lit sous les lignes — et même dessus! J'avoue que je n'ai pas pour Joséphine (pour la Joséphine de ce temps) le trésor d'indulgence qu'elle lui témoigne — et qu'on voit d'ailleurs s'effriter, par moments.

Je vous reparlerai plus tard de mon impression d'ensemble. Pour l'instant, j'ai beaucoup à faire de tout observer, au jour le jour, — et aussi de profiter des excellents renseignements, que vous avez eu la bonté de me donner dans votre dernière lettre (avec le 5-ième paquet du Journal).

Comme vous la comprenez bien! Vous vous êtes assimilée à elle.

Une chose seulement je puis vous assurer: — quelque grand événement qu'ait été pour Thérèse la connaissance de Pestalozzi, et bien qu'elle ait décidé sa vocation ultérieure, — Pestalozzi ne tient pas dans sa pensée en 1810—1811 la place prépondérante que vous lui attribuez. Thérèse a un respect profond, une dévotion pour lui, quand elle songe à lui. Mais ce n'est pas de lui que sa pensée est le plus occupée. Et c'est même moins encore la future vocation éducative que la pensée de son propre perfectionnement à elle, — le souci de son âme propre. L'âme de Thérèse est malade, insuffisamment équilibrée et formée; elle lui échappe; elle la sent toujours menacée. Et en même temps, elle a l'intuition de ce qu'elle porte en elle de divin. — C'est le premier devoir, la préoccupation passionnée, pour elle, en ces années, de se sauver et d'être... le divin, qu'elle sent obscurément en elle, et qu'elle adore. C'est un spectacle très grand et religieux. — Le reste, les enfants, ne sont qu'un moyen, un instrument. Elle n'est pas née pédagogue. (Heureusement!) Elle est infiniment plus: une âme



assoiffée de Dieu, et qui veut la réaliser, en elle (d'abord. Pour sauver les autres, il faut se sauver soi-même).

Pourriez-vous me donner le texte exact de la lettre de Pestalozzi à Thérèse, que je n'ai pas?

Qui est „Rosalie”?

Les réflexions de Pise n'avaient pas besoin du piétisme de Stackelber pour s'exprimer. N'étaient — elles pas écrites, à l'époque de la Semaine Sainte? Il est très naturel, chez une catholique, de se recueillir en ces jours et de faire son examen de conscience, de revoir toutes les années passées. — Je suis catholique. Je l'ai fait et vu faire à ma mère, à celles qui m'entouraient, enfant. J'ai beau m'être détaché de cette forme religieuse — (non du divin!) — Je connais bien cet engourdissement mélancolique des Jours Saints, à la campagne.

Affectueusement à vous

Romain Rolland

Pensez que les petites-filles de Giulietta Guicciardi m'écrivent pour m'offrir de me renseigner sur leur grand mère, dont elles défendent la mémoire! (Elles ont raison.) On a été cruel (et moi aussi) pour cette petite *Primavera*, dont le principal tort fut, comme le printemps, d'enivrer! — Mais comment puis-je me défendre contre toutes ces „Aimées” de Beethoven, qu'il m'a léguées? Ma petite chambre en est pleine!

P. S. Je vais demain, moi aussi, à une clinique, pour une dizaine de jours. Car ma santé laisse aussi beaucoup à désirer. Mais j'y suis habitué! Depuis des années, l'esprit seul soutient le corps.

Si je tardais un peu à vous retourner les paquets suivants du *Journal*, excusez-moi, je vous prie! C'est que je serai un peu captif du traitement.

De toute façon, je pense être rentré, pour Noël, à la villa Olga. Ecrivez-moi toujours là!

## 12.

Valmont, 17 décembre 27

Chère Marianne de Czeke

Je viens de recevoir votre sixième paquet (journal soi-disant 1812—13—14), avec vos nouvelles explications. Je ne manquerai pas de l'examiner de près et de vous communiquer mes observations.

Je lis attentivement le journal fin 1811, et j'ai parcouru le début de 1812 (5-ième paquet). Je suis frappé de l'altération morale qui se trahit chez Thérèse, à cette époque. Certainement les événements extérieurs (Stackelberg—Jos.) y ont leur grande part. Mais ils ne suffisent pas à tout

expliquer. Il se produit à l'intérieur de Thérèse des troubles, des déséquilibres assez graves. (Vous savez que je suis un homme absolument indépendant de toute sympathie ou antipathie préconçue, quand j'ai à juger des phénomènes psychologiques ou des faits historiques!) Le trouble ne se trahit pas seulement chez Thérèse par le désordre du journal, son irrégularité extérieure le désordre des matières et des dates (et j'imagine aussi que l'écriture doit en être aussi un indice? Mais il se manifeste en elle des symptômes d'exaltation anormale (même chez une exaltée, comme elle l'est toujours); par moments, elle n'a plus du tout le sentiment des nuances et des valeurs; et c'est là qu'il y aurait danger à publication intégrale, pour des lecteurs superficiels et sans délicatesse: car il suffirait de certains passages isolés, pour jeter sur elle une sorte de discrédit et (j'ai peine à dire le mot, tout bas, entre vous et moi qui l'aimons) de ridicule. Certainement elle n'était aucunement faite, à ces moments, pour diriger l'éducation de jeunes enfants; et je comprends les inquiétudes de Joséphine, à ce sujet, — (sans excuser son orgueilleuse dureté et son manque certain de tendresse pour sa soeur).

— Maintenant, je vous en prie, gardez, ainsi que moi, votre indépendance entière! Ne dites pas que la question de l'Unsterbliche est jugée! — Elle ne l'est pas. Il n'y a rien qui permette, en l'état des choses, d'affirmer ou d'infirmer, d'une façon sûre, et définitive.

On dirait que cette pauvre Thérèse (qui, certes, était bien innocente de telles pensées, et ne se doutait guère des hypothèses qu'on échafauderait plus tard sur sa mémoire!) on dirait qu'elle ait fait exprès d'intriguer la curiosité des historiens futurs, justement en ce qui concerne l'énigme beethovenienne.

D'abord, ce désordre du journal, pendant la période qu'il nous était le plus nécessaire de suivre exactement — Puis, l'absence des mois critiques, juin-août 1812. — Puis, ce cri d'octobre 1812 (dont votre explication peut tenter de donner une clef, mais sans pouvoir nous convaincre que cette clef est la seule bonne) — Puis... qu'est-ce que ces étranges citations, qui sont jointes au 5-ième paquet (début de 1812), p. 1 a et II a? „Ritters Empfindung”. Ces vers d'amour, où sont associés „l'am i” et l'art? Admettons que ce soit un hasard de citation! (Mais quelle étrange préoccupation poético-amoureuse, au milieu des autres événements: procès, pédagogie, etc.!) Les citations poétiques sont rares dans le journal de ces années. Pourquoi Thérèse va-t-elle copier celles-là, précisément? Et est-on bien sûr que la fin de la citation (le début de la page II a), qui repète, en l'altérant, la poésie précédente, soit de Ritter (?) ou qu'elle ne soit pas de Thérèse? — Continuons! — Qu'est-ce que le Ritters Brief? L'avez-vous bien lue? Est-ce encore une citation? On en pourrait douter. — Je demande des éclaircissements, au sujet de ce „Ritter”. Qu'il s'agisse ou non d'une citation, la signification du passage donne à penser! — Or, remarquez que ce qui suit immédiatement dans la page: „Characterschilderung Aspasia durch Stael” est daté: „August 1812” — Les „citations” de „Ritter” pourraient donc être de juillet 1812.

(N. B. Il y a çà et là, dans ces copies, des annotations en hongrois, qui répondent peut-être à mes questions, mais que je ne comprends pas.)

Tout cela, je répète, ne prouve rien. Mais tout est fait pour intriguer; et on ne se débarrasse pas facilement de ses doutes, par une négation, ou une affirmation. Il ne m'est pas permis de rejeter encore une hypothèse Beethovenienne, — pas plus que de l'accepter.

Tout ce que je crois pouvoir dire, c'est que même si elle se vérifiait, elle n'apporterait pas beaucoup d'honneur à Beethoven: car il ne pourrait dans tous les cas, s'agir que d'un coup de hasard, qui aurait livré, un jour, une heure, Thérèse, à un entraînement (à l'idée d'un entraînement) violent, mais passager. Passager, non pas seulement à cause des obstacles extérieurs et des devoirs qui s'imposaient alors à elle. Mais à cause de sa nature même, qui, tout en subissant l'emprise de telle ou telle personnalité, ne pouvait y abandonner sa vie, sa liberté, sa volonté de *Vollendung* intérieure. Et donc, elle devait rompre, si elle avait eu l'imprudence de se laisser surprendre par un sentiment passionné, et de l'avouer. — Et il n'est pas contraire à la nature de supposer que le mieux ensuite était, pour Thérèse, de faire le silence sur cet incident et de refuser à sa pensée la permission d'y revenir, même en secret. C'était une erreur reconnue, et une affaire liquidée.

Il est possible, qu'il ne s'agisse point de Beethoven, en cette occurrence. Mais ce que je constate, c'est qu'en cette année 1812, le trouble, l'égarement, par moments, de Thérèse est extrême, — qu'elle a vraisemblablement subi alors, et peut-être même en ces mois d'été, un entraînement violent et passager-et qu'elle s'en est promptement dégagée.

Maintenant qu'il s'agisse de quelque autre „Louis” (ou de quelque nom qu'on le veuille appeler), — c'est tout à fait possible, ou probable.

Mais le fait est que la coïncidence des deux crises, Beethovenienne, et thérésienne, prête à la prolongation de l'énigme, — jusqu'à l'emploi du temps, trouvé, de Thérèse, en juin—juillet—août 1812.

Oui, je sais bien: cette histoire a contre elle d'être bien romanesque? Mais Thérèse est encore plus „romanesque”, par nature. Elle est à certains jours, un personnage de roman! Elle est de celles qui appellent le roman, qui le voient, qui le créent dans la vie. (Et puis, ses yeux s'ouvrent; et nul n'est plus atterré de son illusion, et plus dur à la condamner.)

Ne tenez pas compte de l'en-tête de ma lettre. Je suis à la clinique de Valmont, mais mon adresse reste à Villeneuve, Villa Olga, d'où on me fait parvenir les lettres; et je pense y être rentré, samedi prochain.

Veillez croire, chère Marianne de Czeke, à mon affectueux dévouement

Romain Rolland

Si vous avez, à la bibliothèque où vous êtes, les ouvres de Ritter, tâchez donc d'y faire vérifier les citations!

Valmont, Mardi soir 20 déc. 27.

Chère Marianne de Czeke

Comme je suis très désobéissant, je vous retourne aujourd'hui sous pli recommandé le paquet 1811 (soi-disant) p. 47 — 96.

Si je ne réponds pas à maintes questions de vos lettres, c'est que je n'ai rien à y répondre pour le moment; mais après avoir terminé la lecture minutieuse des copies de Journal de Thérèse, je reprendrai vos lettres, et je verrai les points sur lesquels j'aurais quelque chose à vous exprimer.

Pour l'instant, il m'est évident que le Journal soi-disant 1812 — 1813 n'a de 1812 que les pages Ia, IIa, IIb, c'est à dire les citations et lectures. Tout le reste doit être de 1813 et après.

Le Journal 1811 ne se terminait pas, comme vous pensiez (de mémoire) en janvier 1812, mais il a des pages de février (15) et mars (12 et 25) 1812. — Puis il passe à Dornbach (?) im 8 ber (et vous croyez que c'est en 1813); mais après, nous avons bien nettement 9 ber (24), 10 ber (4, 8.) 1812. — Puis, une suite de notes de 1813 (à partir du 15 7 ber) jusqu'en février 1814.

En résumé, entre mars et novembre 1812, on n'a pour cette année, que les 3 feuilles (copie) de citations de livres, qui sont dans le journal 1812—3, et dont une: Characterschilderung Aspasia durch Stael, est datée August 1812.

Mais voyez ce que j'ai trouvé dans le février 1812: plans de voyages de Joséphine: „1812 im März nach Karlsbad u. Eger.” (le fameux K!) .....soyez tranquille! Je n'en abuserai pas!.... Mais on dirait qu'il y ait toujours là un diabolotin pour intriguer les curieux!...

Je serai de retour à Villa Olga, Samedi. Vous pourrez donc m'y adresser, quand vous en aurez le loisir, les renseignements complémentaires.

Je n'ai pas le droit de me reposer, même ici, au milieu de mon traitement. Car je serai, à partir de janvier, pris par d'autres tâches difficiles qui me pressent; et Beethoven devra être mis de côté, pour assez longtemps. Au reste, mon volume consacré aux oeuvres beethoveniennes de 1801 à 1805 ou 6 est terminé, et j'en achève la mise-au-net. La suite attendra longtemps. Deux grandes oeuvres doivent passer, avant. — C'est à dire, elles passeront, s'il plait aux Forces supérieures. Car ma santé est à elles, non à moi. — Mais jusqu'au dernier jour, j'aurai devant moi du travail pour plus d'un homme et plus d'une vie.

Bon Noël, et bien cordialement à vous

Romain Rolland

Non, la pédagogie n'est point mésestimée en France et en Suisse. Bien au contraire! — Mais j'en ai si souvent eu les oreilles rebattues, ici, dans le pays de Pestalozzi et de J. J. Rousseau — et surtout de l'Institut J. J. Rousseau — que j'ai pu faire mes petites réflexions ironiques sur les vertus

des pédagogues. M'en voudrez-vous si j'ai remarqué que 9 sur 10, à commencer par Rousseau et Tolstoï, n'ont jamais été capables d'élever leurs propres enfants! Et que la plupart, très braves gens, sont admirables théoriciens, mais psychologues au-dessous de la moyenne. Ils adorent, comme notre Thérèse, les maximes générales: mais l'observation n'est pas leur fort.

Pauvre Thérèse! quand je la vois noter, pour la dixième fois — (et je suppose qu'elle ira bien jusqu'à cent) — ce qu'elle doit faire et paraître, pour le jour qui vient, ou pour la quinzaine, — „Geistreiche Repliken. Gross, gut u. edel u. geistreich u. kräftig.“ — je m'imagine comme elle se trouvera, au moment voulu, raide et guindée et sans répliques! . . . Quel mal elle se donne, pour étouffer une moitié de sa nature, et pour greffer sur son arbre une autre âme! Et le miracle, c'est que la greffe ait réussi. Mais le miracle, c'est, en grande partie, l'amour de Joséphine qui le produit. Non pas Joséphine. L'amour. — Quelle passion, sans retour! Elle donne tout, elle ne reçoit rien. Et elle est encore prête à dire merci!

Elle qui, à d'autres moments, dans d'autres circonstances, aurait été, par nature, violante, emportée, et fière, — (qui l'a été . . . .) Bonne Thérèse, qui s'accuse si souvent d'être sèche et sans amour!

#### 14.

Villeneuve, 30 décembre 1927

Chère Marianne de Czeke

Ce mot, pour vous annoncer la réception des deux paquets de journal. Merci beaucoup! — Mais pourquoi avoir découpé ainsi les feuilles en morceaux, et les avoir ensuite mêlés en une sorte de puzzle? Je m'y trouve perdu. Il était très important de conserver l'ordre même des cahiers de Thérèse, même si elle avait interverti les dates.

Il me faudra un peu de temps avant d'avoir dépouillé les trois paquets que j'ai dans les mains: car je commence d'être pris par d'autres travaux, comme je vous l'ai écrit; et l'étoile de Thérèse va pâlir, à la villa Olga. — Mais ce que je puis vous dire après un coup d'oeil rapide, et un résumé de tout ce que j'ai déjà réuni, — c'est qu'il me serait facile maintenant, avec les documents, de réveiller dans toute l'Europe la croyance que l'héroïne de la lettre à l'Immortelle Aimée était bien Thérèse. Je m'en ferais fort, — mais dans le fond du coeur, je n'en serais pas plus avancé. Car, comme disait cette grande dame française du XVIII<sup>e</sup> siècle à son mari qui attestait sa fidélité, — „comment faites-vous, Monsieur, pour être aussi sûr de ces choses-là?“

Je voudrais seulement vous faire observer:

1<sup>o</sup> que si la page du 2 juillet est de 1812, elle serait encore antérieure à la rencontre éventuelle avec Beethoven, — antérieure d'un jour, ou de

quelques heures, — et traduirait un état d'esprit qui n'exclurait pas les surprises du sentiment;

2° que le fait même qu'elle n'ait mentionné qu'une fois, et si négligemment, le nom de Goethe (est-ce bien Goethe?) à qui elle aurait parlé, à Karlsbad, — un si grand événement pour toute femme de ce temps, à plus forte raison pour Thérèse! — montre justement combien d'événements considérables de sa vie Thérèse peut laisser dans l'ombre complète. — Et de plus, les surprises que vous ont causées ces dernières semaines doivent vous (nous) engager à réserver les surprises toujours possibles de l'avenir. Avec Thérèse, presque tout est possible. On n'est sûr de rien, — deux jours, — deux heures à l'avance. (On est sûr, pour la ligne générale de sa vie, — pas du tout pour les événements fortuits, subits, fussent-ils des catastrophes!)

Il est évident qu'il y a dans ce journal puzzle plusieurs aventures de coeur mêlées. Mais l'existence de l'une ne prouve rien contre l'existence de l'autre. Et le fait que Thérèse s'étend sur les réminiscences de l'une ne prouve pas qu'elle doive faire de même pour les autres. Dans l'hypothèse Beethoven, le grand nom de Beethoven ne doit pas nous faire illusion. Une Thérèse peut très bien lui avoir préféré, de beaucoup, un Toni et un Migazzi. Et s'il a pu se produire une faiblesse passagère, où dans le désordre de ses sentiments elle a eu l'imprudence de montrer quelque penchant passager et déraisonnable pour un Beeth, (où surtout elle a pu faire naître en lui quelques espoirs, mal fondés et ensuite rejetés par elle), elle n'a pas les mêmes raisons d'en reparler longuement dans son Journal.

Enfin, je reviens, à la question de l'habitude de noter ses fautes et ses bonnes résolutions, où vous persistez à voir une coutume protestante. — Je suis catholique, chère Marianne de Czeke, j'ai fait ma première communion, dans une ville de province française, qui jamais ne connut un protestant ou un juif; ma soeur a fait son catéchisme et son „cathéchisme de persévérance” à Paris, dans la paroisse St Sulpice. Tout deux, nous avons été instruits par nos directeurs religieux à prendre note assidûment de nos défaillances et à inscrire nos résolutions morales, afin de nous mieux enchaîner. Si personnellement j'ai préféré écrire, pour moi-même, d'autres sortes de confidences, de mes camarades beaucoup ont sagement obéi; et surtout les fillettes ont noirci de leurs examens de conscience et de leurs promesses pour l'avenir bien des pages de cahiers réglés. C'a été, plus d'une fois, un sujet de plaisanteries; et des romans pour la jeunesse y font souvent allusion. — Il est possible qu'en Hongrie, où, je pense, les religions diverses se heurtaient, le catholicisme ait, par réaction contre le protestantisme, rejeté cette coutume (qui n'est d'ailleurs pas du tout protestante, mais chrétienne, d'une façon générale). — Mais elle persiste encore chez nous en France catholique. Et surtout, dans les semaines et les Jours Saints, c'est un penchant naturel, de se replier sur son passé, comme Thérèse le fit à Pise.

Je suis rentré à la villa Olga, — pas très bien portant encore — mais vous voyez que „Bonhomme vit encore”, comme dit Colas Breugnot.

*Veillez croire à mon affectueux dévouement, et recevez mes vœux  
les meilleurs pour la nouvelle Année*

*Romain Rolland*

15.

*Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
8 janvier 1928*

*Chère Marianne de Czeke*

*Mille remerciements pour tout ce que vous m'avez envoyé d'intéressant et de précieux: — lettres, copies de documents, et Journal.*

*Je vous retourne aujourd'hui, sous pli recommandé, l'un des trois paquets du Journal que j'ai encore: — les 47 premières pages de 1809 — 1810. C'est tout ce que j'ai pu lire, mais très attentivement, en ces derniers temps. — Le reste suivra peu à peu. Je suis pris par d'autres travaux, ce qui me retarde un peu.*

*La question de chronologie de ce Journal est d'une extrême difficulté. J'espère être arrivé à établir certaines dates importantes, autrement qu'elles sont marquées.*

*Pour moi, la pièce capitale est celle que vous avez paginée 40 et suiv: A m 28<sup>te</sup> n. „Ein Jahr ist vollendet mit dem heutigen Tage . . .”  
Examinons-la!*

*Un an s'est écoulé depuis le changement moral, la révolution intérieure. — Et Thérèse le divise en quatre périodes de trois mois.*

*p. 40 Ligne 9 à partir du bas:*

*1. in den ersten Monaten A. M. J. (et non pas F)  
(Avril-Mai-Juin)*

*(il ne s'agit aucunement de „Mutter” et  
„Franz” il y a une erreur de lecture.)*

*p. 41. ligne 2.*

*2. Das 2<sup>te</sup> Viertel. J. A. S.  
(Juillet-Août-Septembre)*

*Mais, par conséquent, la date en tête de cette récapitulation, A m 28<sup>te</sup> n doit être: 28 mars 1810: car, si c'était fin avril, elle ne pourrait, raisonnablement, faire partir d'avril la 1<sup>ère</sup> période trimestrielle.*

*Que s'est-il donc passé, le 28 mars 1809? Les „Réflexions sur moi-même”, écrites à Pise, que vous m'avez communiquées, partent du 12 avril 1809.*

*1. Avez-vous, avant ces Réflexions, quelques notes antérieures, du voyage en Italie?*

*2. où Thérèse était-elle, le 28 mars 1809?*

*3. Ne pourriez-vous faire chercher sur un calendrier de 1809 (c'est, je crois, assez facile dans une grande bibliothèque), à quoi corres-*

pondait cette date du 28 mars? Je suis presque certain que ce devait être un jour de la Semaine Sainte, et que Thérèse, qui se préparait aux Pâques par la pénitence et la méditation, a été ainsi amenée à cette révélation.

4. Car je crois bien que c'est d'une révélation, presque d'une vision (ou d'une audition) intérieure qu'il s'agit.

Thérèse écrit (am 28<sup>ten</sup>): „...dem heutigen Tage, dass die Gnade eines Ewigen...” — Quel est-ce „ein Ewige”? — Ce ne peut pas être Pestalozzi, à cette date et à ce lieu. Serait-ce un confesseur, un directeur de conscience? (cf. 31 janvier 1810: „Tief sprach heute mein geistlicher Freund...” Cet „ami spirituel” est-il un homme, ou un divin protecteur imaginaire? La suite des paroles qu'elle lui attribue me ferait pencher vers cette seconde hypothèse.) Je crois que Thérèse, qui, constamment, dialogue avec Dieu, a quelquefois des réponses surnaturelles, — et que la voix du 28 mars 1809 a été décisive dans sa vie.

Vous voyez l'importance exceptionnelle de ce document, qu'il faut relier aux Réflexions de Pise, et qui nous permet de rétablir le cours de l'année entière, de mars 1809 à mars 1810.

Ce n'est pas tout: p. 41. (du document: Am 28<sup>ten</sup>) ligne 11 à partir du bas de la page, et lignes suivantes), — Thérèse parle de la 4<sup>e</sup> période trimestrielle, — c'est à dire: Janvier, février, mars 1810 — et elle dit que surtout le premier mois, „diese Epoche von 4 Wochen” a été une seconde „Wiedergeburt” pour elle.

Ceci nous permet de dater mieux ce que vous avez paginé: 36 — 38: „Am 23<sup>ten</sup>” — Am 30<sup>ten</sup> — Am 31<sup>ten</sup> Vous les avez placés après le 19 février. Mais il est maintenant visible que ce n'appartient ni à février, ni à mars. C'est du mois de janvier 1810; et le 31 a une importance particulière: c'est encore un dialogue intérieur, une illumination, — qui correspond à ce qui est dit dans la Récapitulation du 28 mars 1810 (p. 41) ... „hat mich erschüttert u. aus meiner Lethargie geweckt.”

Il me semble bien (sauf erreur) que ceci est assez solide et nous offre la base pour tout notre classement de ces deux années 1809—1810.

Mais voici maintenant d'étranges, d'inextricables difficultés:

Qu'est-ce que ces pages par lesquelles débute cette liasse de 1809 (p. 1—12)?

On a écrit: „le 29 mars 809”

„Meine Garderobe . . . . . etc. le 29 mars  
mai  
1809”

Il me paraît absolument incroyable que ces pages appartiennent à ces dates. Comment Thérèse en Italie, dans sa solitude religieuse, en pleine crise morale, à Pise, aurait-elle écrit, „le 29 mars 809”: „Outre les vertus envers ma société d'à présent, je veux acquérir ceux que ma mère désire . . . . .”



(Le 29 mars 1809, quelle est sa société? Et ce n'est pas sa mère, absente, qui doit le plus occuper sa pensée).

Encore plus invraisemblable serait la liste de la „g a r d e r o b e”, a la date du 29 mars 1809. Quand Thérèse l'écrit, elle doit être dans sa maison, et non dans une chambre d'hôtel, avec ses malles. — Vous (ou la copiste) avez, au dessus de la date: 29 m a i, rajouté la correction: m a r s ?

— Je serais beaucoup plus disposé à accepter la date de m a i, et à la mettre aussi aux réflexions (p. 2 et 3): „O u t r e l e s v e r t u s e n v e r s m a s o c i é t é d' à p r é s e n t . . . . .”

Où se trouvait Thérèse, le 29 mai 1809? A quelle date, le trio Thérèse, Joséphine, Stackelberg, arriva-t-il à Martonvásár?

À partir de l'Examen du 24 a o u t 1809 (p. 13) le Journal semble bien daté.

Mais voici d'autres difficultés:

I. Dans le journal du 11 t e n 8 b e r, nous trouvons, p. 17 (l i g n e 11 à p a r t i r d u b a s): „Diess sagte auch Joséphine am 1 F e. 1810.”

Alors, ce 11 octobre serait 1810 et non 1809.

II. p. 19 La lettre à Joséphine me semblerait devoir remonter à une époque antérieure, -peut-être à l'offre faite par Joséphine à Thérèse, en 1807, de venir auprès d'elle.

(Cette page était primitivement numérotée: 2. Elle pourrait amener à reculer aussi les pages 1 et suivantes à une époque antérieure à 1809.)

III. p. 19 L'autre moitié de page que vous avez épinglée à la suite de la lettre à Joséphine, — ne se rapporte-t-elle pas à une autre époque, un peu postérieure (quoique antérieure à 1809): soit 1808?

Je n'ai pas encore dépouillé la suite du Journal 1810. Il se peut qu'il m'apporte d'autres indications sur les 47 premières pages que je vous retourne aujourd'hui.

Maintenant, j'aurais à vous adresser quelques demandes:

1. Pourriez-vous me prêter, pour peu de temps, le volume de la Mara. B e e t h o v e n s U n s t e r b l i c h e G e l i e b t e, 1909, où elle examine les M é m o i r e s de Thérèse? — Je suis loin des grandes bibliothèques; et il est impossible d'acheter le volume. Je l'ai vainement demandé aux libraires, éditeurs, antiquariats d'Allemagne: l'édition est épuisée, et ne sera pas rééditée. Le volume suivant de La Mara: B e e t h o v e n u. d i e B r u n s - v i k s, 1920 (que je possède), en ruinant la thèse de La Mara de 1909, a découragé les éditeurs de republier ce premier livre, qui contient cependant des indications nécessaires.

2. La date et le texte exact, des lettres de Pestalozzi: sont indispensables. — Car il se peut que ce soit pourtant lui, le „g e i s t l i c h e r F r e u n d” du 31 j a n v i e r (1810): Certains des mots de Thérèse me paraissent un écho de la lettre de Pestalozzi de mai 1809. Mais alors, cette date du 31 janvier? Y aurait-il une 3<sup>e</sup> lettre de Pestalozzi à Thérèse?

3. Que pensez-vous du portrait de Thérèse, offert à Beethoven? N'est-ce pas là reproduction d'une fresque qui se trouvait (se trouve-t-elle

encore?) dans un château des Brunsvik? (Korompa) Et cette fresque représentait-elle bien Thérèse? Ou une Muse? — Cette image, aussi bien que celle dite de Joséphine (reproduite p. 48 de *La Mara: Beethoven u. die Brunsviks*), me paraissent des oeuvres néoclassiques italiennes, dans le goût des peintres de l'Italie du Nord. Les types ne semblent pas des portraits.

Ne connaissez-vous pas d'autres portraits authentiques, que la petite miniature des deux soeurs (château de Pálfalva), et la Thérèse vieille femme avec un enfant?

Je ne vous ai pas répondu, au sujet de la demande de publication par les instituteurs d'un fragment de lettre, à vous adressée. Il serait mieux qu'ils attendissent. Je vous ai écrit, dans un premier élan, avant de bien connaître. Je pense écrire, un peu plus tard, — si possible à l'occasion de l'anniversaire — un petit article sur Térésè, qui sera mieux fait pour être reproduit. — Mon admiration pour elle n'a pas diminué; mais je commence à voir mieux son caractère et son évolution; et ils sont un peu (beaucoup) différents de ce que je croyais d'abord.

Il est maintenant évident que le *Journal* ne peut en rien fournir des renseignements sur la vie de Thérèse et des siens, — sauf en ce qui concerne la vocation qui lui à été révélée en 1809, et qu'elle s'engage, qu'elle s'oblige à accomplir, — fut-ce contre sa nature (ou plutôt, contre une partie de sa nature). — Voulez-vous un mot un peu cru pour caractériser ce *Journal*? (Mais je le crois exact.) C'est un corset. — De même que Thérèse (dans les notes que je vous retourne) se fait un corset pour redresser sa taille, elle s'en impose un autre moral. Et c'est son *Journal*. — Le corset fait souffrir, et il se détend souvent. Mais la tenace Thérèse ne se lasse pas de le resserrer. Et cela seul compte dans son *Journal*: „Sa taille morale se redresse-t-elle?”

A quel point le *Journal* est indifférent aux événements qui devaient pourtant toucher de plus près Thérèse, on le voit ici, février 1810, où (sauf erreur) le mariage de Joséphine avec Stackelberg n'est pas mentionné. — Alors étonnons-nous qu'elle ne parle pas de Goethe, de Beethoven, et de cent autres!

Seules, les lettres de et à Thérèse pourraient nous renseigner. Et c'est-que Mme de Gerando refuse de communiquer.

Merci de l'intérêt que vous témoignez à ma santé! Elle n'est pas bonne. Mais il y a si longtemps que l'organisme est habitué à lutter, qu'il ne faut pas s'en préoccuper. Vous voyez que l'esprit se porte bien! — Et vous, chère correspondante, êtes-vous moins fatiguée? Votre séjour à la clinique vous a-t-il un peu reposée? — Mais vous ne devez pas savoir très bien (pas plus que moi) vous reposer!

Bien amicalement à vous  
Romain Rolland

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
15 janvier 1928

Chère Marianne de Czeke

Je vous retourne aujourd'hui sous pli recommandé le paquet de copie du Journal 1808 — 10 — 12 — 13 et Migazzi. (Il me reste encore un paquet 1812 et suiv.)

Merci beaucoup pour la belle photo des deux pages du Journal. Elle est parfaitement réussie, et je suis heureux de pouvoir me rendre compte de l'écriture de Thérèse, qui est (ici) un noble reflet de sa grande âme.

Le nom de Goethe est parfaitement lisible, — quoique l' „u n g - l a u b i g e r T h o m a s” me fasse observer qu'aucun des autres G majuscules de cette page ne soit fait comme celui-là. (Ni Gott, ni Gesell s c h a f t, ni G l e i c h g e w i c h t, ni G e f ü h l e, ni G e d a n k e n . . . etc.) Pas un seul G qui se ramasse au-dessus de la ligne, sans jambage au dessous, et sans boucle très serrée. — Pardonnez-moi cet excès de prudence! Mais j'ai vu de si grandes erreurs commises pour un trait ou une boucle de lettre négligés! Et cette histoire de Goethe, cette mention fortuite, négligente du plus glorieux nom d'Allemagne par une intellectuelle (et même fort livresque) est quelque chose de si é n o r m e ! J'ai besoin d'avaler ma salive (comme on dit familièrement) avant de dire: „Oui, c'est ainsi”.

En tout cas, même si ce 2 J u l y était de 1812 (ce que je ne crois pas), il ne concernerait pas Beethoven; car c'est après le 2 qu'aurait pu avoir lieu la rencontre; et cette page n'aurait (dans cette supposition) que l'intérêt de montrer l'état d'esprit surexcité de Thérèse, avant l'événement.

Mais il me paraît bien que c'est immédiatement après le premier voyage à Karlsbad, avec Joséphine et la mère, donc en 1808. Et je daterais de même la page qui commence par: „Je dois tâcher de mettre dans les plus moindres actions . . .”

Les notes de 1810. 20 J ä n n e r e t c. rentrent bien dans la série des notes précédentes (du recueil que je vous ai renvoyé), et s'intercalent à la suite des 2. 8. 12. janvier 1810. — J'observe, à ce sujet, que Thérèse devait avoir à la fois plusieurs cahiers ou liasses de journal, ou elle écrivait concurremment, pêle-mêle, se trompant parfois, par suite de sa précipitation d'esprit ordinaire, ou pour quelque circonstance fortuite (déplacement, petit voyage?) J'ai observé les mêmes erreurs chez des femmes de ma connaissance, qui écrivaient leurs comptes d'une année sur le registre d'une autre année, sans s'en apercevoir, oubliant le vrai registre pendant des semaines ou des mois.

Je suis frappé de la confiance faite dans la note du 20 j a n v i e r 1810. Joséphine semble reprocher à Thérèse de ne l'avoir pas sauvée, à Genève, en l'empêchant de poursuivre son voyage, et revenant avec elle sur ses pas!

Notes de 1812. Dornbach 22 7ber. L'interruption „von anderthalb Jahren”, dont Thérèse fait mention, n'est pas facilement explicable. Est-on absolument certain qu'il y a, écrit, „anderthalb”? En fait, l'interruption nous paraît, à nous, avoir été exactement d'une demie année, — soit du 25 mars morgens au 22 septembre. — S'il n'y a pas eu erreur de lecture, n'y aurait-il pas eu, de la part de Thérèse, erreur d'écriture? Elle est parfois si „brouillon”! Elle écrit un mot pour un autre. — Sinon, il faudrait admettre que Thérèse avait deux sortes de Journal, — l'un pour les confessions, les plus religieuses, l'escalier vers la „sainteté” — l'autre pour les réflexions quotidiennes, domestiques, pédagogiques, etc.

Mais comment y a-t-il, ici, et dans un recueil de notes déjà envoyées des réflexions du 8 8ber? — C'est la preuve, (ainsi que vous l'avez supposé) que les précédentes: Dornbach im 8ber étaient de 1813, et non de 1812.

Le 30ten 9ber se trouve, aussi, bizarrement perdu ici, quand le 24 9ber 1812 est dans un autre cahier.

1813 1 may Anwesenheit im Gran?

18 avril Sorrent . . . . . A-t-on l'itinéraire de Thérèse, Joséphine, Stackelberg, en Italie?

Le passage sur le clavier est très caractéristique; il confesse le dangereux pouvoir de la musique sur Thérèse, — et, par suite, tout ce qu'elle a pu cacher, ou refouler en elle, de plus intime.

9 mai 1813. son „heiligen Mittwoch”. Elle y revient souvent. Je serais bien curieux de savoir si le 28 mars 1809, date de sa „révélation”, n'était pas un Mercredi.

Je ne comprends rien au mélange des feuilles qui suivent: 30 mai 1813 („mein festes Ziel, Heiligkeit) — 7 august 1811. Wittschegg Mittwoch.

Comment dater le: „Als P. um mich warb” am 20ten May? — et le: „Jos. sagt, die Liebe fehlte mir . . . .”?

Le fragment, à ou sur Migazzi am 2ten juni est extrêmement remarquable. Quelle passion et quelle liberté d'esprit! — Et votre amie a pu voir en Thérèse une nature froide et purement cérébrale! Plus je vais, plus je me fais de Thérèse une idée absolument différente. — Cette nature sensuelle, contre laquelle elle réagit sans cesse, — qui lui fait honte (et dont, certainement, elle ne nous dit pas tout, mais elle en laisse assez entendre)! Cette violence, presque brutale. Ce côté „peuple”, par instants, qui se heurte à un autre côté de sa nature, à l'orgueil aristocratique. Ces alternatives de confiance familière qui s'épanche, et de repliement sur soi, ombrageux! — ah! qu'elle aurait été capable d'enflammer Beethoven, et de l'enthousiasmer! Quand elle veut (ou plutôt, quand veut le démon qui est en elle), laide ou non, elle fascine, elle paraît séduisante. — Et ce fond de nature orageuse, cette grandeur héroïque, tragique, de pensée: „Das Leben ist der Güter höchstes nicht.”!

Que signifie, dans les pages à ou sur Migazzi, la phrase: „E i n e J ü - d i n w i l l i c h w e r d e n . . .”?

Les esquisses de poésies ou de plans d'ouvrages ne m'ont pas moins frappé.

1. Que penser de la note en marge:

„D e r s c h ö n e s c h l a n k e G l i e d e r b a u . . . . e t c .  
u. e i n e R i p p e b r a c h . . .”

L'infirmité de Thérèse serait donc la suite d'un accident d'enfance? A-t-on des données précises là-dessus? Voici le premier texte exact que je lis sur ce sujet.

2. Dans le poème sur N e m e s i s , que penser des phrases:

„D u w i r s t d i e z a r t e S c h w e s t e r . . . . . e t c . d e n  
B r u d e r i m k a r g e n L e b e n v e r s c h m a c h t e n s e h e n . . . . . ?

Vous m'avez écrit, une fois, que la famille n'était nullement gênée, — à part Joséphine, après le procès de 1812. Mais ici, Thérèse dit bien que son frère aussi était atteint par ces rêves de fortune; et l'on a l'impression d'une maison tout entière qui tombe, qui déchoit. En tout cas, Thérèse le sent ainsi.

3. Elle fait allusion à une suite de morts, et termine par cette phrase saisissante: „E i n e m S c h l a c h t g e m e t z l g l e i c h t D e i n g a n z e s L e b e n” . . . Ces fragments sont-ils postérieurs à la mort de Joséphine? Et quand sont morts les enfants de Joséphine? Quand s'est produit le terrible événement de la mort de Victoire, enterrée vivante? Il semble que le poème de Thérèse soit écrit sous l'ébranlement de pareilles commotions

C'est désolant que le livre de La Mara soit introuvable. Elle aurait bien dû reproduire, au moins, dans le second livre: *B e e t h o v e n u n d d i e B r u n s v i k s* ce qui méritait d'être conservé du premier. ——— A défaut du livre, pourriez-vous me confier, quelques jours, la copie des Mémoires de Thérèse? Où est l'original?

Ce que vous me dites du portrait des deux soeurs Brunsvik, qui est à Pálfalva, a commencé par me stupéfier, — et puis, m'a été ensuite une lumière. Quoi! la jeune femme au voile serait Joséphine, et non Thérèse! (Entre parenthèses, combien les 3 portraits connus de Joséphine diffèrent entre eux!) Ce n'est pas seulement Hevesy, c'est La Mara qui s'y est trompée. (p. 56 de *B e e t h . u n d d i e B r u n s v i k s*) ——— Et le seul portrait connu, authentique, de Thérèse, serait celui de Korompa, dont Beethoven reçut copie, de la main de Thérèse? — Mais alors, tout s'éclaire, psychologiquement. J'étais gêné par l'image de la soi-disant Thérèse, dans la miniature des deux soeurs; elle manquait totalement d'énergie et de concentration. Or celles-ci (sans lesquelles la personnalité de Thérèse ne peut plus se concevoir, après lecture du Journal), on les devine, on les voit dans le portrait de Korompa. Et ce qui me frappe, c'est combien le type de Thérèse est différent, de nature, de celui des deux soeurs, de ces figures rondes, aimables et mondaines. — Evidemment, le portrait de Korompa est une idéalisation! — Mais cette idéalisation est bien dans le sens du vrai caractère de Thérèse; et c'est ce que je ne soupçonnais pas, avant d'avoir lu le *J o u r n a l*.

Dites-moi, s'il vous plait, comment vous avez des preuves, ou des témoignages, de l'authenticité de ces portraits? Qui nous assure que le portrait des 2 soeurs, à Pálfalva, est bien de Joséphine et Charlotte? (Elle est charmante, Charlotte, — bien plus que Joséphine, qui paraît ici malade.)

Pour Pestalozzi, je fais ici des recherches.

Au revoir, chère Marianne de Czeke, pardonnez à ma mauvaise écriture! Je suis très fatigué de tout ce qu'il m'a fallu griffonner, depuis des mois.

Bien amicalement à vous

Romain Rolland

Je suis maintenant convaincu que Beethoven n'a jamais pu tenir, sans doute, qu'une place occasionnelle — fortuite — secondaire — dans les affections de Thérèse. Mais cela ne nous dit pas que, de la part de Beethoven, à l'égard de Thérèse, il en ait été de même. Et il ne faut pas négliger cet aspect de la question. La dédicace de la sonate, le fameux portrait, secrètement conservé, avec celui de Giulietta, et la lettre à l'Immortelle Aimée — les trois seuls documents d'affection secrète, que Beethoven ait gardés dans sa cachette, jusqu' à la fin — on ne peut pas éliminer de pareils témoignages. Chez un Beethoven, ce n'est pas un jeu de petite femme qui garde ses souvenirs de cotillon! S'il y attachait ce prix, c'est que ces trois reliques évoquaient en lui des jours, dont Thérèse n'a pas relevé (ni peut-être soupçonné) la trace.

Existe-t-il de bonnes reproductions photographiques du portrait de Thérèse par Kallhofer, à Korompa? A qui s'adresser, pour en avoir une?

17.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
24 Janvier 1928

Chère Marianne de Czeke

J'espère que vous aurez bien reçu le paquet du journal de Th. v. Br. que je vous ai renvoyé, il y a une dizaine de jours. Je voudrais être certain qu'il ne s'est pas égaré.

Bien cordialement à vous

R. R.

Où pourrait-on trouver des renseignements sur les séjours successifs de Thérèse en Suisse, et particulièrement à Genève? — Je pourrais de mon côté, m'informer à Genève. — La période des voyages aurait un très vif intérêt général, Européen.

18.

Villeneuve, 29 janvier 28

Chère Marianne de Czeke

Excusez-moi de ne vous avoir pas encore avertie que j'ai bien reçu le livre et votre lettre, — et que je les lis avec un très grand intérêt. Ces jours, je suis encore plus surchargé de tâches qu'à l'ordinaire. J'ai un gros manuscrit à livrer à l'éditeur, cette semaine, et toutes sortes d'autres corvées. — Mais je serai plus libre, à la fin de la semaine. Et je vous retournerai, d'ici à 10 ou 15 jours le livre et le dernier paquet du Journal que j'ai encore. — Merci beaucoup,  
et très cordialement

Romain Rolland

J'ai bien peur d'avoir écorché l'adresse que vous m'avez donnée. Je ne la lis pas avec sûreté.

19.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
5 février 1928

Chère Marianne de Czeke

Je vous retourne enfin, aujourd'hui, sous pli recommandé, la dernière liasse du Journal de Thérèse, que vous m'aviez confiée. (*Tagebuch im Jahr 1812 u. 13* — p. 13 — p. III + x 40) — Pardonnez-moi de l'avoir gardée si longtemps! J'ai une terrible charge de travaux, auxquels s'ajoute quotidiennement une abondante correspondance. Il m'a fallu livrer, ces jours derniers, le manuscrit du volume sur Beethoven et recopier tous les exemples musicaux, pour la reproduction photogravée. Et les représentations de mon *Jeu de l'Amour et de la Mort* à Paris (enfin! il y a trois ans qu'on le joue partout ailleurs) m'ont aussi pris du temps. (bien que je ne me sois pas dérangé de Villeneuve, pour cette occasion).

— Revonons à Thérèse!

Je cherche, comme je vous ai dit, une bonne reproduction de portrait d'elle à faire reproduire, dans mon volume sur Beethoven. Où la trouver? Le seul portrait authentique est donc, d'après ce que vous me dites, celui dont l'original est à *Korompa*, et une copie à *Pálfalva*. À ce sujet, vous dites qu'il est de *Lampi*. La Mara dans *Beethoven und die Brunsviks* p. 64, l'attribue à *Kallhofer*. Que croire? — En tout cas, si vous voulez bien examiner la reproduction qui est dans *La Mara*, et

la comparer aux reproductions habituellement publiées et notamment au portrait qui est dans le Beethovenhaus à Bonn, vous vous rendrez compte que ce sont deux peintures différentes, et que (malgré la médiocrité de la reproduction dans La Mara) le portrait dit de Kallhofer dans La Mara est extrêmement supérieur à celui ou à ceux de Lampi, à Bonn et ailleurs. Ce (ou ces) derniers sont visiblement une copie banale et assez maladroite, épaisse et lourde. Voyez combien dans la reproduction de La Mara, les lignes sont plus fines, le regard plus intense, la bouche plus expressive, l'ensemble plus rapproché de l'image que l'on se fait de la Thérèse vivante! Peu m'importe que l'auteur soit Lampi ou Kallhofer. Mais sûrement, cet original de Korompa est le seul vrai portrait; et on ne le voit jamais reproduit (en dehors du livre de La Mara); c'est toujours la médiocre copie de Bonn qu'on répand dans le monde. (Ne serait-ce pas Thérèse elle-même qui l'aurait peinte?) — Comment pourrait-on obtenir de faire photographier l'original de Korompa? Je serais si heureux d'en pouvoir donner une reproduction dans mon livre! Connaissez-vous le comte Chotek? Pourriez-vous me faire recommander à lui? Mon éditeur, (le poète René Arcos, qui dirige les belles éditions du *Sabblier*) fera de ce volume un petit chef-d'oeuvre typographique — (bien supérieur à mon texte) — et comme moi, il voudrait beaucoup pouvoir reproduire ce portrait.

1. Je vois dans le *Journal* que je vous retourne, qu'il est question d'un *Joséphines Tagebuch*. Le connaissez-vous? Thérèse paraît en faire des citations. Mais il n'est pas facile de distinguer où les citations commencent et finissent.

2. À qui appartiennent, p. 15 de la copie du *Journal*, „16 Sept. Der Sieger"? Est-ce à Thérèse?

III. Thérèse parle bien de Sorrente, dans le journal de 1812—13, comme si elle y avait été. Voici le passage:

am 18ten april „Was brauchte ich an Julie v. Sorrente zu schwatzen?"

À ce propos, je vous ferai remarquer ceci (c'est une supposition!) que „Julie" est, très probablement, *Giulietta Gallenberg*. Car c'est ainsi que les soeurs Brunsvik l'appellent; et Giulietta a dû revenir à Vienne, aux approches du Congrès de 1814—5. (Mais alors, la date de cette page du *Journal* devrait être placée un peu plus tard — à moins que le „schwätzen" n'ait été par correspondance.)

4. Un peu après, 9 mai, Thérèse parle de ses impressions sur le *Johannisberg* (Où est cette montagne?)

5. — Vous dites que Pestalozzi n'a rien su du départ des deux soeurs pour l'Italie, ni même de la maladie de Joséphine, et que sa première lettre, de novembre 1808, écrite immédiatement après que les soeurs venaient de quitter Yverdon, ne leur est parvenue qu'en Italie, en mai 1809. — Et cependant, vous dites qu'il est venu „plus d'une fois" à Genève, pour les voir. — Alors, la lettre n'a pu être écrite, à la date que vous indiquez; elle n'aurait pas eu de peine à les trouver à Genève.

6. Je ne comprends vraiment pas pourquoi vous ne voulez pas attribuer à l'influence de la Semaine Sainte les méditations de Thérèse, à Pise!



Chère Marianne de Czeke, vous n'êtes donc pas du tout religieuse? — Moi je suis complètement libéré de ma foi d'enfance, qui ne vais plus à un office religieux depuis 45 ans, qui n'ouvre jamais un des livres saint, chrétiens (sinon, au travers de J. S. Bach, et de Haendel) — j'éprouve encore l'émotion des jours de la Passion, des Rameaux, et de la Semaine Sainte, quand je suis en dehors du trouble de l'action, quand je me trouve seul, surtout à la campagne, et qu'en entendant les cloches, se relèvent de la tombe les mélancoliques images, les souvenirs, les émotions vagues et profondes du passée! — Il y a tant de générations chrétiennes dont nous portons en nous la musique endormie! — Et vous doutez que Thérèse, cette âme si profondément religieuse même dans ses égarements et ses dissipations, n'en ait pas été imprégnée! — Je vous avais affirmé, par avance, sans savoir, que le 28 ou 29 mars devait être un jour de la Semaine Sainte, (C'est le Mercredi Saint, — le premier jour de la tragédie divine). J'entends d'ici les cloches de Florence — (et de Pise) — je revis cette atmosphère de deuil sacré dans les églises — cette contagion de regrets de souvenirs nostalgiques, et de recueillement. Est-il sûr même que Thérèse n'ait point fait ses Pâques? Le Mercredi Saint est un jour de contrition. Il est propice aux grandes émotions religieuses. — Et quand après tout le déroulement des voiles de la Semaine Sainte, puis après l'endormement ensoleillé de la Semaine de Pâques, reviennent les jours ordinaires et leur monotonie, accrue, pour Thérèse, par la solitude de Pise et l'abandon des siens, elle reprend la plume (12 avril, *mercredi de quasimodo, anniversaire du mercredi d'illuminations quinze jours auparavant*), et elle déroule sur le papier ses „réflexions sur soi-même.” — Tout cela est, psychologiquement, si naturel! La simple logique de sa nature se réalise ponctuellement, sans qu'il y ait besoin d'autre explication extérieure. Est-ce que dans d'autres passages du *Journal*, Thérèse ne se prépare pas à d'autres épisodes annuels de la vie du Christ? („*am 13ten 10ber 1813 Es sind heilige Tage vor der Geburt Jesu . .*”) — D'une façon générale, je suis convaincu maintenant qu'une âme, comme celle de Thérèse, ne reçoit rien du dehors qu'elle n'ait déjà en soi; Les Pestalozzi, Stackelberg, etc. etc. . . ne sont, pour elle, que des occasions révélatrices de sa propre force intérieure. Elle a beau subir toutes les impressions, notre Thérèse, elle est toujours la même, — ce qui ne veut point dire une nature simple, mais riche, tumultueuse, contradictoire; la vie et l'expérience, une discipline acharnée, ne font qu'organiser (d'une façon toujours précaire) les éléments très divers et puissants qui sont en elle, dès le début.

7. — Le *Göthe* continue de me laisser inquiet. Si nette que soit l'écriture, je crois qu'il faut rester prudent, à ce sujet, jusqu'à ce qu'on trouve un autre document qui atteste l'exactitude de cette lecture. C'est vraiment trop extraordinaire.

Je vois que dans le voyage de 1808, les deux soeurs Brunsvik ont passé par Weimar. N'y a-t-il rien sur ce passage dans le *Journal de voyage*? — Je ne me réconcilie plus avec l'image de Joséphine. Elle a beau avoir toutes les excuses de santé et de déceptions: son égoïsme, son orgueil, son despotisme sont difficiles à supporter. Imagine-t-on ce

petit tyran, qui défend à sa soeur ainée de répondre aux lettres de Pestalozzi et de Mme Pestalozzi (je viens de lire celles-ci, si affectueuses, si simples, dans une copie du *Pestalozzianum* de Zürich)! — Et cette grande Sotte (pardon!) de Thérèse qui se soumet à cette injonction, aussi absurde qu'impolie! — Et ces perpétuelles leçons de distinction aristocratique, de noble maintien dans la vie! — Elle a bien le droit de parler!

Quant à Thérèse, je ne trouve pas du tout qu'elle exagère, en se traitant de „*gemein*” (et même d'autres noms plus sévères). Oui, elle a aussi en elle beaucoup de traits de caractère ou de façons, non-aristocratiques (au sens d'aristocratie de salon), „communs”, petit-bourgeois, ou populaires. Et cela se heurte en elle à la réelle aristocratie du coeur et de l'esprit, qui en a parfois la conscience orgueilleuse. — Je l'en aime mieux ainsi. Elle est plus vivante et plus riche. — Et nos grandes dames de l'aristocratie française des fortes époques ne craignaient pas ce mélange d'énergique distinction et de familiarité un peu vulgaire avec les autres classes.

Non, ne m'envoyez plus de journal à lire! Mon temps n'y suffit plus. Mais je vous serai infiniment reconnaissant, si vous voulez bien me signaler les passages qui vous frappent et les difficultés qui vous arrêtent.

Quant à mes lettres, vous êtes trop aimable de m'offrir de les faire copier; mais c'est tout à fait inutile. Quand je voudrai écrire un article sur Thérèse, il me faut revoir, avec des yeux neufs, toutes les notes que j'ai prises du journal. Mes lettres me gêneraient pour l'impression d'ensemble.

Mme de Szirmay s'est donné beaucoup de peine, en transcrivant pour-ci la *Caractériologie*. Je m'en excuse et la remercie infiniment.

Je vais maintenant lire attentivement le volume de *La Mara*, qui m'a été confié (je l'ai déjà lu jadis, mais j'avais besoin de prendre des notes); et je vous le retournerai.

Pardon de cette longue lettre, et croyez-moi, je vous prie, votre très amicalement dévoué

Romain Rolland

Je reçois, à l'instant, le volume de *Papp Viktor*, que vous avez l'obligeance de me communiquer. Merci beaucoup! — Dommage que je ne puisse lire le hongrois! — Du moins je lirai les lettres de Beethoven.

Mais la grande révélation beethovenienne peut être l'ouverture (que vous annoncez) des *Archives Eröd y*. Avec aucune femme Beethoven n'a dû être aussi intime. — Mais aura-t-on conservé tout? J'en doute.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
6 février 28

Chère Marianne de Czeke

Votre lettre du 3 (et la revue américaine) m'arrivent, après que la mienne est partie.

Je transmettrai donc le livre à Mme de Gerando. — Mais j'attends toujours d'elle un mot de réponse à la question que je vous avais priée de lui faire. Si elle ne veut pas me répondre, elle aurait pu du moins vous dire ce que j'attendais. Quelques lignes suffisaient: — „Existe-t-il dans la correspondance inédite de Thérèse et de la famille des lettres de Beethoven et des allusions à Beethoven?”

Je n'ai pas non plus reçu les épreuves de votre esquisse de biographie de Thérèse, — malgré les assurances qu'on vous a données.

— — — Quant à la demande de Miss Marry E. Dienes, c'est impossible. Je n'écris pas d'articles; on m'en demande souvent; mais je n'ai pas le temps. Je fais mes oeuvres: oeuvres d'art et d'histoire, oeuvres d'action. C'est assez. Qu'on veuille bien m'épargner! — „que je ne laisse pas une lettre sans réponse”, est une vilaine farce, que m'a jouée mon ami Stefan Zweig dans le livre qu'il m'a consacré. Je la lui ai assez reprochée! Bon Dieu! Se doute-t-on du nombre de lettres qui me tombent sur la tête, chaque jour? — Je ne réponds qu'à celles qui sont vraiment urgentes et importantes. Je ne peux pas perdre mon temps à des salamalecs!

Quant aux signatures, vous ne devez pas en manquer, depuis deux mois! Mais en général, elles sont mal placées dans mes lettres. — Si vous le désirez, je vous ferai, quelque jour, une page d'écriture, comme les enfants à l'école. Vous pourrez la débiter par morceaux. (Ce n'aura quère de valeur, plus tard! J'ai trop écrit!)

— — — Oui, insistez pour le portrait de Korompa! C'est vraiment important, pour vous et pour moi, et pour tous les amis de Thérèse. — Est-ce que l'influence du prés. Masaryk pourrait être de quelque utilité? Je suis en relations amicales avec lui.

— — — Ne me faites pas dire que j'exclus maintenant Beethoven des affections de Thérèse! Ni vous ni moi ne pouvons encore conclure là-dessus. J'ai voulu dire seulement que, même si Thérèse avait eu en juillet 1812 un moment d'entraînement pour Beethoven, (ou d'exaltation, dans laquelle elle se serait confiée à lui, comme au meilleur de ses amis, et même l'aurait aimé), — cela n'a point été pour elle une passion durable — (et peut-être, qui sait? se serait-elle repentie d'avoir ainsi livré ses secrets, sec chagrins, et son coeur — comme elle avait penchant à le faire). — — — Il reste que Beethoven, qui connut tant de femmes, n'avait dans son sanctuaire caché que la fameuse lettre, les portraits de Thérèse et de Giulietta. Il reste aussi que, de très bonne heure, par Schindler, son confident intime, le nom de Thérèse est resté associé au sien. — Ce n'est pas peu de chose. \*

Quant à Marianna Tanger (c'est du roman) n'en parlons plus! Ma petite *Vie de Beethoven* de 1903 n'avait aucune prétention historique. Je l'écrivais, tout seul, pour moi seul et quelques amis, comme une sorte d'oraison. Ce n'est pas ma faute si elle s'est répandue dans le monde. J'aurais peut-être dû, comme La Mara, la retirer de la circulation. Mais je projetais toujours d'en écrire une autre. La vie ne l'a permis, jusqu'à aujourd'hui. Qu'on me pardonne ces erreurs!

Bien amicalement à vous  
Romain Rolland

„Fille spirituelle” est d'excellent français, sous le sens de „geistige.”

21.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
14 février 1928

Chère Marianne de Czeke

Je vous retourne le volume de La Mara, sous pli recommandé. Voulez-vous avoir la bonté de la transmettre, avec mes cordiaux remerciements, à la Bibliothèque d'instituteurs qui a bien voulu me le prêter.

Je l'ai dégusté, à petites gorgées. Maintenant, je crois que je le possède assez bien. — À côté des charmantes évocations (que je connaissais déjà, par extraits) des souvenirs d'enfance et de telle journée heureuse, comme la naissance de Minona, — ce qui me frappe dans l'ensemble, c'est combien Thérèse, à distance, juge sans illusions, et même avec une mélancolique amertume tous ces êtres qu'elle a aimés: mère, frère, même soeurs, Stackelberg, etc. et la Hongrie de son temps (surtout Budapest), qui doit lui faire aujourd'hui son *mea culpa*. Et j'entrevois aussi les raisons de Mme de Gerando de ne pas vouloir laisser pénétrer plus avant dans les secrets de la famille- (Mais que peut-elle faire, à présent? Le principal est dit!) — C'est triste, cet écroulement, matériel et moral, d'une grande famille. Et les dernières pages des *Mémoires* (134) montrent à quel point Thérèse avait douloureusement réalisé le sentiment de cette ruine — commune à tant d'autres vieilles familles de l' „uralten Europa”. La destinée de tous ces Brunsvik, Deym, etc. est attristante. Seule, la grande Thérèse, a sauvé de ces ruines („*Ruine unter Ruinen*”) l'immortalité du nom.

— 1. Est-ce qu'on a retrouvé les deux volumes du *Journal*, qui ont été enlevés par la police, en 1850, chez Blanca Teleki, et qui n'avaient pas été restitués à Thérèse, en 1855, quand elle terminait ses *Mémoires*? (Ces deux volumes consacrés aux voyages) — Sinon, a-t-on fait des démarches, aux archives de police, où ils se trouveraient sans doute encore, en ce cas?

— 2. Je ne suis décidément pas convaincu par vos explications, au sujet de Goethe. Thérèse est tout de même, un trop grand esprit pour faire payer à un génie qu'elle admire (elle se compare parfois à des héroïnes de Goethe) les contrariétés de sa susceptibilité personnelle froissée. Ce que vous dites de Széchenyi se tourne justement contre votre raisonnement; car Thérèse en parle, à diverses reprises, comme d'un dieu. (Lettre à Franz v. Schober, 14 mai 1836: „den grössten aller ungarischen Männer...” Elle parle, pendant une heure avec lui, ou l'entend parler: — „Das Entzücken! Ich war mit berauscht! unvergleichlich schön war es.” — Et dernières pages des Mémoires: „O Vaterland! Ein Stephan Széchenyi als Narr eingesperrt!...” etc. — Ce qui est justement remarquable chez Thérèse) et je le note aussi bien dans ses Mémoires que dans son Journal, c'est qu'à plusieurs pages de distance, elle peut dire tout le mal et tout le bien de la même personne; Stackelberg, la mère, Joséphine même, peuvent paraître tour à tour antipathiques et attrayants. (Et c'est la vérité même de la vie: ils sont les deux!) Le plus frappant peut-être est son portrait de cette Sidonie, sa belle-soeur, qu'elle déteste; et quand Sidonie s'assied au piano, „man glaubt einen verklärten Engeln zu hören; Poesie und Genie... sprühen aus ihren Augen...” — Non! Son intuition de cœur et de l'esprit ne lui eût jamais permis de „boudier” longtemps Goethe, si elle l'avait vu. Et plus elle l'eût „boudé”, plus son instinct refoulé l'eût forcée ensuite à reparler de lui. — Je ne conclus pas. Je me réserve et j'attends....

— 3. J'ai lu (relu) très attentivement la page consacrée à (aux) demandes en mariage par le baron C. P. (je ne suis pas sûr de l'orthographe de son nom): — „Ich war kalt geblieben, eine frühere Leidenschaft hatte mein Herz verzehrt.”... Il m'est difficile et impossible — d'admettre qu'il s'agisse de Toni! Quand on a voulu ruiner l'hypothèse, trop légèrement acceptée, de l'inclination pour Beethoven, on a eu beau jeu à lui opposer l'autre „Louis” (Migazzi); et on lui a aussi opposé Toni. Mais m'est avis qu'on a agi avec la même légèreté. En 1814 nous n'avons aucune raison de croire que le Toni de 1805 occupe sa pensée. Et Migazzi pas encore. Que rien dans cette phrase n'autorise à sous entendre le nom de Beethoven, soit! Mais on n'a pas le droit d'en rien déduire de plus. Les historiens sont trop pressés de conclure. Thérèse n'a pas livré tous ses secrets.

— 4. Avez-vous noté (pour vous en autoriser, comme d'un voeu testamentaire, dans votre édition du Journal) qu'en 1850 Thérèse se proposait, avec sa nièce Blanca, de faire des Extraits du Journal, sans doute pour les publier? (p. 128). Ailleurs (p. 126): „Kann ich noch etwas beitragen durch Hinweisung auf Ansichten und Grundsätze in meinen Schriften, so macht es mich glücklich. Winke wird man auch darin finden, und darum schrieb ich diese Memoiren um zu nützen.” La volonté bien nette de Thérèse était qu'on ne mît pas ses écrits autobiographiques sous le boisseau.

— 5. Votre changement de date, pour les pages de 1812 que vous reportez à 1810, me paraît intéressant. Pour dire la vérité, je viens d'essayer de suivre sur mes notes abrégées vos modifications de dates et je n'arrive pas à m'y reconnaître. Cela reste trouble pour moi. Mais je ne me hasarde point à discuter vos conclusions. Mais que de difficultés cela montre pour l'édition, et que je vous plains d'avoir à résoudre si rapidement tant de problèmes, — que sans doute les Lettres de famille, non communiquées, aideraient à éclaircir!

— 6. Vous trouverez, p. 40 de *La Mara*, la lettre de Mme Pestalozzi à Thérèse (22 nov. 1808). — En somme, le *Pestalozzianum* ne s'est pas donné grand peine! Il a reproduit des lettres publiées. Quant à celles qu'il possède (une immense correspondance) elles ne sont pas encore classées. — Merci beaucoup de m'avoir envoyé copie de la longue lettre de Pestalozzi; (ignorée du *Pestalozzianum*!)

— 7. Mon volume en préparation sur Beethoven n'a point à s'occuper de la Thérèse d'après l'époque de l'*Appassionata*. Mais comme mon éditeur est désireux de publier des portraits, je ne refuse pas cette occasion; on ne sait jamais si on aura le temps d'écrire le volume suivant, — ou, l'écrivain, si on trouvera encore un éditeur disposé à ces frais de belle illustration. C'est pourquoi je désirerais beaucoup pouvoir disposer, à temps, (au plus tôt) d'une reproduction convenable du portrait dit de Kallhofer par *La Mara*. Il me paraît une révélation, auprès du portrait alourdi et pas très intelligent du musée de Bonn. — Je vous suggère de nouveau, au cas où vous rencontreriez des difficultés, la possibilité pour moi de m'adresser aux Masaryk. (Une fille de Masaryk est mariée à un docteur de Montreux).

Au revoir, chère Marianne de Czeke, et bien amicalement

Romain Rolland

D'après l'itinéraire supposé du voyage à Carlsbad en 1810, Carlsbad se trouvait donc sur la route de voiture entre Martonvásár et Wittschap?

## 22.

Villeneuve, Samedi Saint 28

Chère Marianne de Czeke

Merci de la lettre de Pestalozzi, que m'envoyez comme oeuf de Pâques! — — — Mais figurez-vous que j'allais vous l'envoyer! J'en avais reçu copie du *Pestalozzianum* de Zürich. Et vous, comment l'avez-vous eue?

Le directeur du *Pestalozzianum* m'écrit qu'il y a une liasse entière de Pestalozzi sur la Hongrie, où se trouvent d'autres lettres Brunsvik, — mais qu'il ne peut m'en rien dire de plus. (Je suppose qu'il s'en réserve la publication).

Qu'est ce que „K u n i g u n d e”? Est-ce un nom de Joséphine?

La lettre m'a navré. Pauvre vieux Pestalozzi! Méchantes Thérèse et Joséphine! Elles lui ont tourné la tête, et puis, elles la plantent là!

Voici que Son Excellence Herriot annonce la publication d'un livre sur Beethoven! Je me doute bien que ce n'est point lui qui a fait les recherches. Tout de même c'est un peu présomptueux! Nous qui savons la peine que coutent les moindres travaux d'histoire! Mais nous ne sommes pas de Excellences!

Bonnes Pâques!  
Romain Rolland

23.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
16 avril 1928.

Chère Marianne de Czeke

Merci beaucoup de vos explications. — J'envoie au Pestalozzianum copie des débuts des 9 lettres, en priant qu'on me dise si elles correspondent avec celles qu'on conserve à Zürich. Je vous ferai part de la réponse. — — D'après ce que je vois, il ne semble pas qu'il soit question d'une correspondance postérieure à 1808—1809. Thérèse n'a-t'elle pas repris ces entretiens, plus tard?

Vous m'obligeriez beaucoup, en me donnant le texte exact, et surtout la date du passage où elle songe à échanger les lettres de Beethoven et de Pestalozzi contre celles de Jean-Paul. (Je ne suis pas surpris de cette surappréciation de Jean-Paul. Je sais qu'à l'époque on l'égalait à Goethe, — quand on ne le préférait pas. — Mais un pareil échange me paraît définitif pour la solution de la question beethovenienne.)

Je me réjouis de l'annonce que vous me faites des photos de la comtesse Chotek. Quelques noires qu'elles puissent être („N i g r a s u m, s e d p u l c h r a . . .”) je les verrai en brun doré.

Je suis peiné d'apprendre que vous avez été privée de congé pendant ces semaines de Pâques. Puisse votre santé n'en pas trop souffrir!

Veillez me croire votre cordialement dévoué

Romain Rolland

Nous étions un peu inquiets, de n'avoir pas de nouvelles de notre amie Louie, que nous savions en Italie, — à ces heures troubles, où l'on ne voyage pas là-bas sans danger. Mais nous venons de recevoir aujourd'hui une bonne lettre, datée, d'Assisi.

Villeneuve, 3 mai 28

Chère Marianne de Czeke

Je reçois la jolie reproduction du portrait. Merci beaucoup. Il est encore différent de la reproduction qui était dans le livre. Thérèse est plus jeune, et elle paraît bien portante. Elle a la figure ronde, comme ses soeurs. — Mais qu'est-ce donc que vous avez à m'apprendre de si déplorable sur son compte? Qu'est-ce qu'elle a fait, cette vilaine? Au moins, cela la rend-elle intéressante? — en mal, ou en bien, n'importe!

Bien amicalement à vous  
Romain Rolland

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
Samedi 12 mai 28

Chère Marianne de Czeke

Je suis désolé pour vous de ce qui vous arrive, et je m'indigne de la façon dont on agit envers vous — et envers notre amie Thérèse. Je me hâte de vous écrire qu'en principe je ferai tout ce que je pourrai pour recommander l'ouvrage et son auteur à des éditeurs allemands. Seulement, je ne suis pas sûr de réussir dans ces démarches, je connais ces messieurs! même les meilleurs ne sont jamais très disposés à risquer l'édition d'un gros ouvrage documentaire. En tout cas, vous pouvez compter sur mon désir de les persuader. Et je vous remercie de m'avoir mis au courant.

Si je vous écris immédiatement, c'est parce que ma soeur et moi nous comptons nous absenter, Jeudi prochain, de Villeneuve, pour un petit voyage de trois semaines en Bourgogne. — Et il ne faudra pas vous étonner si, pendant ce temps, vous ne recevez pas de réponse à vos lettres. Nous serons de retour, je pense, vers le 15 ou 20 juin.

Bien amicalement à vous  
Romain Rolland

Merci pour les documents, que je vous retournerai avant le départ. Je n'ai pu encore que jeter un regard sur le passage où il s'agit d'échange de lettres. Mais est-ce que vous trouvez le sens donné par vous tout à fait sûr?

„Ein Tausch mit Briefen Pestalozzis u. Beethovens vielleicht mit Jean Pauls...”

Qui vous dit que c'est Pestalozzi et Beeth. qu'elle veut échanger contre Jean Paul? Cela ne pourrait-il aussi bien signifier le contraire?



*Ou qu'elle ferait un échange pour acquérir des lettres de Beeth. et. de Pestalozzi, p e u t - ê t r e a u s s i de Jean-Paul?*

26.

Villeneuve, 16 mai 1928

Chère Marianne de Czeke

*Avec tous mes remerciements, je vous retourne, avant de partir, les papiers documentaires que vous avez eu la bonté de me communiquer. Et j'y joins deux cartes à vous, que je m'excuse de ne vous avoir pas rendues plus tôt.*

*En hâte, et bien amicalement à vous*

Romain Rolland

27.

Villeneuve, 18 juin 28

Chère Marianne de Czeke

*Veillez m'excuser auprès des instituteurs, je reviens d'un petit voyage à Paris, assez souffrant; et il m'est impossible d'écrire un article. Je dois me limiter aux ouvrages les plus urgents. — Si donc vous voulez, pour dédommager les instituteurs, leur donner le fragment de lettre qu'ils désiraient publier d'abord, faites-le je vous prie.*

*Bien affectueusement à vous. Mais il y a peu d'espoir que je vienne en Hongrie. Je ne pense plus quitter la Suisse, cette année.*

Romain Rolland

28.

Rigi-Kaltbad, l'août 1928

Chère Marianne de Czeke

*Je vous remercie de m'avoir envoyé le no des Instituteurs. Je suis bien fâché de n'en pouvoir lire — que ce qui m'intéresse le moins: à savoir mes propres lettres.*

*(À ce sujet, je ne crois pas avoir pu écrire [p. 231, ligne 22]: — „ce que La Mara en a publié suffit à c e q u'on doive s'incliner...” — Ce doit*

être: „p o u r q u ' o n d o i v e . . .” — Ou bien je n'ai pas regardé où courait ma plume!)

Excusez-moi de ne pas vous écrire. La santé en est un peu cause (elle n'est jamais bien rétablie), mais surtout le travail. Quand je suis dans une oeuvre, il n'y a pas moyen de m'en tirer. Et celle qui m'occupe (sur des penseurs indiens) est longue et difficile, elle exige une concentration intense.

Quant à la bonne Thérèse, je ne l'oublie pas. Mais je me suis rendu compte que son étude entière (j'entends, de toute sa vie) nécessite beaucoup plus de temps que je n'en puis donner maintenant. Je me borne à la période de la vie de Beethoven, étudiée dans le volume actuellement sous presse (entre 1800 et 1808 ou 9).

Je me rejouis, pour vous, de vos prochaines vacances. Mais il a fait, depuis un mois, de tel beau temps que j'ai bien peur qu'il ne vous en reste plus beaucoup.

Veillez croire, chère Marianne de Czeke, à ma cordiale sympathie

Romain Rolland

Louie doit, je crois, rencontrer prochainement (plus exactement, à la fin d'août) ma soeur, en France.

Voulez-vous transmettre mes remerciements confraternels aux instituteurs hongrois.

## 29.

Rigi-Kaltbad, 10 août 28

Chère Marianne de Czeke

Je vous retourne la lettre, (mais il était inutile de me l'envoyer, je vous crois sur parole.) Eh bien, je ne puis que déplorer cette négligence de style, due à la hâte. Je n'ai pas voulu la corriger sur le texte, puisqu'il ne m'appartient plus. Mais faites-le, pour moi! Il faut: „. . . . . suffit p o u r q u ' o n s ' i n c l i n e . . . . .”

Merci pour tous les enseignements nouveaux.

Affectueusement à vous

Romain Rolland

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
9 décembre 28

Chère Marianne de Czeke

Merci beaucoup des nouveaux renseignements. Ils sont extrêmement intéressants.

Donc, d'un point maintenant, nous sommes sûrs: il y avait entre Beethoven et Joséphine amour réciproque; et même il a pu être question, sérieusement, de mariage.

C'est une acquisition historique de grande valeur. Elle vous est dûe — après La Mara, qui était sur le chemin.

Pour le reste, attendons! L'histoire a le temps! — Vous voyez qu'elle réserve toujours des découvertes qu'on n'attendait plus.

Quant à la „B i e n - A i m é e", il n'est point dit encore qu'elle ait rien eu de commun avec l'une ou l'autre des Brunsvik; il faut toujours réserver la possibilité, que ce soit une nouvelle-venue, dont l'histoire n'a pas encore entendu parler. Un homme passionné comme Beethoven pouvait très bien, hélas! avoir plus d'une „U n s t e r b l i c h e"! — Et de la meilleure foi du monde.....

Voici trois semaines que j'ai chargé mon éditeur de vous envoyer un exemplaire de mes deux volumes parus sur Beethoven. Par ne sais quel retard, ils viennent seulement de partir. Vous les recevrez, je pense, avant Noël. — Ayez la bonté d'excuser les abominables fautes d'orthographe que j'ai dû faire dans la transcription du titre hongrois de votre future publication sur Thérèse. J'avais mal lu votre écriture, et j'ai eu le tort de ne pas vous redemander si c'était telle ou telle lettre. — Je ferai la correction sur l'édition courante qui suivra celle-ci.

Je vous retourne mon ancienne lettre, en regrettant de l'avoir gardée aussi longtemps. J'ai tant de travail que ma correspondance est arrêtée.

Ja vous adresse mes meilleurs vœux pour Noël. Puisse votre santé se rétablir! Je suis désolé d'apprendre qu'elle est toujours aussi chancelante.

Veillez croire, chère Marianne de Czeke, à mon affectueux dévouement

Romain Rolland

P. S. Je reçois votre nouvelle lettre. — Le pasteur Monod (Adolphe je crois) appartenait à l'innombrable g e n s Monod, dont faisait partie Gabriel. Il était célèbre par son éloquence et sa sainteté. Stapfer, dans un de ses volumes de critique littéraire, le regarde comme un des plus grands orateurs de la chaire; il va jusqu'à le rapprocher de Bossuet. — Je ne sais rien de Emperitas.

— Herriot me fait rire. Depuis deux ans, il retarde la publication de son B e e t h o v e n , parcequ'il attend la publication du mien, afin de mettre le sien au point. Or, je lui joue le mauvais tour de ne publier qu'un

*Beethoven* (en deux volumes) qui, débutant en 1800, s'arrête en 1806 ou 7, — et qui promet la suite, à loisir, au cours des années qui viendront. Il ne pourra donc être renseigné, pour les quatre cinquièmes de son ouvrage. — Et déjà, je le soupçonne d'avoir été mis en émoi par mon chapitre sur les *Brunsvik*. D'où son voyage hâtif à Budapest. — Et naturellement, ce politicien, qui ne doute de rien, s'imagine qu'en une ou deux heures il pourra se rendre compte *d é f i n i t i v e m e n t* de tous les papiers de Thérèse et trancher pour toujours la ou les questions des *Brunsvik*. — Nous autres, vous et moi, pauvres gens, nous avons besoin de mois ou d'années pour dépouiller des documents, et nous savons bien que, malgré tous nos soins, nous laisserons encore des erreurs et surtout des doutes dans nos conclusions. Mais nous sommes de simples historiens. Nous n'avons pas ce don génial des politiciens de savoir tout, sans avoir appris. C'est quelque chose dans le genre de la „grâce”, en religion. Les politiciens sont des „oints du Seigneur.”

Est-ce que La Mara n'a point fait l'erreur de prendre, elle aussi, „*H o t e l*” pour „*P a l a i s*”? — Il ne me serait jamais venu à l'idée que les *Brunsvik* exploitaient un *G a s t h o f*.

## 31.

Villeneuve, 25 janvier 1929

Chère Marianne de Czeke

Je suis heureux de recevoir la *Revue des Études Hongroises* et de lire votre bel article sur notre Thérèse. Merci de me l'avoir fait envoyer. J'y ferai allusion dans l'édition ordinaire de mon *Beethoven*, qu'on ne tardera pas à publier. — Et puisse maintenant le *Journal* être édité, aussi largement et librement que vous le désirez!

Veillez me croire toujours votre affectueusement  
dévoué

Romain Rolland

## 32.

Villeneuve, 31 janvier 29

Chère Marianne de Czeke

J'ai bien reçu tout ce que vous m'avez envoyé. Merci cordialement

Romain Rolland

33.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
20 février 29

Chère Marianne de Czeke

J'ai envoyé le numéro centenaire à Mme de Gerando, aussitôt que je l'ai reçu. Je l'avais recommandé; mais comme il y a longtemps, je ne crois pas avoir conservé le reçu de la poste, ou j'aurais de la peine à le retrouver.

Veillez me croire toujours votre bien amicalement  
dévoué

Romain Rolland

34.

Villeneuve, 27 décembre 29

Tous nos bons voeux, chère Marianne de Czeke!

Est-ce que l'année qui vient nous fera la joie de nous apporter votre „Journal de Thérèse”? Ne voit-on pas combien la Hongrie doit être fière d'une telle personnalité, et comment l'Europe entière s'y intéresserait? Je le vois déjà par la sympathie qu'a suscitée mon croquis, — Bien affectueusement à vous

Romain Rolland

Villeneuve, 20 janvier 1932

Chère Marianne de Cybo

Excusez-moi de répondre si tardivement  
à vos bons vœux ! On n'est pas riche  
en espérance, cette année qui paraît de sang  
de fer ! Mais ce qu'on a, on en fait  
échange, de bonne amitié. Faudrait  
pourtant vous faire visiter, à Budapest,  
je viens vous saluer, en image.

Pourriez-vous me demander si j'aurais  
plutôt à lire votre article sur "Thérèse  
la musicienne" ? Bien certainement ! Ajoutez  
bientôt des images d'envoyer ! Je reste fidèle  
à Tosi.

Veuillez me croire votre cordialement  
dévoté

Lomarin

M. 842

35.

Villeneuve, 20 janvier 1932

Chère Marianne de Czeke

Excusez-moi de répondre si tardivement à vos bons vœux! On n'est pas riche en espérance, cette année qui sera de sang et de feu! Mais ce qu'on a, on en fait échange, de bonne amitié. Faute de pouvoir vous faire visite, à Budapest, je viens vous saluer en image.

Pouvez-vous me demander si j'aurais plaisir à lire votre article sur „Thérèse et la musique”? Bien certainement! Ayez la bonté de me l'envoyer! Je reste fidèle à Tesi.

Veillez me croire votre cordialement dévoué

Romain Rolland

36.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
5 juin 32

Chère Marianne de Czeke

Je vous remercie beaucoup de me communiquer votre article sur Thérèse. Je le lirai avec grande sympathie, quand je réussirai à surnager du torrent de tâches qui m'engloutissent en ce moment.

Je ne manquerai pas de transmettre à Madame de Gerando les extraits que vous m'indiquez.

Non, ce n'est pas moi qui ai reçu dernièrement un prix littéraire, c'est Jules Romains, l'auteur de *Knock* (avez-vous vu cette amusante comédie?) J'espère bien ne plus recevoir de prix, à mon âge. Je suis un trop vieux collégien.

Quant à la folie du monde, elle est irrémédiable — et générale (en politique). Si l'on avait, en ce domaine, des prix à instituer, on serait bien embarrassé pour les décerner. Il y aurait trop de lauréats.

Veillez croire à mes cordiales amitiés

Romain Rolland

37.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
1 février 1933

Chère Marianne de Czeke

Veillez excuser mon silence, après votre aimable mot et l'intéressante proposition qu'il contenait. Je suis noyé dans le travail — dans les

travaux de toute sorte; et j'ai été fort souffrant, une partie de l'hiver.

Je me permets de vous transmettre la lettre incluse, que je viens de recevoir. Le directeur des Archives historiques de Reval voudrait entrer en correspondance avec vous, au sujet des manuscrits Brunsvik. Il souhaiterait de savoir s'ils ne contiennent rien qui concerne Stackelberg. Voudrez-vous avoir la bonté de lui répondre directement.

Avec mes meilleurs vœux pour votre santé, veuillez accepter, chère Marianne de Czeke, l'expression de mon cordial dévouement

Romain Rolland

38.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga

17 juillet 1934

Chère Marianne de Czeke

Je me réjouis de la bonne nouvelle, pour Thérèse et pour vous.

Je crois, comme vous, que s'il est nécessaire de raccourcir le texte à publier, il ne faut pas se faire de scrupules pour élaquer dans la partie de dissertations pédagogiques. À quoi bon, surtout, des redites? Sans altérer le moindre trait de la physionomie morale de Thérèse, on peut lui rendre le service de ne pas appuyer.

Veuillez croire, chère Marianne de Czeke, à mon bien cordial dévouement

Romain Rolland

39.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga

8 mai 1935

Chère Marianne de Czeke

J'attends le livre que vous m'annoncez. Aussitôt que je l'aurai reçu, je l'expédierai à l'adresse indiquée.

(À ce propos, savez-vous quelle est la nièce de Mme de Gerando, à qui a été prêté le volume? La fille ainée d'une de mes meilleures amies Romaines (Donna Sofia Bertolini, née marquise Guerrieri-Gonzage) a épousé, il y a un an ou deux, un jeune comte Teleki; et comme elle est très artiste (elle fait même de la sculpture, avec talent), ce pourrait être elle qui s'est intéressée au volume sur l'art populaire hongrois.)

Maintenant, puis-je vous importuner d'une demande, qui concerne notre vieille amie Thérèse? J'étudie en ce moment la période „ingrate” de



la vie de Beethoven, où la création semble tarir (entre 1815 et 1818- surtout en 1817, l'année morte), pour ressusciter plus puissamment, en 1818—1820, avec la grande sonate op. 106, et les deux monuments musicaux: La Neuvième et la Missa Solemnis. — Pourriez-vous (sans trop d'ennuis pour vous) me donner brièvement l'emploi du temps de Thérèse en ces années 1815 et 1816: (où habite-t-elle alors?) — et me dire si vous n'avez rien remarqué de caractéristique, dans ses notes intimes de 1816 (quelque effusion sentimentale, quelque expression de désarroi)? Ces années n'ont-elles pas été particulièrement pénibles pour elle? Est-elle revenue à Vienne?

J'attends impatiemment votre livre. À quelque moment qu'il paraisse, il ne sera jamais inactuel.

Veuillez croire à mon cordial dévouement

Romain Rolland

Notre amie Louie Peacop est de passage, parmi nous.

9 mai

P. S. Je reçois à l'instant, votre gros livre. L'envoi ne peut être fait, sous cette forme. Vous indiquez sur l'enveloppe: „Madame la comtesse I. de Gerando — avec les lettres de M. le d'Géza Harcsár”. On ne peut pas envoyer des lettres avec un livre; il faudrait payer le livre, comme correspondance. Je dois donc séparer (avec votre permission) les lettres du livre, et expédier les premières comme papiers d'affaires. — Mais j'ai de forts doutes que ces envois ne seront pas arrêtés en route.

[Marianne Czeke avait plusieurs fois envoyé par l'intermédiaire de Romain Rolland des livres en Roumanie.

Le terme figurant dans la lettre de Marianne Czeke: „avec les lettres” ne signifiait pas — selon l'opinion du professeur Albert Gyergyai — qu'elle aurait également envoyé une lettre; elle se sert là simplement d'une expression autrefois fréquente. „Avec les lettres” signifie ici qu'elle demandait que le colis destiné à Madame de Gerando fût envoyé à l'adresse de son avocat, M<sup>e</sup> Géza Harcsár.]

40.

Villeneuve (Vaud) 1 juin 1935

Chère Marianne de Czeke

Le livre pour Mme de Gerando est parti de Villeneuve. L'envoi a un peu tardé, parceque j'ai dû passer quelques semaines dans une clinique, pour prendre un peu de repos; et en mon absence, il y a eu des oublis. Mais ils sont réparés; et le volume est en route.

— Merci de votre extrême obligeance. La petite chronologie que vous avez eu la bonté de m'établir pour Thérèse en les années 1815—1816 me suffit parfaitement. Ne m'envoyez pas les cahiers originaux! Je vais partir

en voyage, peur plus d'un mois; et il y aurait risque que les précieux manuscrits s'égarent parmi un monceau de papiers. Je ne pense point, d'ailleurs, en avoir besoin pour ce que je veux faire. S'il en était autrement, je me permettrais de vous l'écrire à mon retour.

Veuillez croire, chère Marianne de Czeke, à mon bien  
cordial dévouement

Romain Rolland

Louie nous a quittés, pour quelques semaines. Elle doit repasser à Villeneuve, vers la fin du mois.

41.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
23 décembre 1937

Chère Marianne de Czeke

Je suis heureux d'apprendre que la pauvre Thérèse va enfin ressusciter. Ce sera grâce à votre foi.

Vous pouvez faire usage de ce que je vous ai écrit, au sujet de son Journal, — bien que Thérèse en eût peut-être été un peu froissée. Mais elle était si bonne et si sincère que je suis sûr qu'elle me pardonnera.

Nous ne nous consolons pas, — pas plus que vous, de la mort de notre chère Louie. Je comptais si bien qu'elle me survivrait! — Elle avait été bouleversée par l'assassinat monstrueux de ses amis Roselli.

Je vais quitter mon ermitage Suisse. Je n'y respire plus un air assez libre. Nous nous installerons l'été prochain, dans une petite propriété que j'ai achetée, en Bourgogne, mon pays natal, sur la colline sacrée de Vézelay, tout près des lieux où flânait Colas Breugnon.

Nous vous envoyons nos meilleurs vœux pour la nouvelle année. Veuillez me croire votre dévoué

Romain Rolland

42.

Vézelay (Yonne) 14 grand rue  
St-Etienne  
16 août 1938

Chère Marianne de Czeke

C'est seulement hier que m'ont été remis votre beau livre et votre lettre du 1<sup>er</sup> août. Vous avez confiés à René Arcos, le directeur du Sablier;

et il a attendu de venir me voir, à Vézelay, pour me les apporter. Les éditeurs ne sont jamais pressés! Excusez-moi donc du retard que j'ai mis — bien sans le vouloir ni le savoir — à vous remercier.

Je me réjouis de la parution du premier tome de votre grande oeuvre, et de l'accueil qu'elle reçoit déjà en France. Je n'ai pu encore que feuilleter le volume, et je me heurte à la langue hongroise. Je me rends compte que c'est un ouvrage considérable, et que par vous Thérèse entre véritablement dans l'histoire. Elle sort de l'humble rôle anecdotique et romanesque qui lui avait été attribué, et elle prend enfin la place de premier rang qui lui est dû. — Ma curiosité s'irrite de lire, au long des pages, si souvent son nom mêlé à celui de Beethoven, — et de rencontrer aussi fréquemment mon nom, — sans pouvoir bien comprendre ce que vous en dites. J'attends impatiemment les traductions qui en seront faites, en allemand ou en français.

Je suis fixé maintenant, avec ma femme, à Vézelay, — la vieille ville médiévale, sur son rocher. Nous y avons acheté une petite propriété charmante, avec une vue immense et harmonieuse. — Mais je suis encore lié par un bail de location avec la villa Olga de Villeneuve, jusqu'au milieu de 1940; et nous comptons y revenir passer l'hiver. — Ma soeur, qui garde aussi jusqu'en 1940 sa villa Lionette, est venue nous voir, le mois dernier, et reviendra en septembre. Ainsi, les mois d'absence sont coupés par des semaines de vie ensemble, — en attendant que nous nous retrouvions, en novembre à Villeneuve. — Je tâche de la décider à venir se fixer aussi auprès de nous.

Vézelay est à la lisière de notre Nivernais, à vingt minutes en auto de notre ville natale, Clamecy. Tout le pays, riant et varié, est imprégné pour nous de souvenirs.

Veuillez croire, chère Marianne de Czeke, à ma cordiale sympathie, et recevez mes chaudes félicitations pour la victoire remportée par votre grand labeur, tenace et passionné.

Votre dévoué

Romain Rolland

P. S. — J'ai vu que vous référiez aux premières éditions de ma petite *Vie de Beethoven*, où j'accordais trop de crédit au roman de Mariam Tenger. — Depuis longtemps, j'ai corrigé cette erreur, dans les remerciements ultérieurs de ce petit volume, auquel je n'ai d'ailleurs jamais attaché une valeur historique. C'était à ses débuts, en 1903, une pure effusion lyrique de reconnaissance et d'amour au grand musicien qui m'avait soutenu et réchauffé, dans les années d'épreuves. Le monde a fait à ces pages une réputation imméritée. — J'ai taché depuis, d'écrire une histoire plus vraie et plus profonde de l'oeuvre et de la Vie de Beethoven. Les éditions du Sablier viennent, cette année, d'en publier deux nouveaux volumes: *Le Chant de la Résurrection* (l'étude de années 1817 à 1823).

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
9 avril 1939

Chère Marianne de Czeke

Pardonnez-moi d'avoir conservé si longtemps votre aimable envoi, sans réponse. Ma vie est toujours si chargée de tâches diverses que je me trouve constamment en retard pour la correspondance.

Je vous remercie de m'avoir communiqué la traduction en allemand des premiers chapitres de votre livre. Je les ai lus avec grand intérêt. Mais, à vrai dire, ce sont les chapitres suivants qu'il me serait le plus précieux de connaître: car je crois qu'il y est question davantage des rapports de Beethoven avec Thérèse, et de ce qu'elle pensait de lui.

J'ai fait la connaissance de M. Jean Bojer, et j'ai lu son livre, qui m'a paru surtout excellent par sa documentation sur la critique allemande du temps de Beethoven et, particulièrement, par l'importance qu'il attribue justement aux géniales intuitions musicales de Hoffmann. En ce qui concerne le „Romantisme”, je crois que c'est surtout une discussion de mots: car il est bien évident que nous entendons en France, sous ce mot, le „romantisme” français (et non allemand), qui correspond au „Sturm und Drang”; et c'est à ce dernier que Beethoven participe, dans une certaine mesure, plutôt qu'à celui des Tieck, Brentano, Wackenroder, etc.

J'ai passé les mois d'hiver, à Villeneuve, auprès de ma soeur. Nous allons repartir, ma femme et moi, pour Vézelay, la semaine prochaine. Nous y retrouverons la campagne de Bourgogne en pleine fleur.

Nous sommes, tous les trois, en assez bonne santé. J'espère que vous n'avez pas trop à vous plaindre de la vôtre.

Veillez croire, chère Marianne de Czeke, à mon bien cordial dévouement

Romain Rolland

Je vous retourne, par le même courrier, la copie des chapitres en allemand.

## INDEX DES NOMS

Le principal sujet des lettres écrites par Romain Rolland à Marianne Czeke est constitué par les rapports de Beethoven et de la famille Brunsvik. Il en résulte que certains noms reviennent non seulement d'une lettre à l'autre, mais souvent à l'intérieur d'une seule et même lettre. Il nous a paru par conséquent nécessaire de joindre au recueil des lettres, un index permettant de retrouver facilement les noms, les auteurs et les oeuvres *les plus fréquemment cités*. — En bas de la page nous ne donnons que les notes qui sont de Romain Rolland lui-même. C'est ici que nous signalons que l'orthographe différente du nom de famille Brunsvik n'est pas fortuite. Thérèse elle-même écrit tantôt Brunsvik, tantôt Brunszvik ou encore Brunswik. Rolland a opté pour la forme, Brunsvik, tandis que Czeke emploie l'orthographe Brunszvik.

ASPASIE — femme, d'une grande culture et d'une grande beauté, originaire, de Milet, compagne de Péricles.

BABETTE — voir Keglevich Babette.

BEETHOVEN, Ludwig (1770—1827).

BETTINA — voir Brentano, Bettina.

BIGOT, MARIE (1785—1859) — pianiste de Vienne, appréciée aussi par Haydn et Beethoven. Elle a été le professeur de Mendelssohn.

BRENTANO, BETTINA (1785—1859) — femme poète allemande, soeur du poète Clemens Brentano, épouse d'Achim von Arnim, poète allemand. Elle entretenait une correspondance avec Goethe et Beethoven.

BRUNSVIK CHARLOTTE, LOTTE, CAROLINE comtesse (1782—1843) — la cadette des filles Brunsvik, épouse du comte Imre Teleki. Leurs enfants: Blanche (1806—1862), l'éducatrice, emprisonnée à Kufstein. Emma (1811—1893), épouse d'Auguste de Gerando, écrivain français et Maximilien (1813—1872); la fille de ce dernier fut Madame Attila de Gerando, née Irène Teleki (1859—1937).

BRUNSVIK, FRANÇOIS comte (1777—1849) — ami de Beethoven. C'est à lui que sont dédiées l'*Appassionata* (op. 57) et la *Fantaisie* (op. 78). Il s'est marié très tard, sa femme, Sidonie Justh (1801—1866) fut une excellente pianiste. Leur fils, Géza (1843—1899), dernier propriétaire de la famille Brunsvik, du domaine de Martonvásár vendit ce domaine en 1860 à la famille Dreher. Il fut l'ultime représentant de la branche mâle de la famille.

BRUNSVIK, JOSÉPHINE comtesse (1779—1821) — surnommée „Pepi”. Épouse d'abord le comte Joseph Deym (1752—1804), puis en 1810

le baron Christoph Stackelberg (1777—1841). Elle vécut séparée de lui, eut quatre enfants de son premier mariage et trois du second.

**BRUNSVIK, THÉRÈSE** comtesse (1775—1861) — Son père, Antoine Brunsvik, est un partisan fervent des idées éclairées de Joseph II. En honneur de Washington et de Franklin, il apprend à ses enfants l'anglais. Il soumit à la diète de 1790 un projet relatif à l'éducation des jeunes filles. Sa mort prématurée causa un grand chagrin à Thérèse, alors âgée de 16 ans. Elle éleva un petit monument à la mémoire de son père, se fit prêtresse de la vérité et décida de ne jamais se marier. — Sa mère avait été dame d'honneur de la reine Marie. Thérèse qui accepta d'être la marraine de Thérèse, — Ses dispositions musicales se manifestèrent de bonne heure, à l'âge de six ans elle, jouait déjà du piano à l'occasion d'un concert domestique. En 1799 elle et sa soeur Joséphine devinrent élèves de Beethoven qui, dès ce moment, fut admis dans leur cercle intime, et dédia plusieurs oeuvres aux jeunes Brunsvik. — Thérèse Brunsvik consacra sa vie à l'éducation.

En 1828 elle fonda une école maternelle à Buda, et sollicitée de nombreux pays européens, elle aida plus tard par ses conseils l'organisation d'institutions semblables. Son activité pédagogique se ressentait de l'influence de Pestalozzi à qui elle avait rendu visite en compagnie de sa soeur Joséphine. — Pour Thérèse Brunsvik l'éducation était un moyen de relever le peuple et d'aider à l'émancipation des femmes. — Elle exerça une influence décisive sur sa nièce, Blanche Teleki, qui fonda en 1846 un pensionnat de jeunes filles, et, après la répression de la guerre d'indépendance, fut emprisonnée à Kufstein. Dans sa vieillesse, Thérèse Brunsvik écrivit ses mémoires. Un volume de son Journal fut publiée par Marianne Czeke (Budapest 1938).

**CHANTAVOINE, JEAN** (1877—1952) — écrivain-musicologue. Son livre: *Beethoven* parut en 1960.

**CZEKE, MARIANNE** (1873—1942) — historienne de la littérature, conservatrice à la Bibliothèque Universitaire, directrice honoraire. Ses principales publications sur Thérèse Brunsvik sont: *Gróf Brunszvik Teréz élet- és jellemtárája. Emlékiratai* (Vie et caractère de la comtesse Thérèse Brunszvik. Ses mémoires) (Avec M. H. Révész). Bp. 1926. — Une grande amie de Beethoven. Comtesse Thérèse Brunszvik. *Revue des Etudes Hongroises*, 1928, pp. 207—219. — Montessori gondolatok Brunszvik Teréz Naplójában. (Quelques idées préfigurant le système Montessori dans le Journal de Thérèse Brunszvik.) *Kisdédnevelés*, 1931, pp. 220—221. — Brunszvik. Teréz és a zene (Thérèse Brunsvik et la musique). *Zene*, 1932, 15 février, 15 mars, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> mai). — *Gróf Brunszvik Teréz ősei és oldalági rokonsága* (Ancêtres et parents de la comtesse Thérèse Brunszvik). Bp. 1935. — *Özv. gr. Brunszvik Antalné házai*. (La maison de la veuve du comte Antoine Brunszvik). *Pest-budai Emléklapok*, 1932. — *Brunszvik Teréz grófnő Naplói és feljegyzései* (Les Journaux et écrits de la comtesse Thérèse Brunszvik). T. I. Bp. 1938.

**MADAME DE GERANDO, NÉE COMTESSE IRÈNE TELEKI** (1859—1937). — Dernière héritière du legs de Thérèse Brunsvik. Sa grand'mère Charlotte-Caroline, épouse d'Imre Teleki fut la soeur cadette de Thérèse Brunsvik.

FRIMMEL, THEODOR VON (1853—1928) — Savant autrichien, spécialiste de Beethoven.

GENLIS, Mme de — (1746—1830) — comtesse, éducatrice, pédagogue, auteur de romans d'un esprit libéral.

GUICCIARDI, GIULIETTA (1784—1856) — cousine germaine des soeurs Brunsvik. En 1802 Beethoven lui dédia la Sonate au Clair de Lune. En 1803 elle épousa le comte Gallenberg, compositeur, et alla vivre avec lui à Naples. En 1822 ils revinrent à Vienne.

HERRIOT, EDOUARD (1872—1957) — homme d'Etat bourgeois français, président du conseil, écrivain, critique, auteur de *La vie de Beethoven*. Paris, 1928.

HEVESY, ANDRÉ DE — musicologue d'origine hongroise Vécut à Paris, auteur de deux livres sur Beethoven: *Petites amies de Beethoven*. Paris 1910. — *Beethoven, vie intime*. Paris 1927.

JEAN-PAUL (1763—1825) — de son vrai nom: Friedrich Richter. Écrivain très à la mode à son époque, pédagogue. Auteurs de plusieurs romans sur la petite bourgeoisie. Comme écrivain pédagogique il développa les idées de Rousseau et de Pestalozzi.

KAZNELSON, SIEGMUND — musicologue: *Beethovens Ferne und Unsterbliche Geliebte*. Zürich, 1954.

KEGLEVICH, BABETTE — plus tard épouse d'Erbe Odescalchy. Mentionnée dans les lettres de Joséphine Brunsvik, comme ayant également participé aux soirées musicales de la famille Guicciardi.

LA MARA (MARIE LIPSIUS) (1837—1927) — femme-auteur, allemande, spécialiste de musique. Ses livres consacrés à Beethoven: *Beethovens unsterbliche Geliebte*. *Das Geheimnis der Gräfin Therese Brunsvik und ihre Memoiren von* — Leipzig, 1909. — *Beethoven und die Brunsvik*. Leipzig 1920.

LAMPI, JOHANN BAPTIST (1751—1830) — peintre autrichien. Portraitiste des aristocrates à Vienne.

LICHNOVSZKY KARL DUC (1756—1814) et sa femme la comtesse Christine de Thun (1765—1841) grands amateurs de musique, protecteurs de Beethoven.

LOUIE — voir Peacop, Louie.

MALFATTI, THÉRÈSE — Membre de la famille du médecin de Beethoven. En 1810 Beethoven voulait l'épouser, mais la famille s'opposa à ce projet.

MASARYK, THOMAS (1850—1937) — homme d'Etat de philosophe bourgeois tchèque. De 1918 à 1935 président de la république de Tchécoslovaquie.

MIGAZZI, LOUIS (1792—1867), spécialiste de la littérature orientale. — *Dernier amour de Thérèse Brunsvik*.

MINONA — voir Minona Stackelberg.

PAPP VIKTOR (1881—1954) — musicologue: *Ses oeuvres: Beethoven*. Budapest, 1921, 1927. — *Beethoven et les Hongrois*. Budapest, 1927.

PEACOP, LOUIE — amie anglaise de Madeleine Rolland et de Marianne Czeke.

PEPI — voir Joséphine Brunsvik.

PESTALOZZI, JOHANN, HEINRICH (1746—1827) — pédagogue humaniste suisse. S'occupa de l'éducation. — des enfants abandonnés. En 1808 Thérèse et Joséphine Brunsvik passent près de deux mois dans la maison. Elles lui inspire de la sympathie, mais sous l'influence de Joséphine, Thérèse ne répond pas aux lettres de Pestalozzi. C'est dans sa maison que Joséphine fait la connaissance de son second mari, Christophe Stackelberg.

RÉVÉSZ, MARGIT, MME J. HRABOVSKY docteur en médecine — collaboratrice de Marianne Czeke qu'elle accompagne à Pálfalva, endroit où étaient conservés les *Journaux Brunsvik*. Leur ouvrage commun: *Vie et caractère de la comtesse Thérèse Brunsvik*. Bp. 1926.

ROMAINS, JULES (1885— ), écrivain et poète français, auteur d'un roman fleuve en 27 volumes. (Les hommes de bonne volonté).

ROSSELLI, CARLO (1899—1937) — homme d'Etat italien antifasciste, professeur d'économie politique à l'université de Gènes. Il fut tué sur l'ordre de Mussolini.

SCHINDLER, ANTON (1796—1864) — Ami fidèle de Beethoven dès 1819 et auteur de la première biographie de Beethoven qui parut en 1840 sous le titre *Biographie Ludwig van Beethovens*. Le livre a été traduit en plusieurs langues et a servi de base aux biographies ultérieures.

SCHÖBER, FRANÇOIS (1790—1882) Ecrivain, poète; ami et parolier de Schubert et de Liszt — précepteur dans la famille Festetich. Thérèse lui écrivit entre 1834 et 1837 des lettres sur les questions relatives à l'organisation des écoles maternelles.

SEBALD, AMALIE — cantatrice berlinoise. Beethoven lui adressa quelques lettres plaisantes. C'est sur elle que Thomas-San-Galli écrivit son livre: *Die unsterbliche Geliebte Beethovens, Amalie Sebald*. Halle 1909.

STACKELBERG, CHRISTOPHE, BARON (1777—1841) — pédagogue d'origine estonienne. Chez Pestalozzi il fit la connaissance de Joséphine Brunsvik qu'il épousa en 1810. Ils eurent trois enfants, par la suite sa femme veut se séparer de lui.

STACKELBERG, MINONA BARON (1813—1897) — Dernière fille de Joséphine Brunsvik. Vécut à Vienne et en Hongrie, dans la famille de Madame Imre Teleki, Caroline Brunsvik. Elle garda longtemps le legs de Thérèse Brunsvik. C'est peut-être à elle qu'on vola les lettres Beethoven-Brunsvik retrouvées dernièrement dans une vente aux enchères. Selon Kaznelson, elle aurait eu Beethoven pour père.

STAEL, MME DE (1766—1817) — femme-auteur française. Elle écrivait dans l'esprit de Rousseau et de Montesquieu, et luttait pour les droits des femmes.

SZILY, ANTONI (1774—1833) — commandant, chevalier de l'ordre Marie Thérèse, participa aux guerres contre Napoléon. Pensionné en 1811, il vécut célibataire. (Les données concernant sa personne ont été réunies par Marianne Czeke.)

HENRIETTE SZIRMAY, NÉE PULSZKY — collaboratrice de Marianne Czeke, a participé à la publication des *Journaux de Thérèse Brunsvik*.

TENGER, MARIAM (1821—1898) — de son nom original: Maria Hrusóczy, femme écrivain autrichienne, d'origine hongroise. Son ouvrage ré-



futé: Beethovens unsterbliche Geliebte. Nach persönl. Erinnerungen. Bonn 1890.

TESI — voir Thérèse Brunsvik.

THAYER, ALEXANDER, WHEELOCK (1817—1897) — consul des Etats. Unis à Trieste. Consacra toute sa vie à des recherches ayant Beethoven pour objet. Son principal ouvrage: Ludwig van Beethovens Leben. I—III. Berlin 1866, 1872, 1879.

TONI — voir Antoine Szily.

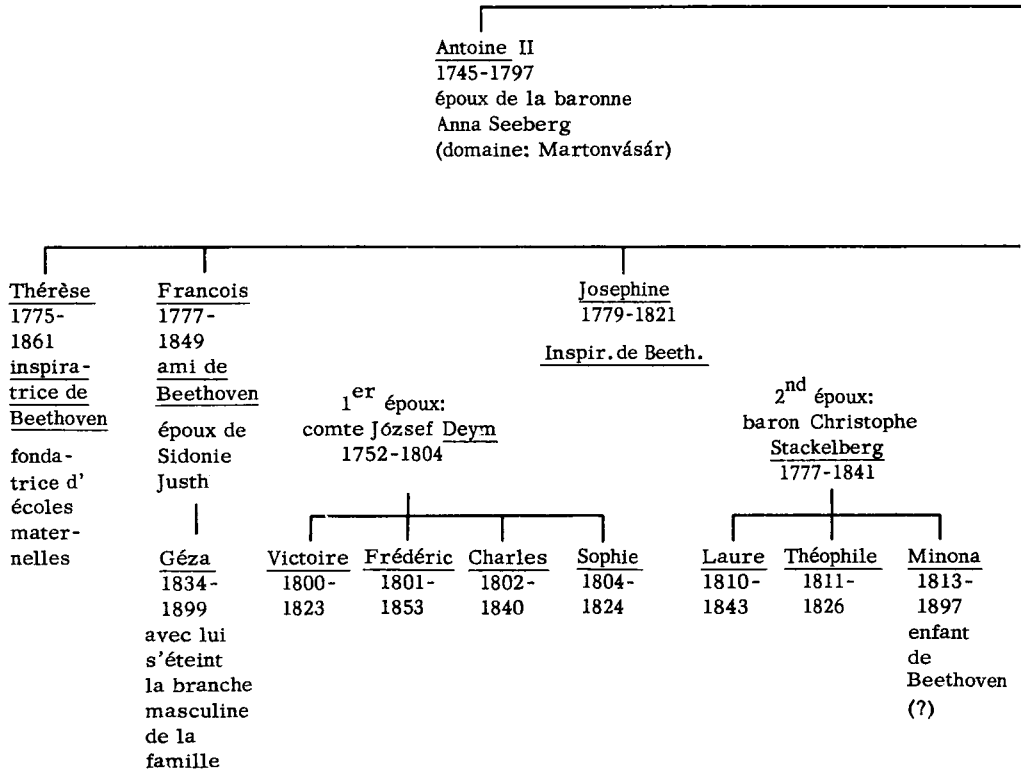
UNGER, MAX (1883— ) chef d'orchestre et musicologue: Auf Spuren von Beethovens unsterblicher Geliebten 1811. — Il mit au point la publication du recueil des lettres de Beethoven.

WEGELER, FRANZ (1765—1848) — médecin allemand, ami de jeunesse de Beethoven. Ecrivit un livre sur le jeune Beethoven: Biographische Notizen über Ludwig von Beethoven (1838).

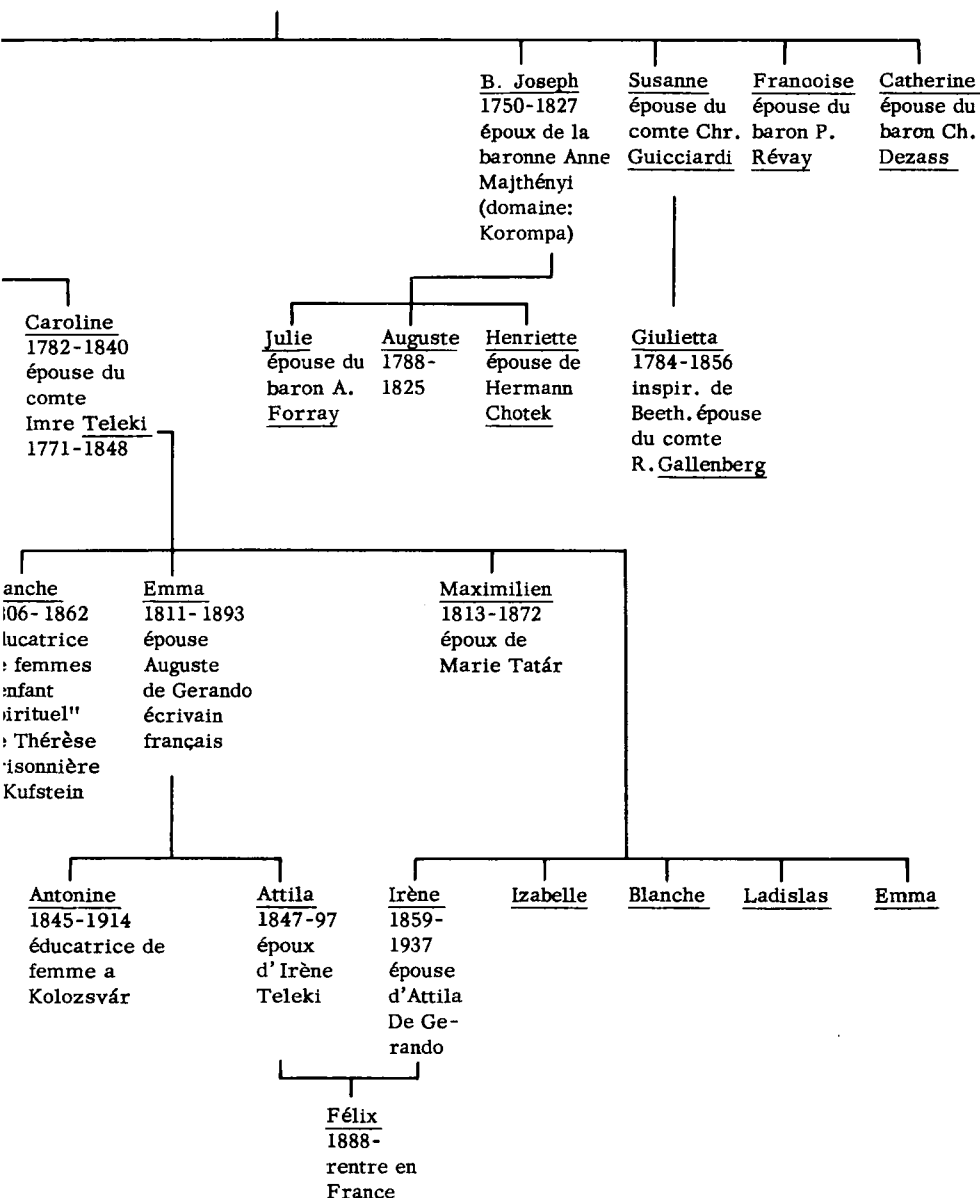
ZMESKALL, NICOLAS (1760—1832) Secrétaire de la chancellerie hongroise à la Cour de Vienne. Excellent musicien, violoncelliste, compositeur — ami de Beethoven. Fit de grandes fondations en faveur de l'école maternelle de Thérèse Brunsvik à Besztercebánya.

ZWEIG, STEFAN (1881—1942) — Son livre consacré à Romain Rolland: Romain Rolland. Der Mann und das Werk. Frankfurt am Main, 1921.

Généalogie de la famille BRUNSVIK  
mise au point par Marianne Czeke



Antoine Brunsvik I. (comte depuis 1775)  
1709-1780 époux de Marie Adelffy





**ROMAIN ROLLAND LEVELEI CZEKE MARIANNEHOZ  
A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA  
KÖNYVTÁRÁBAN**



## BEVEZETÉS

Romain Rolland magyarországi népszerűségére jellemző, hogy írásainak magyar fordításai szinte nyomon követték az eredeti műveket. A róla szóló tanulmányok is korán felhívták a figyelmet a haladó szellemű, humanista íróra. E tényekben döntő szerepe van Benedek Marcellnek, akit Rolland személyesen ismert és nagyra becsült. Az író életművének modern szempontú értékelése is tőle és Dobossy Lászlótól való.<sup>1</sup>

A Czeke Mariannnak írt Rolland-levelekre is ők hívták fel először a figyelmet és írtak róluk értékelő méltatásokat.<sup>2</sup>

E levelek a bennük levő értékes dokumentumok, önvallomások miatt Benedek Marcell, Dobossy László és a kérdéshez hozzászólók egyöntetű véleménye szerint igen jelentősek.<sup>3</sup>

Dobossy azzal a reménnyel fejezi be tanulmányát, hogy egyszer, egész terjedelmükben is megjelenhetnek. Ezt a reményt szeretné a Magyar Tudományos Akadémia Könyvtára beváltani, amikor a Czeke Marianne unokahugától, dr. Lakatos Gézánytól és fiától, Lakatos Andrástól tulajdonába került dokumentumokat — az ő közreműködésükkel — az író születésének 100. évfordulójára — teljes terjedelmükben megjelenteti.

Romain Rolland-t nemcsak mint Nobel-díjas író, de mint kivételesen lelkiismeretes *levelezőt* is világszerte ismerték. Fennmaradt óriási levelezésgyűjteményét Voltaire- és Goethéhez hasonlítják. Korábban köztudomású, hogy minden *lényeges* levélre válaszol. E tiszteletreméltó szokását ifjúkori élmények ihlették. Mivel egyik írói ideáljának, Tolsztojnak a zenét és művészetet kárhóztató nézetei megzavarták, a huszonegy éves ifjú levelet írt a jasznája-poljánai remetének, akitől harmincnyolc oldalnyi francia nyelvű választ kapott. Ebben Tolsztoj kifejtette a művészetek céljáról vallott felfogását, azt ti., hogy azoknak nemcsak a társadalom felsőbb köreihez, hanem mindenkihez kell szólniok. — Évek múlva Rolland másik esz-

<sup>1</sup> Benedek Marcell: Romain Rolland. Bp. 1961. — Dobossy László: Romain Rolland az ember és az író. Bp. 1961.

<sup>2</sup> Benedek Marcell: Romain Rolland levelei Beethoven halhatatlan kedveséről. Nagyvilág, 1957. 6. sz. '925—935. l. (A leveleket Benedek András fordította. E fordításokat jelen kiadványunkhoz is átvettük.)

Dobossy László: Romain Rolland kiadatlan levelei magyar barátaihoz. Filológiai Közöny, 1957. 1. sz. U. e. Klny. — U. e. Dobossy László, Romain Rolland az ember és az író (Bp. 1961.) c. könyvében 215—245. l.

<sup>3</sup> Ld. 1—2. jegyzetben említett műveket, továbbá Gáldi László: Dobossy László „Romain Rolland” című kandidátusi disszertációjának vitája. MTA Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei. XV, 1959. 162—167. l.

ménységét, Ibsent is felkereste levelével, aki nagybetegen, de szintén válaszolt.

Leveleiből ismerjük meg a Romain Rolland életére, művészi hivatástudata kialakulására oly döntő ifjúkori római benyomásokat is: ez időben ui. naponta írt édesanyjának.

Rómában még két későbbi levelező társnőjével ismerkedett meg. Egyikük anyai barátnője, Malwida von Meysenburg (1818—1909), a múlt század polgári forradalma és nőemancipációs gondolatainak egyik legkiválóbb képviselője. Kora haladó szellemeinek egész sorával: Garibaldival, Mazzinivel, Ledru-Rollinnel stb. volt kapcsolatban. Londonban, Pulszkyékon keresztül ismerte a magyar emigrációt, Párizsban kötött barátságot Wagner Richardékkal, míg véglegesen Rómában telepedett le. Korán szakított arisztokratikus német családjával s mint nevelőnő kereste kenyerét. Az orosz forradalmi gondolkodó, Herzen anyátlan gyermekeit nevelte. Egyikük, Gabriel Monod francia történész felesége lett, aki viszont Romain Rolland tanára volt. Így érthető az út, amely az ifjú Rolland-t Malwida von Meysenburg római szalonjába vezette. Benedek Marcell hívja fel a figyelmet arra, hogy Rolland, Malwida von Meysenburg nélkül, talán sohasem jutott volna el a legforradalmibb társadalmi eszmékhez.<sup>4</sup>

Romain Rolland másik itáliai levelező társnője, Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga, Malwida neveltje és ifjú barátnője. (Később egyik leányát egy Teleki gróf vette feleségül.) A két pártfogolt fiatal — a Malwida iránti barátság jegyében — levelezett egymással. Anyai barátnőjük halálakor írta Rolland Sofiának: „Egy egész hatalmas század múlik el vele, emberfölötti lángelmék és szenvedélyek százada, amely fölött fátyolként terjesztette ki édes derűjét.” Romain Rolland és Sofia levelezése a közelmúltban látott napvilágot.<sup>5</sup>

Levelezés révén ismerkedett meg az író második feleségével, a nála jóval fiatalabb Maria Kudasovával, akinek anyja francia, apja orosz, s ő mint egy szovjet professzor titkára került kapcsolatba Romain Rollandnal. 1934-ben kötöttek házasságot. Ő lett férje halála után szellemi örökségének gondozója. Neki köszönhető, hogy a „Cahiers Romain Rolland” című sorozatban 1948 óta szinte évről évre megjelenik egy-egy több száz oldalas kötet, főleg az író levelezéséből. — Az 1964-ig megjelent tizennégy kötetnyi sorozatban, felerészből nőikkel folytatott levelezések jelentek meg. A sorozatot Malwida von Meysenburggal váltott levelei nyitják meg.<sup>6</sup>

<sup>4</sup> Malwida von Meysenburg: Nagy emberekre emlékezem. Válogatta Fehér Imréné. Bevezette Benedek Marcell. Bp. 1964.

<sup>5</sup> Chère Sofia. Choix de lettres Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga. (1901—1908 et 1909—1932.) Introduction de Umberto Zamotti-Bianco. Paris, 1959, 1960.

<sup>6</sup> Choix de lettres à Malwida von Meysenburg. Établi par Marie Romain Rolland. Avant-propos de Édouard Monod-Herzen. Paris, 1948.



— Három további kötet naplójegyzeteit és édesanyjának írt leveleit közli.<sup>7</sup> Két másik kötetben a már említett Sofiával váltott levelek, míg az eddig megjelent utolsó kötetben Elsa Wolffal, a fasizmus áldozatául esett német írónővel folytatott levelezését tették közzé.<sup>8</sup>

A sorozat többi kötetei hozták nyilvánosságra Romain Rolland levelezését ifjúkori barátjával és íróársával, Charles Péguyvel,<sup>9</sup> volt diáktársával, az esszé-író André Saures-zel,<sup>10</sup> egykori tanítványával, majd barátjával Louis Gillettel,<sup>11</sup> Rabindranath Tagoreval<sup>12</sup> és Richard Straussal.<sup>13</sup>

Nem véletlen, hogy Romain Rolland legoldottabban, legbensőségesebben nőknek nyilatkozott meg. Életének összegezésekor maga vallja, hogy a velük való kapcsolatai mélyebbek és tartósabbak voltak, mint a férfiakhoz fűződő barátságai. Megmagyarázható ez azzal az életre szóló mély hatással, melyet édesanyja gyakorolt rá. Tőle örökölte a művészi érzékenységet s a zene iránti hajlamot. Róla mintázta első nagy regényfolyama, a *Jean Christophe* munkájában kiteljesedő anya alakját, Luisát. Anyai barát-nője, Malwida von Meysenburg szintén ihlette műveit, illetve nőalakjait: *Orsino* című ifjúkori drámáját s a *Jean Christophe* Grazia-ját.

Romain Rolland regényeinek nőalakjai — kritikusaknak egyöntetű véleménye szerint — élőbbek, jobban kidolgozottak, mint a férfialakok. Érthető, hiszen m ennapjait köztük, velük élte, sorsuk, egyéniségük mint fényes fonal szotte át életét. Érdekes az a hallgatással rejtett mély hatás is, melyet első felesége: Clotilde Bréal gyakorolt rá, akitől epdig közel tízévi házasság után elvált. Erre a belső élményre utal az író Szirmayné Pulszky Henriettenek írt levelében: „Én ismerek valakit — vallja önmagáról — aki fiatal kora óta naplót vezet, titkos naplót, amelyekben mindazokról ír, akiket ismer és akikkel foglalkozik. De éppen arról nem talál

<sup>7</sup> Le cloître de la rue d'Ulm. Journal de Romain Rolland à l'École Normale (1886—1889) suivi: de quelques lettres à sa mère et de Credo quia verum. Avant-propos de André George. Paris, 1952. — Printemps romain. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère. (1889—1890.) Avec un texte de Malwida von Meysenburg Paris, 1954. — Retour au Palais Farnese. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère. (1890—1891.) Introduction de Sofia Bartolini Guerrieri-Gonzaga. Paris, 1956.

<sup>8</sup> Fraülein Elsa. Lettres de Romain à Elsa Wolff. Présentées et annotées par René Cheval. Paris, 1964.

<sup>9</sup> Une amitié française. Correspondance entre Charles Péguy et Romain Rolland. Présentée par Alfred Saffrey. Paris, 1955.

<sup>10</sup> Cette âme ardente... Choix de lettres de André Suarès à Romain Rolland (1887—1889). Préface de Maurice Pottecher. Avant-propos et notes de Pierre Sipriot. Paris, 1954.

<sup>11</sup> Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland. Choix de lettres établi par Mme Louis Gillet et Mme Romain Rolland. Préface de Paul Claudel de l'Académie française. Paris, 1949.

<sup>12</sup> Rabindranath Tagore et Romain Rolland. Lettres et autres écrits. Préface de Kalindas Nag. Paris, 1961.

<sup>13</sup> Richard Strauss et Romain Rolland. Correspondance. Fragments de journal. Avant-propos de Gustave Samazeuilh. Paris, 1951.

egy említést sem, aki pedig legközelebb állt szívéhez és akinek képe élete számtalan óráját betöltötte.”<sup>14</sup> Hatása végigvonul az író életén, visszavisszatér nőalakjainak egy-egy vonásában, jellemében, sorsfordulataiban.

Nem véletlen az sem, hogy Romain Rolland külön regény-folyamot szentelt a társadalmi konvekcióknak búcsút mondó női lélek ábrázolására. Az *elvarázsolt lélek* Anetteje kiküzdi saját önálló életét s megteremti új útjainak új stílusát.

Az sem véletlen, hogy Romain Rolland éppen e nőalakot választotta ki arra, hogy benne saját fejlődésének történetét: az individualista magatartásból a közösség felé növvő, kitáruló lelki alkatot, „a cselekvő szellemi ember” képét tükrözze. Mint többfelé vallja, alakjait — s bennük saját lelkivilágát — fejlődésükben, változásaikban ábrázolja. A fejlődést, a változást az emberi lélek fő jellemzőjének hirdeti s hangsúlyozottan vallja ezt a női lélekről. *Goethe és Beethoven*-ről írt könyvében az annyi megértéssel és lélektani ismerettel jellemzett ifjú Bettináról írja: „Senki sem marad ugyanaz egy egész élet folyamán, legkevésbé pedig egy asszony, aki oly tökéletesen ki van szolgáltatva gyöngéd és bolond szívének, mint Bettina.”<sup>15</sup>

E megállapítás alapvetően irányította kutatásait. Egyik levelében a fentiekhez hasonlóan ír, de most már Brunszvik Terézzel kapcsolatban „Sem férfit, sem nőt nem szabad teljes egészében, élete összeségében megítélni, különösen az érzelmi életet illetően, mert az egyéniség sehol sincs jobban változásoknak kitéve, mint ezen a téren.”<sup>16</sup>

Hogy Romain Rolland annyira vonzódott a női principiumhoz, nem annyira szexuális hatások, mint inkább az intuitív női lélekkel való belső rokonsága magyarázza. Ennek bizonyossága nemcsak édesanyja, majd később anyai barátnője, Malwida von Meysenburg hatása, de az a mély kapcsolat is, amely nőtestvéréhez fűzte. Madeleine Rolland — bátyja vallamása szerint — nemcsak bizalmasa, évtizedeken át mindennapjai megosztója, de munkatársa is volt, mint arról Czeke Mariannának is beszámol.<sup>17</sup> Madeleine Rolland, mint angol szakos tanár, nyelvtudása és kapcsolatai révén új barátságokkal, érdeklődési területekkel ajándékozta meg író bátyját. Romain Rolland az ő révén ismerte meg Indiát s a hindu misztikusokat. Így került kapcsolatba India nagy élő szellemeivel: Rabindranath Tagoreval, Mahatma Gandhival s utóbb Nehruval. Romain Rolland Gandhiről írt tanulmánya előtt „hű munkatársai” között elsősorban nővérének mond köszönetet. Gandhi cikkeiből egy kötetre valót együtt válogattak és adtak ki.<sup>18</sup>

<sup>14</sup> Romain-Rolland — Szirmayné Pulszky Henriettének. — 4. sz. — 1927. nov. 8. — OSZK Kézirattára.

<sup>15</sup> Romain Rolland: *Goethe és Beethoven*. Ford. Benedek Marcell. Bp. 1931. 19. 1.

<sup>16</sup> Ld. 14. jegyz.

<sup>17</sup> Romain Rolland — Czeke Mariannának, — 3. sz. — 1927. okt. 25. — MTAK Kézirattára, Ms 842.

<sup>18</sup> Gandhi, Mahatma: *Jung Indien. Aufsätze aus den Jahren 1919 bis 1922. Auswahl von Romain Rolland und Madeleine Rolland*. Erlenbach—Zürich—München, 1924.

Louie Peacop, a londoni barátnő, Madeleine angol kapcsolatai révén jutott a Rolland-testvérek belső baráti körébe, maguk a testvérek viszont az ő közvetítésével kerültek ismeretségbe Czeke Mariannennal.

Louie Peacop és Czeke Marianne Londonban ismerkedtek meg egymással, ahol Czeke Shakespeare-tanulmányokat folytatott. Barátságot kötöttek s az angol hölgy Pestre is ellátogatott. Itt vásárolt egy népi hímzésű terítőt, ami a Rolland-testvéreknek is igen megtetszett. Czeke Marianne és barátnő, mint Rolland lelkes olvasói, nekik is küldtek egyet. Így kezdődött az ismeretség a Rolland-testvérek és Czeke Marianne között.

Romain Rolland-t akkor tájt Magyarországról sokan felkeresték leveleikkel. Gyergyai Albert találóan állapítja meg, hogy mint a XVI. században Erasmusnál, a XVIII-ban Voltairenél, úgy kerestek a XX. század eleji magyar kortársak világosságot, humánusmot Romain Rolland-nál.<sup>19</sup>

Dobossy László Rolland magyar vonatkozású levelezését ismertető tanulmányában, mint levélíró is jellemzi az író. Kiemeli tapintatát, figyelmességét, a levelező társ megértésének igényét s a másik fél véleményének tiszteletét. A Czeke Marianne-hoz írt levelekben különösen híven tükröződnek Rolland-nak, a tudós kutatónak erényei. Magyar levelezői közül neki írta legtöbb levelét, szám szerint 42 darabot, köztük nyolc—tíz oldalasakat is. Szorosan e körbe tartozik az az egy levél, melyet mint Czeke Marianne munkatársának: Szirmayné Pulszky Henriette-nek írt.<sup>20</sup>

Romain Rolland és Czeke Marianne nagy terjedelmű és nagy értékű levelezését az író Beethoven- és Czeke Brunsvik Teréz-kutatásai indították el.

Rolland-nak a zene iránti mély rokonszenve és tehetsége anyai öröksége. Mint középiskolás diák már kitűnő zongorista. Rómában, Malwida von Meysenburg szalonjában Beethoven-műveket játszik és Jean-Christophe, a „beethoveni-regényhős” már ekkor megjelenik gondolatvilágában. Pályaválasztásakor komoly problémája, hogy zeneművész legyen-e? Családja, főleg édesapja ellenezte a művészi pályát, ezért választotta legalább kutatása területéül, a zene történetét.

Világot átfogó, szélesre tárt humanizmusa a művészet, elsősorban a zene egyetemes nyelvét beszélőkben találta meg szellemi rokonait s a róluk szóló művekben mondta el mindazt, amit magáról és koráról, önmagának és korának mondani akart. A nagy művész egyéniségekben, akiről írt, az önmagukkal és a világgal való heroikus küzdelem érdekelte leginkább s ezt ábrázolta legszívesebben.

A zene fejedelmei közül mindvégig *Beethoven* állott hozzá legközelebb: zsenialitása, megalkuvást nem ismerő becsületessége, egyenessége, szenvedélyes szembenállása az elnyomókkal, s nem utolsósorban, ahogy boldogtalan egyéni sorsát viselte, Romain Rolland világában testvéri vissz-

<sup>19</sup> Gáldi László: Dobossy László „Romain Rolland” című kandidátusi disszertációjának vitája. MTA Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei, XV. 1959. 162—167. l.

<sup>20</sup> Romain Rolland — Szirmayné Pulszky Henriettének. — 4. sz. — 1927. nov. 8. — OSZK Kézirattára.

hangra talált. 1902-ben, első házassága felbomlása után Beethovennél keresi és találja meg saját és az emberiség sorsának a válságból kivezető útját.

Megvigasztalva és békességgel szívében tért vissza Bonnból Párizsba, s csorduló hálával, szinte egy lélegzetre megírta első kis Beethoven-életrajzát (*Vie de Beethoven*), amely a Charles Péguy szerkesztette *Les Chaiers de la Quinzaine*-ben jelent meg s utóbb az egész világot bejárta.<sup>21</sup> Keletkezéséről egyik Czeke Marianne-hoz írt levelében a következőket vallja: „Teljesen egyedül voltam, magamnak és barátaimnak írtam, mint valami imádságot. Nem az én hibám, hogy az egész világon elterjedt.”<sup>22</sup>

Mikor a kis művet Beethoven halála századik évfordulójára újból megjelentették, szövegét változatlanul tette közzé. Az új kiadás bevezetőjében így vall erről: „ezt a *Beethovent* nem a tudományért és nem a tudománynak írtam. Inkább zene, inkább dallam ez: egy megsebzett, egy fuldokló lélek éneke, amely most nagyot lélegzik, kiegyenesíti magát és köszönetet mond Megmentőjének, Beethovennek.”<sup>23</sup>

Mint mestere, Romain Rolland sem merült el egyéni élete hullámvölgyeiben. Mindig széles távlatban nézte és látta kora problémáit, bennük élt egész finom idegrendszerével és felelősségtudatával. Így vall erről első Beethoven-könyve előszavában: „A világot saját bölcs és hitvány egoizmusa fojtja meg... Nyissuk ki az ablakot. Hadd áradjon be a friss levegő. Szívjuk magunkba a hősök leheletét.” Romain Rolland egész későbbi közéleti működése, a fasizmus elleni harca, egyetlen nagy ablakkitárás a hősök levegője, az egyetemes emberiség felé.

Az 1927. évi Beethoven-centennárium bécsi ünnepségein Romain Rolland is tartott előadást. Itt találkozott vele Benedek Marcell. Meghatotta az a szerény, fölfelé néző tisztelet, amellyel a nagy író Beethovenről beszélt. Ekkor már dolgozott *A nagy teremő korszakok* címen ismert, s a teljes Beethoven-életművet feltáró 7 kötetes munkáján, melynek befejező része csak halála után jóval, 1957-ben jelent meg.<sup>24</sup>

A scrozat első kötete *Az Eroiá-tól az Appassionata-ig* már érinti Beethoven és a Brunszvik család kapcsolatait s nemegyszer hivatkozik Czeke Marianne kutatásaira. Czeke életének fő munkája *Brunszvik Teréz grónő naplói és feljegyzései* (Bp. 1938.) kritikai kiadása. E naplók Beethoven vonatkozásait Czeke készséggel bocsátotta Romain Rolland rendelkezésére, hogy az író még Czeke könyvének megjelenése előtt tudomást szerezhessen a közben felmerülő új adatokról. E téma körül indult meg levelezésük. Czeke páratlanul sokoldalú anyagismerete, intellektusának szigorú

<sup>21</sup> Romain Rolland: *Vie de Beethoven*. Paris, 1903. — (Második magyar kiadása: Cserna Andor fordításában. Bp. 1962. A Beethoven-kutatás új eredményeiről Bartha Dénes gondos jegyzetei tájékoztatják az olvasót.)

<sup>22</sup> Romain Rolland — Czeke Marianne-nak — 20. sz. — 1928. febr. 6. — MTAK Kezirattára, Ms. 842.

<sup>23</sup> 1927. március. (Ld. második magyar kiadás.) 6—7. l.

<sup>24</sup> Romain Rolland: *Les aimées de Beethoven*. Paris, 1957.

objektivitása szerencsésen egészítette ki a költő és művész lelkesedését, szubjektivitását. Érdemes megjegyezni, hogy Czeke szögezte le elsőnek a La Mara által akkor még csak sejtett tényt, mit azután húsz év múlva (1957-ben) a Schmidt Jörg által kiadott tizenhárom Beethoven-levél is megerősített: azt, hogy Brunszvik Josephine és Beethoven közt kölcsönös szerelem volt, sőt a házasság is szóba jöhetett.

Romain Rolland könyve magyar kiadásának utószavában Czeke Marianne segítő munkáját külön is méltatja:

„A szerző kötelességének tartja, hogy különös köszönetét fejezze ki dr. Czeke Marianne úrhölgynek, aki esztendőök óta foglalkozik *Brunszvik Teréz* kiadatlan naplójának sajtó alá rendezésével s nagylelkűen részeltette őt is ebben a kincsben, valamint sajtó biztos tudásának eredményeiben. Mély háláját fejezi ki továbbá *De Gerando* Irén bárónénak, szül. Teleki grófnőnek, Teréz dédunokahúgának, aki kivételes kegyként megengedte neki, hogy megismerkedjék ezekkel a megindító, valóban szent *Vallomásokkal*, amelyeket a szerző legkegyeletesebb diszkrécióval kezelt.”<sup>25</sup>

Ezúttal fejezzük ki azt a reményünket, hogy Romain Rolland művei kritikai kiadásában Czeke Marianne értékes levelei is napvilágot láthatnak majd.

*Czeke Marianne dr.-t* (1873—1942)<sup>26</sup> a budapesti Egyetemi Könyvtár munkatársát 1926-ban bízták meg Brunszvik Teréz tudományos igényű életrajzának megírásával és Naplóinak kiadásával. Benne megvoltak e feladat megoldásának feltételei: jártasság a tudományos munkában, a Naplók feldolgozásához szükséges alapos német és francia nyelvismeret s nem utolsósorban az érdeklődés a haladó nőmozgalom múltja s Brunszvik Teréz személye iránt. A Brunszvik-életrajz és a Naplók kiadását 1928-ra, az első hazai „angyalkert”, azaz kisdédóvó intézet alapításának századik évfordulójára tervezték. A művet a Magyar Történelmi Társulat *Magyarország Újabbkori Történelmi Forrásai* című sorozatában készült kiadni.

Mindenek előtt a hagyaték hollétét kellett felkutatni. A szálak a Szatmár megyei Pálfalvára vezettek. Ott élt a Naplók utolsó családi örököse, a Romain Rolland háláját is kiérdemelt *De Gerando* Attiláné Teleki Irén.

A több országban szétszórt Brunszvik-leszármazottak közül miért s hogyan került a hagyaték őhozzá?

Brunszvik Teréz ismerte Naplói és életműve jelentőségét. Mindkettővel hazája ügyét kívánta szolgálni. Ezért akart unokahúga és „szellemi gyermeke” Teleki Blanka segítségével a szabadságharc leverése után Naplóból részleteket kiadni.<sup>27</sup> Szellemi hagyatékát Magyarországon akarta elhelyezni, ezért hagyta Karolina (Charlotte) húga leszármazottaira, név szerint *De Gerando* Attilára (1847—1897).

<sup>25</sup> Romain Rolland: A nagy teremő korszakok. Az Eroica-tól az Appassionata-ig. Fordította Benedek Marcell. Bp. 1929. 328. l. utáni számozatlan lapon.

<sup>26</sup> Czeke Marianne adatainak összegyűjtésében rokona, Lakatos András volt segítségemre, ezúttal is fogadja köszönetemet!

<sup>27</sup> Sáfrán Györgyi: Teleki Blanka és köre. Bp. 1963. 388—389. l.

Amikor Czeke Marianne a hagyaték nyomára jutott, már csak ennek özvegye, De Gerando Attiláné Teleki Irén (1859—1937) élt. Ő is, mint néhai férje — akinek első unokatestvére volt — szintén Brunszvik Karolina unokája, s így a haladó nőmozgalom indításait női ágon kézről kézbe adó Brunszvik—Teleki—De Gerando család légkörében nőtt fel: nagyanyjának testvére volt Brunszvik Teréz, nagynénje: Teleki Blanka, a Kufsteinbe zárt nőnevelő, férjének anyja De Gerando Ágostné Teleki Emma és ennek leánya De Gerando Antonina, korukban ismert pedagógiai írók, ez utóbbi kolozsvári iskolaszervező is. E családi hagyományokon kívül hasonló hatással volt rá nevelőnője, Lövei Klára, Teleki Blanka egykori nevelő- és fogolytársa. Így érthető ez a Romain Rolland-nak néha túlzásnak tetsző aprólékos gond, mellyel De Gerandoné Brunszvik Teréz hagyatékát kezelte. Viszont e gondosságnak köszönhető, hogy a Naplók nem rekedtek Bécsben. Ugyanis Brunszvik Teréz másik húgának, Jozefinnek (Deymné, majd Stackelbergné) legfiatalabb gyermeke, Minóna (1813—1897) — kölcsönkérte a Naplókat, hogy bennük anyja emléke után kutasson, s csak De Gerandoné ismételt sürgetésére sikerült férjének a Naplókat Minónától — alig valamivel annak halála előtt Bécsből visszaszerezni s a pálfalvai családi múzeumban elhelyezni.<sup>28</sup>

Itt látta a Naplók füzeteit először Czeke Marianne, amikor barátnőjével és munkatársával, Hrabovszky Józsefné Révész Margit dr. orvosnővel 1926-ban Pálfalvára utazott, hogy tanulmányozzák a hagyatékot. Czeke Marianne utóbb Szirmay Tamásné Pulszky Henriettet is bevonta e munkába.

De Gerando Attiláné és Czeke Marianne ismeretsége idővel barátsággá mélyült. A Brunszvik Naplók utolsó családi örököse értékelti tudta Czeke Marianne komoly, tudományos felkészültségét, önzetlen ügyszeretét s ezért — tekintettel a tudósno egészségi állapotára (baleset következtében elvesztette fél lábát) — a munka megkönnyítésére, a Naplókat átjuttatta Budapestre. Czeke fáradhatatlan ügybuzgalmának köszönhető, hogy az értékes hagyaték 1936-ban a Fővárosi Könyvtár birtokába került, ahol ma is kegyelettel őrzik.<sup>29</sup>

Czeke Marianne és De Gerandoné levelezése nemcsak családi hagyományokat tár fel, de kibontakoznak belőle a Naplók kiadása körüli bonyodalmak is, melyek a kor mostoha gazdasági viszonyait is jellemzik. Romain Rolland éber figyelemmel kísérte a Naplók kiadásának ügyét.

Czeke Marianne a kiadványt eredetileg négy kötetre tervezte: az első, kb. húsz ív terjedelemben Brunszvik Teréz teljes életrajzát közölte volna, míg a hozzá csatlakozó három további negyven—negyven íves kötet, Naplóit. A nehéz gazdasági viszonyok miatt azonban a művet mind kevesebb és kevesebb kötetre kellett zsugorítani. Czeke Marianne leveleinek tanúsága szerint személyi intrikák is közbejártszottak, úgyhogy a Naplók kiadása

<sup>28</sup> De Gernado Attiláné Teleki Irén — Czeke Marianne-nak, 1929. jan. 6. MTAK Kézirattára, Ms 843.

<sup>29</sup> Czeke Marianne levélfogalmazványa — De Gernadoné Teleki Irénnek, 1936. febr. 24. — MTAK Kézirattára, Ms 844/e.

történetében volt egy olyan szakasz is, amikor úgy látszott, a hazai kiadást végleg elgáncsolják. Ekkor gondolt Czeke arra, hogy az első, a Beethoven-korszakot magában foglaló kötetet Romain Rolland segítségével, megpróbálja külföldön kiadni. E kiadás jövedelméből tervezte a többi részek megjelentetését. Erre azonban mégsem került sor, mert a Magyar Történelmi Társulat végül is hajlandó volt a munkát kiadni, azonban újabb összevonást kívánt. 1930-ban Czeke Marianne nagy lehangoltságról panaszkodik De Gerandonénak, mert az eredeti négy kötetből nagynehezen háromba szorított anyagot — ötszöri átdolgozással — ezúttal két kötetre kellett redukálnia.<sup>30</sup> — Ezek közül az első: *Brunszvik Teréz grófnő naplói és feljegyzései* címen 1938-ban végre megjelent. A kötet 450 oldalon Brunszvik Teréz tudományos igényű életrajzát adja, de csak 1813 közepéig s a többi 442 oldal közli az erre a szakaszra eső Naplók teljes szövegét. — A második kötet tartalmazta volna az életrajz folytatását s a Naplók további szövegét szemelvényekben, különös tekintettel a gyermekvédelem- és általában a nevelésügy szempontjaira. — Ez a második kötet azonban sohasem látott napvilágot. Czeke 1942-ben meghalt s így Brunszvik Teréz életrajzának és Naplóinak megíratlan, illetve kiadatlan része ma is várja Czeke Marianne hozzáértő munkájának folytatóját.

Megjelent műve előszavában Czeke Marianne is méltatja Romain Rolland érdemeit:

„Külön kell kiemelnem — írja — a Romain Rolland-nal 1927—1928-ban folytatott élénk, végtelenül tanulságos levelezést, mely abban a jegyben indult ugyan el, hogy én nyújtok adatokat a készülő és 1928 végén megjelent Beethoven-műhöz, végeredményben pedig engem juttatott a naplók nem egy homályos passzusának magyarázatához, és e tér és időn kívül írott feljegyzések nem egy helyes kronológiai és helyi megállapításához. Ezáltal pedig — tekintve a pszichológiai elemeknek a naplókban érvényesülő túlsúlyát és a Beethoven-irodalomban előforduló, Brunszvik Terézre és általában a Brunszvikékre vonatkozó sok időbeli és ténybeli tévedést és adathiányt, — a pontos dokumentáción és a tényeken nyugvó életrajz-írás feladatát megkönnyítette, amivel az illusztris író nagy hálára kötelezett.”<sup>31</sup>

Romain Rolland-t legjobban a Brunszvik Naplók első kötete érdekelte, mert ez öleli fel Beethoven életének azokat az éveit, amelyekben sűrűbb összeköttetésben állt a Brunszvik családdal. Romain Rolland Beethoven könyvei írásakor a Naplókban remélt fényt deríteni a Beethoven—Brunszvik kapcsolatok akkor még a mainál sokkal több homályos pontjára. Azonban Czeke Marianne-nal együtt azt kellett tapasztalniok, hogy Brunszvik Teréz *Tagebuchjai* és *Journaljai* a szokásostól eltérnek, amennyiben nem eseményeket, inkább reflexiókat, elmélkedéseket tartalmaznak. Romain Rolland döbbenettel konstataulta, hogy mi mindent tud Teréz

<sup>30</sup> Czeke Marianne levélfogalmazványa — De Gerandoné Teleki Irénnek, 1930. febr. 15. — MTAK Kézirattára, Ms 844/e.

<sup>31</sup> Brunszvik Teréz grófnő naplói és feljegyzései. Szerkesztette és a bevezető tanulmányt írta dr. Czeke Marianne I. k. Bp. 1938. Előszó, VII, 1.

„meg nem írni”. Így a Beethoven irodalom sokat vitatott kérdése: a „hatalatlan kedves”-nek írt levelek ihletője Romain Rolland és Czeke Marianne előtt sem lebentette fel végleg fátyolát.

Ismeretes, hogy amikor Beethoven meghalt, titkos fiókjában érzelmi életének következő emlékeire bukkantak: Giulietta Guicciardi és Brunszvik Teréz arcképére, az utóbbin a következő ajánlással:

„Dem seltnen Genie,  
Dem grossen Künstler  
Dem guten Menschen  
von T: B:”

Három zaklatott, egyben megindítóan szép levelet is találtak a fényképek mellett. Ma sem tudjuk pontosan: kihez íródtak?

### 1.

„Július 6-án reggel — Angyalom, Mindenem, Énem — csak néhány szót most — még hozzá ceruzával — a tiéddel, csak holnapig biztos a lakásom, mennyi idővesztés az ilyen és hasonló hitványságok miatt — miért ez a mélységes bánat, mikor a szükség parancsol. — Hát fennmaradhat-e szerelmünk másként, mint folytonos önfeláldozás árán s úgy, hogy nem követelünk mindent; tudsz-e változtatni rajta, hogy nem lehetsz egészen enyém s én egészen a tiéd. — Ó, Istenem, nézd, milyen szép a világ, és nyugodj bele a változhatatlanba. — A szerelem mindent követel és teljes joggal; így vagyok én Veled s Te velem — csak hát olyan könnyen megfeledkezel róla, hogy nekem magamért s Éretted kell élnem, és ha egészen egymásé lehetnének, éppúgy nem éreznéd ezt a fájdalmat, ahogyan én, — utam borzalmas volt, csak reggel négy órakor értem ide, mert nem volt elég ló, s a postakocsinak utat kellett változtatnia, de micsoda pokoli út, az utolsó állomáson figyelmeztettek, hogy ne utazzam éjjel, s egy erdővel ijesztgettek, de ez csak annál jobban izgatott — s rosszul tettem, a kocsi darabokra tört a szörnyű úton — feneketlen falusi út, olyan jó . . . kocsisok nélkül, mint amilyeneket kaptam, ott veszttem volna az útszélén: de Eszterházyt is ugyanaz a sors érte a másik, rendes úton a nyolc lovával, mint engem a négygyel — mindazonáltal bizonyos mértékig még örültem is az egésznek, mint mindig, mikor szerencsésen túlestem valamin. — lelkiekről most gyorsan át a külső dolgokra. Nemsokára valószínűleg látjuk egymást, ma sem tudom elmondani neked mindazt, amit e néhány nap alatt életemről végig gondoltam, — ha szívünk mindig szorosan egymás közelében lenne, bizony, nem gondolnék ilyesmikre. Szívem tele mondanivalóval, — ó, vannak pillanatok, mikor úgy érzem, hogy a nyelv semmit sem ér. — Légy vidám, maradj az én hűséges, egyetlen Kincsem, Mindenem, ahogy én a Tiéd, a többi, hogy mi lesz és mi legyen velünk, az istenek dolga.

Hűséges

Ludwigod.



## 2.

Július 6-án, hétfőn este. — Sze:vedsz egyetlen Életem — most eszmélek rá, hogy a leveleket már kora hajnalban fel kell adni. Hétfő — csütörtök — az egyedüli napok, mikor K-ba posta megy innen. — Szenvedsz — ó, akárhol vagyok, Te is ott vagy velem, velem s veled kiharcolom, hogy együtt élhessünk, micsoda élet ez!! így!! Nélküled — itt is, ott is valósággal üldöz az emberi jószág, amelyet — úgy hiszem — éppúgy nem akarok megnyerni, mint ahogy meg sem érdemlem — ember megalázkodása ember előtt — ez sért engem — ha a világegyetem egészében nézem, mi vagyok én — és mi az — akit a legnagyobbak neveznek — bár mégis ebben — mégis csak ebben van, ami az emberben isteni — sírok, ha arra gondolok, hogy nyilván csak szombaton kapod meg az első híradást tőlem — bármennyire szeretsz is — én még forróbban szeretlek — csak soha ne rejtőzködj előlem — jó éjt — mint fürdővendégnek, már aludni kell mennem —ó, Istenem — oly közel! oly távol! hát nem valóságos mennyboltozat-e a mi szerelmünk, de olyan szilárd is ám, mint az Egek erőssége.

## 3.

Jó reggelt! Július 7-én. — Már az ágyban feléd tódulnak gondolataim, Halhatatlan Kedvesem, hol örvendezve, hol szomorún, figyelve a Sorsot, hogy meghallgat-e bennünket — élni vagy csak egészen veled, vagy sehogy sem tudok, igen, eltökéltem, addig fogok bújdosva bolyongani a messziségben, míg csak karodba nem repülhetek, nálad egészen otthonra lelek, s lelkem a tieddel egyesülve nem emelkedhetik a Szellem birodalmába — igen, ennek fájdalom, így kell lennie, s Te erős leszel, annál is inkább, mert ismered hozzád való hűségemet; soha nem lesz másé a szívem, soha — soha — ó, Istenem, miért kell messze szakadni attól, akit az ember annyira szeret; de az életem W-ben, így, ahogy most van, mégiscsak nyomorúság. — Szerelmed egyszerre tesz a legboldogabbá és legboldogtalanabbá — az én koromban most már az életkörülmények némi egyenletességére volna szükségem —, de lehetséges-e ez a mi kapcsolatunk mellett? — Angyalom, épp most tudtam meg, hogy mindennap jár a posta — he kell tehát fejeznem, hogy azonnal megkapd ezt a leveletem — légy nyugodt — szeress — ma — tegnap — micsoda könnyes vágyakozás ez utánad — utánad, Életem — Mindenem — Isten veled — ó, szeress továbbra is, — sohase kételkedj szerelmesed hűséges szívében

örökre a Tiéd  
örökre az enyém  
örökre a miénk

L.”<sup>32</sup>

<sup>32</sup> Keresztúry Dezső fordításai. Pintér József: Szerelmes levelek. Bp. 1964. c. kötetben 149—151. l.

Vajon mikor írta s kinek szólnak a csíkos papíron, ceruzával írt levelek; fogalmazványok, el nem küldött, vagy visszajuttatott emlékek? E sokat vitatott kérdésekre keresett támpontot Romain Rolland a saját, Czeke Marianne és Hajnal István kutatásai révén.

A második levél kelte: „július 6. hétfő”. — A szóba jöhető években: július 6. 1807- és 1812-ben esett hétfőre. — A levelek második fogódzója az első levélben emlegetett Eszterházy, aki nyolc lovával éppen olyan viszontagságosan utazott, mint Beethoven a postakocsin. Romain Rolland levelezett ez ügyben az Eszterházy család kismartoni levéltárossával, Hajnal Istvánnal. Hozzá írt két levelében<sup>33</sup> összefoglalta a kérdésben kialakult nézeteit: a Beethoven-levélben emlegetett Eszterházy Pál herceg, a szász királyi udvarhoz kinevezett ausztriai követ, június végén Prágában volt s onnan Teplitzre utazott. (Ismeretes, hogy Beethoven július első napjaiban bécsi barátaitól búcsút sem véve, hirtelenül eltűnt onnan.) — A második levélben 6-án este már mint „fürdővendég”-et emlegeti magát s 7-én mint ilyen szerepel is a teplitzi vendégek névsorában. Romain Rolland feltevése szerint Prágában, vagy Prága és Teplitz között valahol találkozhatott a „halhatatlan kedves”-sel.

Romain Rolland-t is foglalkoztatta a kérdés: ki ihlette a leveleket?

Ismeretes, hogy Beethoven halála után az első találgatások a titkos fiókba rejtett két arckép nyomán indultak el. Thayer első nagy apparátussal megírt Beethoven-életrajza<sup>34</sup> a magára maradt Brunszvik Terézt tekintette a levelek ihletőjének. Romain Rolland első kis Beethoven-könyve írásakor ezt az elméletet fogadta el. A további kutatások nyomán azonban kiderült, hogy a kérdés még napjainkban sem oly egyszerű, mint kezdetben látszott.<sup>35</sup>

Beethoven kapcsolata a Brunszvik családdal 1799-ben kezdődött. Első látogatásuk és leckéik történetét Brunszvik Teréz színes leírásából ismerjük. Közismertek Giulietta Guicciardi és Beethoven kapcsolatai s a *Mondschein* szonáta keletkezése körülményei. A két Brunszvik lány: Teréz, és főleg Jozefin Beethoven kapcsolatai viszont csak fokról fokra bontakoztak ki az újabban előkerült dokumentumokból.<sup>36</sup>

A pálfalvai Teleki—Brunszvik családi levéltár és Brunszvik Teréz ott őrzött Naplóinak első áttanulmányozói: Hevessy Andor,<sup>37</sup> La Mara (Marie

<sup>33</sup> Romain Rolland két levele [Hajnal Istvánnak]. Közli Valkó A. — Új Zenei Szemle, 1955. 2. sz. 29—30. l. — Major Ervin, A „halhatatlan kedves” (Unsterbliche Geliebte) — Új Zenei Szemle, u. o. 31. l.

<sup>34</sup> Thayer, Alexander Wheelock: Ludwig van Beethovens Leben. Berlin, 1866 —72. I—V. k.

<sup>35</sup> Kaznelson, Siegmund: Beethovens Ferne und Unsterbliche Geliebte, Zürich, 1954. — Környi Elek: A „halhatatlan kedves”-hez írt levelek titka. Beethoven és Martonvásár c. könyvében. É. n. 55—62. l.

<sup>36</sup> Ld. 35. sz. jegyz.

<sup>37</sup> Hevessy André de: Petites amies de Beethoven: Paris, 1910. — Beethoven vie intime. Paris, 1927.

Lipsius)<sup>38</sup> és Czeke Marianne is találtak e kapcsolatra vonatkozó adatokat. Romain Rolland közülük csak Czeke Marianne eredményeit fogadta el fenntartás nélkül. Adatai az író nem egy lélektani feltevését igazolták.

Beethoven és Brunsvik Jozefin kapcsolatai 1804-ben, Jozefin férjének, Deym grófnak halála után váltak intenzívebbé. Ez évben — az Appassionata évek nyarán — Beethoven és Jozefin egymáshoz közel nyaraltak. Télen a Brunsvik nővéreket már nyugtalanította a kapcsolat. Karolina (Charlotte), a későbbi Telekiné — volt ekkor Jozefinnel. Levelekben számol be testvéreinek arról, hogy Beethoven minden másodnap eljön s órákat tölt Pepivel (Jozefin beceneve) „ő az első, aki legtitkosabb gondolatait ismeri” s akinek az akkor készülő *Leonora* első inspirációiból játszik. Nem nehéz kitalálni, mire gondolt a Jozefint bálványozó Teréz ez időből származó megjegyzésében, hogy a lángelmék után mindjárt azok következnek, akik fölismerik azok értékét. — A nővérek egyöntetű véleménye mégis az, hogy Jozefinnak „nem”-et kell mondania. Hogy így is történt, bizonyítja, hogy a neki komponált *An die Hoffnung* című dal 1805 szeptemberében dedikáció nélkül jelent meg s ez év őszén Jozefin beteg, búskomor. Kapcsolatuk első szakasza ezzel lezárult. A Schindler-féle első Beethoven-életrajz 1840-ben jelent meg s a „halhatatlan kedves”-nek írt levelek ihletőjét Giulietta Guicciardiban jelöli meg. Ezzel kapcsolatban jegyezte Brunsvik Teréz Naplójába, hogy a levelek valószínűleg Jozefinnak szólnak, akit Beethoven „szenvedélyesen” szeretett.<sup>39</sup> Ugyancsak egy másik bejegyzés vallja, hogy „egymásnak születtek”. — Ez után következik egy kétféleképpen értelmezhető mondat, ezen Romain Rolland és Czeke Marianne vitatkozott: „und lebten beide noch, hätten sie sich vereint”. A kétféle értelmezés: „ha élnének még, egyesültek volna”, — vagy: — „mind a ketten élnének, ha egyesültek volna”. Bárhogy értelmezzük is, mindkétféleképp Beethoven és Brunsvik Jozefin mélyebb kapcsolatának bizonyosságai. Romain Rolland és Czeke halála után került elő az a tizenhárom, Jozefinnak írt Beethoven-levél, amely megerősíti Romain Rolland és Czeke Marianne feltevését<sup>40</sup> Beethoven és Jozefin kapcsolatát illetőleg. Az újabb kutatások mindinkább Brunsvik Jozefint tekintik a „halhatatlan kedves”-nek.<sup>41</sup> Ez újabb elmélet szerint a kérdéses időben már nem élt együtt második férjével, Stackelberg Kristóffal. Jozefin és vele Teréz ekkor a Prágától nem messze levő Witschapban éltek, amíg anyai nagybátyjuk, Seeberg Fülöp br. Prágában lakott. E feltevés szerint Brunsvik Jozefin utolsó gyermekének apja Beethoven volna. Kétségtelen, hogy a

<sup>38</sup> La Mara (Marie Lipsius): Beethoven und die Brunsviks. Leipzig, 1920.

<sup>39</sup> Romain Rolland: Beethoven. A nagy teremtő korszakok. Az Eroica-tól az Appassionata-ig. Ford. Benedek Marcell. Bp. 1929. — című könyvének „A Brunsvik nővérek és unokatestvérük, a Mondschein-szonáta Giuliettája.” 283—328. l.

<sup>40</sup> Schmidt-Görg Joseph, Beethoven: Dreizehn unbekannte Briefe an Joseephine Gräfin Deym geb. v. Brunswick. Veröffentlichung des Beethoven-hauses in Bonn. Neue Folge. III. Reihe. Herausgeben von — Bonn, 1957. Beethoven Haus, facsim. — Prahács Margit dr. szíves közlését ezúttal is köszönöm!

<sup>41</sup> Kaznelson id. m. Ld. 35. jegyz.

híres levelek kelte után kilenc hónapra született, 1813. április 13-án. A leányka „Mignon” keresztnévűből keresztanyja, Brunszvik Teréz formálta a különös „Minóna” becenevet, amely visszafelé olvasva: *Anonim*. E leány nem ment férjhez s részben Bécsben, főleg pedig a Brunszvik család magyarországi ágánál: Telekiné Brunszvik Karolina (Charlotte) leszármazottai körében talált otthonra: Pálfalván, Kendi-Lónán, Kolozsvárott. — Unokanővére Teleki Blanka, a később Kufsteint is megjáró nőnevelő — leveleiben nemegyszer emlegeti a magányosan maradt Minónát, aki úgy látszik komoly zenei tanulmányokat folytatott. Teleki Blanka jelzői: „az az áldott jó leány” — mintha amolyan szájalomfélét sejtetnének Minónát illetőleg.<sup>42</sup> Tény, hogy erősen foglalkoztatták családjá írásbeli emlékei. Tudjuk, hogy megsemmisített iratokat s hogy szinte haláláig magánál tartotta Brunszvik Teréz Naplóit és egyéb családi emlékeket, hogy anyjára vonatkozó adatokat keressen bennük.<sup>43</sup> Lehet, hogy sejtette, vagy talán tudott is a származása köré fonódó titokról.

Romain Rolland-t, a pszichológus íróat azonban Beethoven körében a „halhatatlan kedves” személyén túl is — mint az Czeke Mariannennal folytatott levelezéséből lépten-nyomon kiderül — Brunszvik Teréz alakja, lelkivilága érdekelte leginkább. Szinte emberi kapcsolatot érzett vele: „a mi Terézünk” — olvassuk leveleiben nemegyszer s amikor már újabb témákon dolgozik, akkor is vallja: „Tésihez hű maradok.”

Milyennek látta Romain Rolland Brunszvik Terézt?

Mindenek előtt közös életelvet vallott vele; ezzel kapcsolatban egy mondását idézi: minden mű csekély, ha a végtelenből nézzük, az számít, amit beleviszünk: a szeretet és a jóakarat. Romain Rolland — mint Czekének vallja — szintén ezen az úton járt, mikor a művészet óriásait, mint Beethovent, Michelangelót, Tolsztojt tanulmányozta és írt róluk. Mint költőien fogalmazza: a gyengeségből és nagyságból álló csodálatos hangszert, az embert próbálta megszólaltatni. Így kereste Brunszvik Teréz „hegedűjének lelkét” is.<sup>44</sup>

E költői célkitűzés páratlanul érdekes lélektani feladatot rejtett. Romain Rolland tisztában volt vele, hogy az emberi lélek sokkal bonyolultabb, mint ahogy logikánk feltételezi. Tudta s vallotta, hogy minden élő, gazdag lélek voltaképp talány. Fokozottan annak látta Brunszvik Terézt. Míg Czeke Marianne főleg mint pedagógust mutatta be, Rolland ennél sokkal többre tűnik ismerte. Szerinte pedagógiai munkássága csak gyümölcse volt gazdag, mégis rejtett életének. Egyik levelében kifejtette ezzel kapcsolatos nézetét: „Bármily általános is a Napló pedagógiai érdekessége — írja Rolland —, engem sokkal közelebbről érint Teréz lelkének szerelmi drámája. Ne higgye, hogy a Beethovennel foglalkozás visz erre! Én most a »halhatatlan

<sup>42</sup> Sáfrán Györgyi: Teleki Blanka és köre. Bp. 1963. Teleki Blanka levelei, 364—366. l.

<sup>43</sup> De Grandoné Teleki Irén — Czeke Marianne-nak, 1929. jan. 6. — MTAK Kézirattára, Ms 843.

<sup>44</sup> Romain Rolland — Czeke Mariannénak, — 8. sz. — 1927. dec. 3. — MTAK Kézirattára, Ms 842.

kedves» problémáját mellékesnek tekintem — most csak Teréz érdekel. Ő elegendő ahhoz, hogy kielégítse egy pszichológus érdeklődését... Nem tudom eléggé ecsetelni, mennyire meghat és vonz engem ez a nagy és mindig kiszolgáltatott lélek, mely olyan világosan látja gyöngeségét és a veszélyeket, melyeket azonban nem tud elkerülni.<sup>45</sup> — Romain Rolland Teréz lelkét kiegyensúlyozatlannak, kialakulatlanak érzi, ugyanakkor látja, megvolt benne annak tudata, hogy valami „istenit”, azaz nem mindennapit, többre hivatottságot hordoz magában.<sup>46</sup> Szinte meghatva írja, egy nagy, Beethovennel rokon lelket talált benne.

Amikor Teréz testvéreivel 1799-ben kilép a martonvásári remeteségből, az akkori felfogás szerint „már” 24 éves. Az első bécsi utazás mégsem neki, az elsőszülöttnek hoz női sikert — bár nem boldogságot —, hanem Jozefin húgának, akit hamarosan családi keret s az anyaság glóriája övez. A családi egükre fénylőn feltörő rusztikus zene-zseni érdeklődése is őt sugározza körül. Teréz, az édesapjuktól örökölt együttérzéssel, részvétellel veszi körül húgát, akinek szerelem nélkül kellett férjhez mennie. Egy-szersmind csodálattal csügg rajta, s mint valami eszményképet maga fölé emeli. A szép Jozefin valóban ösztönösen hódító egyéniség. Teréz is tud hódítani, de csak, ha nagyon akarja, ha kiegyenesíti magát s nem sajnálja a fáradságot, hogy öltözzék, táncoljon, énekeljen, zongorázzék s ezzel — mint kortársai megjegyezték — meghódítsa hallgatóit és mesterét.

Brunszvik Terézt sorsa önálló kezdeményezőnek tartogatta. Talán ezért nem került női élete természetes családi keretbe. Ennek következménye, hogy extatikus lényének érzelmi világa parttalanul áradva keresett medret. Az érdeklődési körében felvillanó férfi-arcélek saját, rajongó lényének tüzeiben égnek. Mintha mindegyikben az első nagy emberi ideál: az édesapa egy-egy megcsodált vonását keresné és fedezné fel: az 1805-ös év katonatisztje, Tóni (Szily Antal) Teréz szemében a hazát szolgáló férfi eszménye. Átmeneti rajongásának tárgya sógora, Stackelberg is, akit Pestalozzi fényében látott. Késői szerelmében, a nála jóval fiatalabb Migazzi Lajosban a tudós elmélyültség ragadta meg.

Romain Rolland-t az a kérdés izgatta, ki volt neki Beethoven, akit képe dedikációján „seltenes Genie”-nek nevezett, akinek nagyságát — ezek szerint — teljes egészében felismerte. A Beethoven életében felbukkanó nők között kétségtelenül Brunszvik Teréz volt a vele legrokonabb szellem. Romain Rolland kimutat néhány Beethoven- és Brunszvik-gondolatot, melyeket egymáshoz közel eső időkben írtak le önmagukról, világszemléletükről. Rokonságuk valóban meglepő! Amikor Teréz 1805-ben egyéni válságba került, Beethoven létezése emeli fel: „Amíg Schiller és Beethoven él és alkot, nem szabad a halált kívánni” — írta. Öreg korában Beethovent Krisztushoz hasonlítja.<sup>47</sup>

<sup>45</sup> Romain Rolland — Czeke Mariannénak, — 9. sz. — 1927. dec. 5. — MTAK Kézirattára, Ms 842.

<sup>46</sup> Romain Rolland — Czeke Mariannénak, — 11. sz. 1927. dec. 14. — MTAK Kézirattára, Ms 842.

<sup>47</sup> Romain Rolland: Az Eroica-tól az Appassionata-ig. Id. m. 327. 1.

Romain Rolland Czeke Marianne-hoz írt leveleiben többször visszatér a kérdésre: milyen kapcsolatban lehetett Beethoven és Brunszvik Teréz? Hiszen a „halhatatlan kedves”-nek írt levelek és Giulietta arcképének társaságában — Beethoven érzelmi életének e nyomós dokumentumai között — ott volt Teréz képe is. Romain Rolland szerint ezt a tényt, s a Beethoven-művek dedikációját nem lehet figyelmen kívül hagyni. Ez utóbbiak ui. — mint a Mondschein szonáta esetében is — általában az ihlet forrásaira utalnak. A Brunszvik Teréznek ajánlott Fisz-dúr (Op. 78) zongoraszonáta „fátyolos szépségeit” elemezve, Szabolcsi Bence felteszi a kérdést: higgyünk-e benne, hogy e kivételes szépségeket Teréz ihlette?<sup>48</sup> Romain Rolland hitt benne. — Prahács Margit Brunszvik Teréz egy költeményére is felhívja a figyelmet, melyet Beethovennek írt válaszul, amikor az Mathison versére, „aminek szövege éppen nem a pusztá barátság keretei közt mozog” — jegyzi meg Prahács Margit — *Andenken* című művét komponálta.<sup>49</sup>

Romain Rolland Czeke Marianne-hoz írt leveleiben nemegyszer ír arról, hogy szerinte Beethoven és Brunszvik Teréz egy adott pillanatban közelebb állhattak egymáshoz, mint az a fennmaradt dokumentumokból bizonyítható. Szirmayné Pulszky Henriettének írt levelében<sup>50</sup> mintegy összegezi ezeket a lélektani érveket, a Naplókban és levelekben található nyomokat, amelyekből azt következteti, hogy 1807 és 1809 között lehetett egy lélektani pillanat, amikor Beethoven és Brunszvik Teréz között „minden lehetséges” volt. Azt is megállapítja, hogy ez pillanatnyi hangulat lehetett csupán, amelyről Teréz később mélyen hallgatott. Memoire-jaiban megemlékezik arról, hogy Podmaniczky Károly többször megkérte kezét, de ő hideg maradt, mert egy előbbi szenvedély kielégette szívét.<sup>51</sup> Czeke Marianne Szily Antal személyében kereste a magyarázatot, míg Romain Rolland nem tartotta kizártnak, hogy e megjegyzés Beethovenre is vonatkozhat. E kérdéssel kapcsolatban érdemes felfigyelni Brunszvik Teréz „A lovag panasza” című, nyilvánvalóan önvalomást tartalmazó versére. A hat versszakból álló költemény első három versszaka az „ég kínálta” barátokat, szerelmeket emlegeti. Ezekből egyet-egyet jellemez „hívnek és enyémnek”, illetve „szentnek és enyémnek”, de mind a három versszakot egy refrainnel zárja:

*„Szomorú sorsom az, hogy minden alig éled,  
Alig enyém, s már újra elveszi az élet . . .”*

<sup>48</sup> Szabolcsi Bence, Beethoven, Bp. 1960. 256. l.

<sup>49</sup> Prahács Margit, Gróf Brunszvik Teréz. Magyar Női Szemle, 1935. 1—2. sz. 3—10. l.

<sup>50</sup> Romain Rolland — Szirmayné Pulszky Henriettének, — 4. sz. — 1927. nov. 6. — OSZK Kézirattára.

<sup>51</sup> „Ich war kalt geblieben, eine frühere Leidenschaft hat mein Herz verzehrt.” La Mara: Beethovens Unsterbliche Geliebte. Das Geheimnis der Gräfin Brunszvik und ihre Memoiren. Leipzig, 1909. 107. l.

S ekkor következik a három befejező versszak, amely nyilván Romain Rolland-t is elgondolkoztatja, ha ismeri.

*De nem! A könnyeimmel vétkezek!  
Valaki él, az élet alacsony zajától  
Bántatlanul és mindenektől távol,  
Ki nékem halk vigasztalót üzen:  
A társam ő, kit régen visszavett az élet,  
S messzi zenéken át ma újra lelkemé lett . . .*

*Nem bántanak a földi bánatok  
Jöjjön a sors, próbáljon, törjön és gyötörjön, —  
A magasokban élek, túl a földön  
És fönn a fényben véle egy vagyok.  
A társam ő, kit régen visszavett az élet,  
S messze zenéken át ma újra lelkemé lett . . .*

*Így lett igaz, s örök a szerelem,  
Mert hű a hang, s a hangok híveid maradnak,  
Amíg hívük maradsz. Új lelket adnak,  
Mert megújulnak ők is szüntelen . . .  
Minden, amit adott és visszavett az élet,  
Messzi zenéken át ma újra lelkemé lett . . . .<sup>52</sup>*

Romain Rolland ismételten kijelenti Czeke Marianne-hoz írt leveleiben, hogy Beethoven és Brunszvik Teréz között lélektanilag „mindent lehetségesnek” tart, s a Brunszvik Teréz hagyatékában, naplóiban levő aránylag kevés Beethoven-émléket negatív bizonyítéknak tekinti. Saját példájára hivatkozik: tapasztalatból tudja, hogy vannak események és személyek, amelyekről és akikről éppen azért hallgatunk, mert életünkben nagyon is jelentősek voltak.

Czeke Marianne nem tudott róla s így természetesen Romain Rolland sem, hogy Budapest környékén, közelebbről Diósdon, egy Tóth nevű kisiparos család körében nemzedékről-nemzedékre száll a csöndes, de szívós hagyomány, hogy ők Beethoven és Brunszvik Teréz leszármazottai.<sup>55</sup> Nincs ebben a község szerte ismert családi hagyományban semmi hivalkodó. A fiatalokat már nem is érdekli. A hagyomány utolsó, áhítatos őrzői a már részben kihalt, részben még élő 70 évesek generációja. 1964-ben beszélgettem a 74 esztendőes Fortenbacherné Tóth Máriával, aki finom tapintattal, egyúttal a legtermészetesebben beszélt a dolgokról s ezzel meggyőzőtt,

<sup>52</sup> „A lovag panaszai.” Brunszvik Teréz verse. Fordította: T. Szent-Tamási Alma. Magyar Női Szemle, 1936. jan.—febr. 1—2. l.

<sup>55</sup> E helyi hagyományra ketten is felhívták figyelmemet: Ambrus Erzsébet, a Brunszvik-kultusz lelkes terjesztője és J. Ehrlich Hilda, aki gyermekéveit Diósdon töltötte s még iskolás korában hallott e hagyományról. — A családtagok felkutatásában Katona Antalné és Becker Károly segítettek. Ezúttal is fogadják köszönetemet!

hogy valóban nemzedékről nemzedékre öröklődő hagyományról, nem pedig valami olvasmányban gyökerező, kitalált romantikus történetről van szó.

Romain Rolland, a pszichológusnak is kiváló író, az élet, a helyzetek, az érzelmek és érzékek vibrációit jól ismerte s ez alapon tételezett föl bensőbb kapcsolatot Beethoven és Brunszvik Teréz között. Kétségtelen, hogy e kapcsolat lehetőségére éppen a jelzett években találni aránylag legtöbb utalást. 1807. május 11-én kelt az a Brunszvik Ferencnek írt levél, melyben Beethoven csókolgatta Terézt.<sup>53</sup>

Czeke Marianne, bár nem értett egyet Romain Rolland e feltévéseivel, maga is megállapítja, hogy 1807-ben nagyon kevés adatunk van Brunszvik Terézzel. Rolland dokumentumokat sorakoztat fel, melyek bizonyítják a törést, mely az előbbi és utóbbi Teréz lelkivilágát elválasztja egymástól. Felhívja Czeke figyelmét arra is, hogy Teréz azt írja „pisai feljegyzései”-ben, „élete nagy szerencsétlensége” abból következett, hogy nem fogadta el Jozefin meghívását s nem ment hozzá 1806- vagy 1807-ben.<sup>54</sup> Romain Rolland-t erősen foglalkoztatta a kérdés, mi történhetett Brunszvik Terézzel 1807 és 1809 között?

Mindenesetre elgondolkoztató az egész család feltűnő muzikalitása. Tóth Máriáék tizenketten voltak testvérek s mindnyájan játszottak valamilyen hangszeren s együttesen családi zenekart alkottak. A faluban, mint „kleine Tóth-Banda”-t ismerték és emlegették őket. Származásukról apjuktól, Tóth Jánostól hallottak, aki 1850-ben született. 20—21 évet számítva nemzedék váltó időnek, az első Tóth János születhetett 1807-ben, míg a második kb. 1829-ben.

A család egyik tagja, Tóth Antal (1892—1954) le is írta az apjuktól hallott hagyományt, s amit ezzel kapcsolatban az 1930-as években sikerült még megtudnia. Ezek szerint, mikor Martonvásár a Brunszvik családtól Dréherék birtokába került — mint Tóth Antal feljegyzésében olvassuk: — „a birtok leltározásánál közreműködtek a község előljárósága részéről, mint esküdt, egy Herzfeld vagy Herczog nevű ember, aki kutatásom idején már 72 éves volt és az akkori elemi iskola egy Dobos nevű tanítója, akik mindketten azt vallották, hogy az iratok közt akadt egy olyan irat, mely egy törvénytelen fiú gyermek születéséről szólt, melyet Brunszvik Géza magával vitt Gratzba.”<sup>56</sup> Fortenbacherné Tóth Mária azt is mondja, hogy a Brunszvik-birtok eladásakor apját, Tóth Jánost a váli községházára hívták (ez is Brunszvik-birtok volt) s ott 12 hold földet kellett volna kapjon, amit azonban — lánya állítása szerint — nem fogadott el; ezért természetesen

<sup>53</sup> „Küsse deine Schwester Therese, sage ihr, ich fürchte, ich werde gross, ohne dass ein Denkmal von ihr dazu beiträgt werden müssen.” [így!] —

La Mara: Beethovens Unterbliche Geliebte. Das Geheimnis der Gräfin Brunszvik und ihre Memoiren. Leipzig, 1909. 24. l. (fac simile, 1806. máj. 11.)

<sup>54</sup> Romain Rolland — Czeke Mariannának, — 8. sz. — 1927. dec. 3. — MTAK Kézirattára, Ms 842.

<sup>56</sup> Tóth Antal a családja múltjára vonatkozó másfél gépelt oldalas feljegyzést halála előtt átadta unokaöccsének, Tóth Flóriánnak, aki rendelkezésemre bocsátotta. Ezúttal is fogadja köszönetemet!



felesége, tizenkét gyermekének anyja, érthetően súlyos szemrehányásokkal illette.

E családi hagyományra döntő írásbeli bizonyíték aligha remélhető. Viszont érdekes tény, hogy az Országos Levéltárban őrzött Brunszvik gazdasági iratok között az árendás jobbágyság listáján 1811-től kezdve valóban szerepel egyetlen Tóth nevű s annak személyneve is János. Úgy látszik később, valami ok miatt kiemelték, mert 1828—29-ben Pátyon már mint „gazda” szerepel, az ispánok nála szállnak meg. Ebből az következik, hogy földesurai bizalmát élvezte, talán valami szolgálatot tett a grófi családnak. Ha a Tóth család hagyományából indulunk ki — ő lehetett, s később özvegye, annak az állítólagos törvénytelen fiúnak névadó nevelője.

Ha valóban igaz lenne a diósi Tóth-családban nemzedékről nemzedékre szálló hagyomány, kétségtelen, hogy sok, eddig érthetetlen lélektani tényre derülne világosság, azokra, melyeket Romain Rolland oly szívós kitartással sorakoztat fel Czeke Marianne-hoz írt leveleiben.

E tényből meg lehetne magyarázni a család — elsősorban Jozefin — részéről azt a szinte minden megbecsülést nélkülöző, valóságos zsarnoki bánásmódot, amellyel nővérét kezelte, azt az önkénnyt, amellyel például egyszerűen megtiltotta neki, hogy válaszoljon Pestalozziék nagyrabecsülő, meleg leveleire. Ismeretes, hogy mikor Jozefin özvegyen maradt, Terézzel külföldre ment gyermekeinek nevelőintézetet keresni. Pestalozzihoz is eljutottak. Nála ismerkedett meg Jozefin második férjével, Stackelberg Kristóffal. Érthetetlen, miért tiltották meg Teréznek, hogy válaszoljon Pestalozzinak, aki a legnagyobb elismeréssel írt neki. „Az Ön tekintetéből — írja Pestalozzi — magyar bátorságot és magyar buzgóságot szítt lelkem jó ügyem iránt.”

Mindez azzal a Terézzel történik, aki intézményeivel később Európa-szerte tiszteletet, megbecsülést szerez családjának és hazájának. Az európai pedagógiatörténet számon tartja, hogy angliai példára, már 1828-ban megszervezte Magyarországon az első óvodát. Hazájában s Európa más városaiban is követték példáját. Bécs, München, Cremona, Prága hasonló intézmények szervezéséhez kérte segítségét. Későbbi párizsi tartózkodásakor az óvodai egyesület ünnepi ülést rendezett tiszteletére, ahol megköszönték segítségét, tanácsait.<sup>57</sup>

A szinte egész Európából feléje áradó tisztelettel szemben családi helyzetét valóságos elnyomás, mellőzés jellemzi, amely szintén magyarázatot keres.

A fent említett tény megmagyarázná azt a valóságos magdolnai hangot is, amely Teréz naplóiin végigvonul, amivel minden érzését, gondolatát figyel, elemzi és sokszor oly kemény önkritikával ítéli el.

Megvilágítaná azt a homályt is, amely Brunszvik Teréz részleteiben ismeretlen karlsbadi útjait fedi. Végül megértetné Romain Rolland-nak azt a gyakran és nyomatékkal hangsúlyozott megállapítását, hogy Brunszvik Teréz életébe a nevelői hivatás kívülről, esetleg valami tanács, útmuta-

<sup>57</sup> Brunszvik Teréz pedagógiai munkássága. Vág Ottó, Orosz Lajos, Zibolen Endre tanulmányai, Jausz Béla bevezetésével. Bp. 1962.

tás formájába került, hogy annak célt és értelmet adjon. Teréz később is sokszor említi életének fordulópontját, azt a bizonyos „szent” szerdát, amelyet Firenzében élt át, amikor mintegy megvilágosodott hivatása felől. Ez megmagyarázná, hogyan jutott a főrangú nő a szegények, elhagyottak, a társadalmi osztályától legtávolabbi rétegek gyermekeihez. Másokért áldozni önmagát — ez volt Brunszvik Teréz — részben Pestalozzi nyomokon járó életének ihlető eszméje. Felemelő türelemmel, kitartással viaskodott a kudarcokkal, a meg nem értéssel, s a női kezdeményezést még nem becsülő korban bámulatos szervező erővel teremtette meg nevelői intézményeit, középpontban mindig a szegények, elesettek felemelésének ihlető gondolatával. A fenti hagyomány megértetné, a kívülről jött indításhoz mi adta a legmélyebb, legbensőbb inspirációt.

Végül ismételten bebizonyítaná, mily kitűnő pszichológus volt Romain Rolland, mennyire ismerte a női lelket, s mily páratlan intuícióval talált utat a legbonyolultabbakhoz, Brunszvik Teréz lelkéhez is.

Romain Rolland Czeke Marianne-hoz írt levelei Beethoven és Brunszvik Teréz iránti páratlan érdeklődésének, valamint Czeke Marianne értékes, tudományos kutatásainak köszönhetők. Gyűjteményünket rájuk emlékezve adjuk át a magyar olvasóknak, francia barátainknak s Romain Rolland híveinek szerte a világon.

\*

Ezúttal is köszönetemet fejezem ki dr. Benedek Marcell és dr. Dobossy László professzoroknak a Romain Rolland-nal kapcsolatos műveikből nyert adatokért, szempontokért, továbbá kiadványunk lektorainak: dr. Gyergyai Albert professzornak és dr. Prahács Margit zenetörténésznek értékes megjegyzéseikért, tanácsaikért.

Budapest, 1966. Romain Rolland születése 100. évfordulóján.

*Sáfrán Györgyi dr.*



*McBee, Marianne*



## LEVELEK

## 1.

Villeneuve 1923. március 25., csütörtök

Kedves Kisasszony

Végtelenül meghatott az Ön levele és ajándéka. A bajai kendő még nem érkezett meg; nővérem mindjárt ír, mihelyt megkaptuk. De én már nem akarom tovább halasztani, hogy Önnek megköszönjem. Elragadónak találtam Louie barátnőnk két kendőjét és Ön végtelenül jó, hogy eszébe jutott s nekem is küldött egyet.

Nem kell mondjam, milyen közel érzem magam az Ön szegény hazájának szenvedéseihez és csalódásaihoz. A győztesek minden igazságtalansága fáj nekem s honfitársaim halálomig neheztelnek majd rám, amiért nem értettem velük egyet s nem akartam az emberiséget a hazáért feláldozni. De minél tovább élek, annál inkább honfitársamnak érzem magam az egész világ jó embereivel és nevetségesnek találom, hogy erre a pár évre, amit az ember a földön tölt, olyan nagy fontosságot tulajdonítanak a mesterségesen szabott határoknak.

Bátorkodom Önnek négy kis könyvet küldeni, kérem, ezek közül fogadjon el egyet, s a többit adja át három barátnőjének leghálásabb köszönettemmel.

Tiszteletteljes hódolattal  
Romain Rolland

Bocsánatot kérek, hogy kénytelen voltam a könyveket taláalomra választani, de nem ismerem sem az Ön, sem barátnői ízlését.

## 2.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa 1927. október 19.

Kedves Kisasszony

Köszönöm, hogy szíves volt tudomásomra hozni a Brunsvik családra vonatkozó kutatásai eredményét. Örömmel értesültem, hogy megbízták Teréz naplója kiadásának előkészítésével és hálás lennék, ha folyamatosan tájékoztatna minden érdekességről, amit fölfedez.

Pillanatnyilag úgy látom, hogy amit most írt róla, az inkább Teréz ellen bizonyít, mint Jozefin mellett. Jól tudjuk, hogy Beethoven sokat flörtölt vele. De Teréznek az a puszta gyöngéd kívánsága, amelyet 1847-ben fejezett ki (amikor a halott Beethoven mint földi nagyság arisz-

tokrata szempontból egyenlővé vált a Brunsivokkal, vagy fölébük is kerekedett), nem elegendő magyarázat arra, hogy Jozefinnek özvegy létére miért nem támadt korábban az a gondolata, hogy ő „Beethoven számára született”. „Sie waren für einander geboren” és Beethoven is az ő számára. Az igazat megvallva, a Halhatatlan Kedveshez írt levelet figyelmes elemzése után inkább hinném, hogy ez egy nagyon naiv fiatal lánynak szól, aki az életben járatlanabb Beethovennél, aki kevésbé tud uralkodni szívéen, mint Beethoven vele szemben: s ez egyáltalában nem állhat Jozefinre 1807 és 1812 között. Beethoven levelét a párizsi *Revue Musicale* októberi számában épp most vettem tüzetes vizsgálat alá.

Hozzáadódik ehhez még egy elég súlyos körülmény: hogy a La Mara megadta 1807-es dátum ma mintha hitelét vesztene s végre be lehetne bizonyítani, hogy a Halhatatlan Kedveshez szóló levél 1812-ben kelt. Az Esterházy levéltár új adatai nyomán szinte napról napra követhetjük Esterházy Pál herceget 1812 júliusának első tíz napján és megállapíthatjuk, hogy az ő hintaja jócskán megelőzte Beethoven postakocsiját a Prága és Teplitz közti dágványos úton a Halhatatlan Kedveshez írt levél megadta időpontokban.

Mit szólna most de Gerando asszony, ha megtudná, hogy ősrakona, miután másodszor is férjhez ment, szenvedélyes viszonyban lehetett Beethovennel? (Ami Beethoven magas erkölcsi érzékét illeti, sajnos azt kell mondanom, hogy ez nem lehetett áthághatatlan akadály, mert Thayer életrajzából világosan kitűnik, hogy volt már viszonya férjes asszonnyal. Az emberi természettel szemben elnézőnek kell lennünk. Beethoven lelkiismerete\* elítélhetett egy ilyen szenvedélyt, de nem gátolhatta meg ennek a szenvedélynek létezését. Mindenesetre sietve hozzáteszem, hogy a Halhatatlan Kedveshez írt levélben semmi sem indokolja azt a föltevést, hogy a címzett férjes asszony lett volna. Sőt, ellenkezőleg! Nagyon fiatal lánynak látszik, vagy nagyon járatlannak az életben.)

A konklúzió az, hogy pillanatnyilag nincs konklúzió. (Kivéve, úgy hiszem, a levél 1812-es dátumát.) Nagyon félek, hogy a Halhatatlan Kedves személye örök lepel alatt marad. Beethovennek igen sok szerelme volt (szenvedélyes és plátói), de meg kell adni neki, hogy rendkívül diszkrét volt. Nagyon könnyen meglehet, hogy szerette Guiliettát, Jozefint, Terézt (mind a kettőt, Brunsvik és Malfatti Terézt, különösen az utóbbit) és számos más — s közülük egyik sem viszonzta szerelmét igazán. A Halhatatlan Kedveshez szóló levél bizonyára nem az egyetlen szenvedélyes levél, amit valaha írt. És az a legkülönösebb, hogy ez a levél az ő kezében maradt. (Épp ezért ez az egyetlen ilyenfajta levél, amely nem pusztult el.)

A továbbiakban nagyon szeretném tudni, hogy mire támaszkodik, amikor Jozefint így jellemzi: „nagyon értelmes és szigorú erkölcsű”. Nem egészen ilyesmit érez ki az ember azokból a levéltöredékekből, amelyeket André de Hevesy idéz (aki egyébként felületes, nem valami jószándékú: könyvének hangja mindvégig világfiás, csipkelődő).

Ismétlem: kész vagyok földadni azt a tételt, hogy Teréz a Halhatatlan Kedves, magam is számos ellenérvet látok. Bár Beethoven bensőséges és

tiszteletteljes barátságot érzett iránta, ez nyilvánvaló a Ferenchez és magához Terézhez intézett leveleiből (amit Teréz büszkén átmásol egy, a nővéréhez írt levelébe) s nem kevésbé az Op. 78. ajánlásából. (Nem semmiség az, hogy abból a mindössze két zongoraszonátából, amit Beethoven 5—6 év alatt írt, az *Appassionata* és az Op. 78. Ferencnek és Teréznek van ajánlva!), Jozsefinről semmi efféle nem lehet találni. Miért? Ki gátolta, hogy leírja a nevét Ferenchez intézett leveleiben? Ki gátolta, hogy neki szentelje egyik művét, mint Babette-nek, Giuliettának, Teréznek, annyi közelebbi, vagy távolabbi barátnőjének?

Tiszteletteljes hódolattal  
Romain Rolland

Nővérem üdvözetét küldi.

André de Hevesy, azt hiszem, könyve végén, idézi Teréznek egy nagyszerű megjegyzését, amelyben Beethovent Jézushoz hasonlítja — úgy látszik, hogy a Naplójából jóval Beethoven halála utáni időből. Meg tudná találni a pontos dátumot és szöveget?

N. B. Esterházy Mária hercegnőtől mindmáig nem kaptam meg a Brunsvik Teréz 1812-es lakóhelyére vonatkozó adatokat.

### 3.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa 1927. október 25., kedd

Kedves Kisasszony

rendkívüli kedvességét nem győzöm eléggé megköszönni. Nagyon értékes mindaz, amit ír és bizonyos vagyok benne, hogy igen jó hasznát veszem.

Elküldettem címére a *Revue Musicale* számot. Kérem, tekintse cikkemet ideiglenes tanulmánynak (a történetírásban minden ideiglenes!), amit újra kézbe akarok venni és kijavítani, vagy kiegészíteni, ha majd kötetbe illeszttem. (De addig még van időnk, mert olyan lassan haladok, hogy újabb Beethoven-tanulmányom első kötete, amely a télen jelenik meg, 4—5 évre korlátozódik, 1801-től 1805-ig vagy 6-ig, az *Eroica*, a *Leonora* és az *Appassionata* elemzése. Időbe telik, míg megjelenik a második kötet, mert más művekkel is foglalkozom.)

Mondanom sem kell, mennyire örülnék, ha elküldené Teréz Beethoven-tanulmányának másolatát, s naplójának töredékeit. De a világért sem szeretném terhelni. A feladat, amelyet magára vállalt, olyan súlyos, hogy bűn lenne elvonnom tőle. Tehát csak akkor írjon, ha majd kissé megpihenhet és nyugodtabban írhat.

Igazán örülök, hogy magára hárult a mi kedves Terézünk írásainak olvasása és kiadása. Amit legutóbbi levelében írt felőle, az csak még jobban megkedveltette velem.

De tudja-e, milyen váratlan hatást tett rám az a néhány évszám és megjegyzés, amit küldött? ... Engem is, nővéremet is (akivel megosztom



munkáim gyümölcsét, s aki nemegyszer leszedni is segített), mindkettőnket ugyanaz a gondolat ragadott meg: de hiszen mindez megegyeznék azzal a föltevessel, hogy Teréz az „unsterbliche Geliebte”!

Nézze csak: 1812. szeptember 12: „Auf s neue fange ich diese Tagebücher an nach einer schmerzvollen Unterbrechung von 1½ Jahren.” Másfél év! De hisz épp 1811-ben volt Beethoven olyan szoros benső barátságban a Brunsvikokkal, hogy írt Teréznek s az elragadtatott Teréz egy Beethoventől kapott levélről írt Pepinek és hogy Beethoven Ferencet testvérének nevezte ... stb. A naplónak ez a hiánya nem egyezik-e meg a szív hasonló zavaraiával?

Azt mondhatná — amit néhány sorral alább ír —, hogy Teréz bánatát a „treurigste Epoche unseres Lebens seit einem Jahr voll Noth u. Armuth” ... — egy pör és egy birtok elvesztése magyarázza ....

De gondolja, hogy az anyagi gondok meggátolhatták a naplóírásban? Gondolja, hogy eléggé megmagyarázzák a „schmerzvoll” és „traurigst” szavakat (különösen az elsőt)?

Másfelől pedig tudja-e, hogy így magyarázatot talált volna arra (ami régóta kérdéses), hogy a házassági tervek (ha elfogadjuk a föltevést) miért hiúsultak meg véglegesen a család épp most bekövetkezett anyagi romlása miatt! És magyarázatot arra, hogy Beethoven a Halhatatlan Kedveshez írt levélben miért hangsúlyozza az ideiglenes elválást és a kenyérkeresetet! — mert most már világos, hogy Teréz és Beethoven házassága (amely mindenképpen jelentős erkölcsi és társadalmi kellemetlenségeket hozott volna, sőt valószínűleg szakadáshoz is vezetett volna a családban), lehetetlenné vált, esztelenséggé a most mutatkozó anyagi körülmények között! A Brunsvik-nővérek félig-meddig szükségben, vagy legalábbis a jövőre vonatkozólag anyagi bizonytalanságban vannak — Beethovent pedig fokozódó süketesége élete végén bizonytalanságra és nehézségekre ítéli! Érthető, hogy az a negyven éven túl levő ember, aki a Halhatatlan Kedveshez írta a levelet, a távollét és a belenyugvás bizonygatását kereste, ahelyett, hogy visszaélt volna a női gyöngeséggel (ahogy a levélben olvasom).

Mindez semmiben sem gyöngíti sem az ön ellenvetéseit, sem az enyéimet. A kérdés függőben marad és egyáltalán nem sietek megoldani. De ön se oldja meg. Tartsuk fenn kétségeinket és folytassuk az együttes kutatást. Egyesítsük erőnket, mivel mindketten áhítatosan szeretjük Terézt, Beethovent — és tiszteljük az igazságot! Föltevéseimet őrizze meg magának és én is megőrzöm az ön föltevéseit, míg csak olyan — pozitív vagy negatív — eredményre nem jutunk, amely kielégít.

További kérdések: Hevesy beszél Teréznek egy füzetéről (105. lap ... Istenem, milyen zavaros és rendetlen a könyve!), amely jelzi a Beethovennel 1814-ben váltott leveleket. És a 182. lap jegyzete megemlíti, hogy Beethoven valamennyi levelét ellopták Stackelberg kisasszony cselédei, 1870-ben ... Hát akkor mire következtessünk a Beethovenre vonatkozó hallgatásból, hogy Teréz gondolatvilágában ilyen másodlagos helyet töltött be? Másutt azt olvastam (nem emlékszem már, hogy Thayernél, vagy Hevesynél), mintha Teréz maga beszélne naplója egy részének meg-



csonkításáról (megrövidítéséről) egy bizonyos időpont után, ami elég jól összevágná a feltételezett eseményekkel. Ön is fölfedezte ezt?

..... Hol található Dornbad?

..... Mikor halt meg Josephine?

..... Nem lepte Önt meg Zmeskall levele Terézhez a haldokló Beethovenről? (Hevesy 164. oldal) — Hol volt akkor Teréz ebben az időpontban?

— Kérem bocsássa meg mindezeket a kérdéseket és újabb sugallatokat. Még egyszer hangoztatom, csak később feleljen ezekre, mikor ideje lesz!

— De az a szokásom, hogy azonnal leírom arra a tárgyra vonatkozó gondolataimat, amely foglalkoztat. Ez viszont nem kötelezi Önt semmire!

Nagyon hálás tisztelettel

Romain Rolland

#### 4.

Romain Rolland — Szirmayné Pulszky Henriette-nek  
Villeneuve (Vaud) Olga Villa 1927. november 8.

#### Kedves Asszonyom

Végtelenül meghatott, hogy ilyen hosszú és érdekes levelet írt Beethoven és a Brunsvikokra vonatkozóan. Különösen köszönöm, hogy felfedett bizonyos tényeket Teréz naplójából, amelyeket Czeke Marianne kisasszonynak nem volt joga velem közölni.

Sokat gondolkoztam rajta, miközben a saját kutatásaimat is figyelembe vettem. Ha megengedi, ezek eredményét én is kifejtem. Nagyon megkérném, közölje ezeket Czeke kisasszonnyal, mert neki is szándékozom írni, nem akarom a két levélben teljesen ugyanazokat a dolgokat leírni.

Az Ön igen szigorú logikai érvelését nem tartom teljesen „cáfolhatatlannak” és a kérdés, illetve kérdések sokkal bonyolultabbnak tűnnek nekem, mint azt Ön látja.

Én nem hiszem, hogy Teréz az, akinek az 1812-es „Halhatatlan Kedveshez” írt levél szól, de én még mindig nem vagyok ebben biztos. Az egyetlen érv, mely ezt a feltevést véglegesen megdönthetné, az a tény lenne, hogy Teréz 1812-ben szerelmes (ténylegesen szerelmes) lett volna Stackelbergbe. De nem 1810-ben, sem 1811-ben ez nekem lélektaniilag nem volna elegendő.

Kövesse kérem azt az időrendi sorrendet, melyet Beethoven érzelmi életéről (a Brunsvikok és Guicciardira vonatkozóan) egybeállítottam. Mert fontos ebben a történetben, hogy a dátumok a lehető legpontosabban legyenek megjelölve. Sem férfit, sem nőt nem szabad teljes egészében, élete összességében megítélni — különösen az érzelmi életet illetően, mert az egyéniség sehol sincs jobban változásoknak kitéve, mint ezen a téren. Nagyon helytelenül járunk el Terézzel szemben, ha őt csak a Naplók alapján ítéljük meg, melyeket negyvenéves kora után írt, mikor már az életet

megismerte. Tévedünk akkor is, ha azt hisszük, hogy Beethoven 1800-ban ugyanazt szerette, akit 1812-ben szeretett és keresett. Az élet súlyos iskola. Negyven éven túl, húsz keserű csalódás után egy Beethoven büszkesége is megtörik. — Majd még visszatérek erre.

Tehát Beethoven a Brunsvikokat 1799-ben ismeri meg, és mindjárt jóba lesz Pepivel és Tesivel. „Elragadó”-nak mutatkozik (1800), azonban a szerelemnek semmi nyoma. És mihelyt Giulietta Guicciardi feltűnik (1800 végén, 1801 elején), Beethovent rabul ejti. Ez észrevehető a Brunsvik nővérek kissé rideg szavaiból, amelyekkel Giuliettát illetik és Beethoven 1801 novemberében Wegelerhez írt határozott leveléből. A legszenvedélyesebb időszak 1801 tavaszától őszig terjed és kimagasló pontja 1801 nyara Korompán.

Mikor a szakítás bekövetkezik (megjegyzem, ez nem volt olyan tragikus, mint ahogy ábrázolták, mert hisz Beethoven ezután is találkozik Giuliettával) —, Beethoven vigasztalást talál a Brunsvikoknál, különösen Pepinél, akit 1802—1803 között szorgalmasan látogat. Pepi rajongással játssza új szonátáit (tehát a „Holdfény” szonátát is).

Szerelemről nincsen szó.

Beethoven Pepi iránti szerelme 1804 őszétől mutatkozik, vagyis az első társasági évad alatt, amikor Pepi mint özvegy vendégeket lát magánál. Az udvarlás hamarosan, 1804 decemberében és 1805 januárjában igen heves lesz. De úgy látszik február, vagy márciusban, de legkésőbb áprilisban ez megszakad. A Pepihez szóló „Lied” 1805 szeptemberében megjelenik, anélkül, hogy Pepinek lenne ajánlva, szerintem ez világos jele annak, hogy Beethovent visszautasították.

Nem látok semmiféle okot arra a feltevésre, hogy a Beethoven-Pepi féle szerelem 1805 nyaránál tovább tartott. Semmi jel erre nem mutat. 1805—1806 telén Pepi Wolkenstein-nel\* udvaroltat magának s ez az udvarlás nem kevésbé heves. Amikor Beethoven újra megjelenik Pepinél Bécsben, 1806 februárjában, már semmi nyoma sincs a múlt évi lángoló érzelmeinek. Baráti kapcsolatok, semmi több.

Ezekben az időkben Teréznek semmi szerepe nincs. Általában nincs Bécsben és távol van Beethoven-tól. 1804 telén Toni iránt ébred szerelemre és ez őt tökéletesen elfoglalja az egész 1805-ös évben.

Igen, de aztán?

1806-ban Beethoven Franz-cal kerül szoros barátságba és neki ajánlja az *Appassionata*-t. Ez a barátság, nem tudom hogyan, de Terézzel sokkal családiasabb kapcsolatba hozza — mintha ebben az időszakban Franz és Teréz, az egyedüliek a családban, akik nem voltak nők, illetve férjnél, külön kis csoportot alkotnának. 1807 május 11-én Beethoven ezt írja Ferencnek: „*K ü s s e d e i n e S c h w e s t e r T h e r e s e.*”, s Teréz-

[Romain Rolland jegyzete]:

\* ezalatt Toscana nagyhercege erősen udvarol Teréznek s meg akarja tenni „Egeriájának”, ami azt mutatja, hogy Terézben ekkor nagy vonzóerő lehetett.

zel udvariasan csipkelődik.\*\* Teréznek 1807 nyarán Franzhoz írt levelében (melyet Martonvásárról Karlsbadba menet írt)\*\*\* ez áll: „*Beethoven sah ich die letzten Tage sehr viel...*” (De hol? Nem Martonvásáron, mivel Franznak ír, aki Martonvásáron van, talán útközben?)

1808-ban kezdődik az a hosszú időszak, amikor Terézt feláldozták, Franz teljesen birtokába vette Martonvásárt, Pepi Stackelberggel való házassága következtében stb. Egy kicsit Hamupipókéja lesz a családnak, rázúdulnak az összes családi kellemetlenségek, Teréz visszahúzódik és magába mélyed.

Beethoven viszont egyik csalódásból a másikba esik, s ezek közül a legfájdalmasabbnak látszik az, melyet Malfatti Teréz okozott, akit 1810-ben feleségül akart venni. Ebben az évben, mikor Bettina meglátogatja, teljesen egyedül van. Tárgynélküli szenvedély emésztí s lázadozik a sors ellen. Tudja, hogy az élet elmúlik és kényszerítő szükségét érzi annak, hogy megházasodjék. (Ez az érzés nemsokára könnyörgő, majd kétségbeesett lesz.) Mert ez a szegény ember, akit a süketség napról napra jobban elzár a világtól, érzi, hogy elvész (elvész a boldogság és a családi élet számára) ha nem talál minél előbb egy asszonyt, aki neki szenteli magát. (Bettina férjhezmenetele 1811-ben majdnem akkor, mikor megismerte, búskomorságát még jobban felkelti és érezteti vele azt az ürességet, melybe elmerül.)

Ilyen feltételek mellett azt hiszi (erkölcsileg), hogy azt fogja az élettől kérni, amit 1800—1805 között követelt és hogy egy nőnek mint Teréznek a megtalálása nem felfedezés számára? És az 1811—1812 Teréze sem az már, aki volt Toni idejében és még nem az, aki „*gehört der Menschheit*” és az, aki később írni fogja, ő is kétségbeesetten: „*Ich muss mir selbst Bahn machen, wenn niemand für mich sorgt.*” (1815—1817)?

Mindkét részről 1811—1812-ben két felsőbb lényt látok, akik elmerülnek és kiknek kétségbeesett erőfeszítéseket kell tenniök — az utolsót —, hogy magukat megmentsek. (Ez az, ami Beethoven 1812-es Halhatatlan Kedves-hez írt levelének egyedülálló jellegét adja.)

Tehát 1811. február 2-án Teréz levelet ír Pepinek, amelyben lemásolja azt a levelet, amit Beethoventől kapott. Ez a levél végtelen boldoggá tette őt. (Ebben a levélben Beethoven Teréz „génie”-jét magasztalja és annak a vágyának ad kifejezést, hogy megkaphassa Teréznek egy rajzát. Ez a rajz lelkes hódolat volt Teréz részéről Beethovennek, mert egy sas jelképeként ábrázolja, amely a nap felé néz!\*\*\*\*)

[Romain Rolland jegyzetei]:

\*\* a levelet Zellner: *Blätter für Theater und Musik*-ban adták ki 1867-ben.

\*\*\* Liepmannssohnnál Berlinben 1921. december 2-án vásárolt levél (Katalógus 447. sz.)

\*\*\*\* Breitkopf és Haertel által 1910-ben kiadott levél. És ne felejtjük el, hogy időközben Beethoven Teréznek ajánlotta az 1810-ben megjelent op. 78. szonátát!

Őn azt mondja: Teréz Naplóiban nincs semmi említés Beethovenről (kivéve 1847-ben); és Őn ezt döntő bizonyítéknak tartja...

Nos, kedves Asszonyom én Önnek a francia közmondással felelek: „aki túl sokat akar bizonyítani, semmit sem bizonyít.” — és én még hozzátenném: „sőt, az ellenkezőjét bizonyítja”.

Mert erkölcsileg lehetetlen, hogy Teréz ne gondolt volna gyakran Beethovenre, ne írt volna róla. És Őn minél inkább észlénynék akarja feltüntetni ezt a nőt (ami nem áll a negyven évnél fiatalabb Terézre\*\*\*\*), annál inkább lehetetlen, hogy Beethovenről hallgatott volna —, arról a Beethovenről, akiről 1805-ben azt mondta:

„Wahrlich so lange Schiller und Beethoven schaffen, soll man sich nicht zu sterben wünschen.”

— Arról a Beethovenről, akiről élete vége felé fogja mondani (La Mara: Beethoven und die Brunsvicks 93. oldal):

„Hat Beethoven seine oder unsere Zeit erquickt? Seine Zeit hat ihn nicht verstanden. Christus sans comparaison.”

Arról a Beethovenről, kinek műveit oly megindítóan és meghatva adta elő és úgy játszotta szonátáit: „in einer Weise, die dem Meister und seinen Jüngern den Kopf verdreht” (1808 — La Mara 75. old.).

És ha ez a nő valóban hallgatott Beethovenről, én mondom, ez a hallgatás sokkal többet mond, mint minden szó.

Ha az ember maga köré tekint, nem is kell sokat keresni, könnyen talál hasonló helyzeteket és hasonló magatartást. Én ismerek valakit, aki fiatal kora óta naplót vezet, titkos naplót, amelyben mindazokról ír, akiket ismer és akikkel foglalkozik. De éppen arról nem talál egy említést sem, aki pedig legközelebb állt szívéhez és akinek a képe élete számtalan óráját betöltötte.

Én ezt nem akarom Teréz mellett érvnek felhozni. Én nem hiszem, hogy Teréz hallgatott volna. Ha ez a hallgatás ma fennáll, más okokkal függ össze. Tudni kell, hogy egy sorozat feljegyzés és levél eltűnt.

Ne tiltakozzék a feltevéselem ellen!... Vegye tekintetbe, hogy az a három levél, amelyet most Önnek idéztem és amely érzelmi kapcsolatokat fed fel, Beethoven és Teréz között, nem a Brunsvik-levéltárból való. Az árveréseken véletlen vásárlások, vagy folyóiratok és újságok indiszkrécioja folytán kerülhetett nyilvánosságra. Hogyan magyarázható az a tény, hogy Liepmannssohn-nál 1921 decemberében történt vásárlásnál egyszerre egy egész csomag Brunsvik-levél került elő (kettő Teréztől, kettő Joséphine-

[Romain Rolland jegyzetei:]

\*\*\*\* A februári és főleg a szeptember 29-i levél tele van szenvedéllyel, amelyhez ugyan a képzelet is vegyül, de ez minden szenvedély sajátja. Az az asszony, aki ezeket az oldalakat írta, tudott szeretni (és gyűlölni) La Mara 57-es és 64—65. old.).

től és egy Franz-tól — és az öt közül négy beszél Beethovenről?) Ki mondja nekünk, hogy más levelek nem fognak még előkerülni?

Az arisztokrata családok magatartása a levelezésekre vonatkozóan néha nagyon furcsa. Képzelje el, hogy Lichnowskyéknek egyetlen levelük sincs Beethoventől, aki pedig a hercegnő kedvence volt tíz éven keresztül!

Fel lehet tétélezni, hogy Beethoven soha nem írt a legkedvesebb barátainak? Vajon a hercegnő, aki imádta Beethovent, nem írhatott gyakran róla a barátainak és barátnőinek? Lehet ebben kételkedni? — Ne enyhítsük a hallgatást. Ez itt az udvarias kifejezés a „hanyagság”-ra, vagy a „megsemmisítés”-re.

Valóban ezekhez hasonlítva, csak tisztelni tudom Rudolf főherceg Beethovenhez való hűségét. Mert a sok előkelő barát közül ő az egyetlen, aki a legkisebb kis céduláig mindent megőrzött, ami Beethoventől származott.

Még sokat tudnék erről a kérdésről beszélni, de már túlságosan igénybe vettem türelmét.

Itt megállok, csupán azt fűzöm hozzá, hogy mindaz, amit írtam, nem azt jelenti, mintha én Terézben látnám a Halhatatlan Kedvest. Valójában nem tudok semmit, sőt vannak bizonyos tárgyi okok, amelyek a hypothezis ellen szólnak (nem is beszélve Stackelberg iránt érzett szerelméről, mely ha 1812-re bebizonyosodik, eldönti a kérdést).

De azt fenntartom, hogy Teréz és Beethoven között szorosabb érzelmi kötelék volt, mint azt ma gondolják — és hogy erkölcsileg semmi sem akadályozta meg őket az 1811—12-es években, hogy mindegyik a másikon keressen vigasztalást és támaszt.

Bocsássa meg, kedves Asszonyom, ezt a túl hosszú levelet, amelyet kissé sietve írtam (mert különböző feladatok foglalnak le).

tiszteletteljes hódolattal  
Romain Rolland

U. i. Nem hiszem, hogy valaki is felfigyelt Teréz („*Tagebuch des Herzens*”)-ben egy különös részletre, melyet La Mara elemez (89. o.).

„...Einmal auch schlugt sie vor, sie wolle den Mann heiraten, der sie seit langem liebe, und Migi-gazi solte zu ihnen ziehen, bis er selber sich vermähle...”

Ki hát az „a férfi, der seit langem liebe?”

És milyen időpontban írhatta ezt? 1816—1821? La Mara kis könyve egy bányá, de sajnos! nem eléggé rendezett és nincs eléggé hasznosítva.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa 1927. november 9.

Kedves Kisasszony

Ismételten nagyon hálásan köszönöm október 28-i kedves levelét és azt a fáradságot, amellyel lemásolta számomra a Napló azon oldalait, ahol Teréz Beethovenről ír.

At akartam újra tanulmányozni a kérdést, mielőtt Önnek válaszolok. Közben azonban megkaptam Szirmay Henriette asszony nagyon kedves levelét, aki volt szíves tájékoztatni azokról az eredményekről, amelyekre Teréz írásainak olvasása vezette. Közölt velem néhány apró részletet is, Stackelbergre vonatkozóan. — Éppen most válaszoltam neki egy hosszú levélben, arra kérve, hogy Önnek továbbítsa a levelet; ugyanis el szeretném kerülni, hogy megismételjem magam, abban, amit most Önnek írok: mert annyi a mondanivalóm, hogy válaszomat kettőjük között meg kell osztanom.

Kedves Kisasszony, mindenekelőtt arra kérem, legyen szíves megmondani de Gerando asszonynak: nagyonis megértem a benne élő kegyeletet, amely bizalmas családi levelek titkát elzárja az irodalmárok tapintatlansága elől, mert engem is mélységesen bánt — sőt mondhatnám sért — az a gunyoros vállveregető és néha illetlen hang, ahogy Hevesy András beszél a Brunszviki családról rendkívül felületes könyvében (társasági értelemben nem is tehetségtelenül).

Nem kell attól tartania, hogy valaha is megfeledkezem, mivel tartozom a Brunszviki nővérek emlékezetének, mert mondhatom, hogy gyöngéd tiszteletet, csodálatot és (ami Terézt illeti) rajongást érezek irántuk, és szeretném elérni, hogy ebben mások is osztozzanak. Valóban, az ember irigyli Beethovent, hogy ilyen barátnői voltak! Nemcsak az bájos és megható, ahogy a három nővér egymást szereti, hanem megértésük Beethoven iránt, jószáguk iránta dicsőségükre válik: (leveleikben egyetlen gunyoros vagy lealázó szót sem találtam nagy barátjukra vonatkozólag, pedig az nagyonis alkalmas volt arra, hogy fiatal asszonyok kigúnyolják). Úgy látszik, jelentős zenei tehetségük volt, különösen Teréznek, de Jozefinnek is, s nem feledhetjük, hogy ők voltak első tolmácsolói az első nagy szonátáknak, a *Mondscheinenek*, az Op. 31-nek, az *Appassionatának*, s hogy Beethoven részben nekik írta ezeket. Ami Terézt illeti, bámulom szellemi és jellembeli nagyságát; nem ismerem még gondolatait, amelyeket Ön összegyűjtött kiadatlan naplójából, de amennyit La Mara közölt belőlük, az is elég, hogy meghajoljon az ember a nemes asszony előtt, s én áhitattal csókoljam meg a ruhája szegélyét. Mit érdekelnek engem bizonyos gyöngeségek, nevetséges vonások? Mindannyiunknak van ilyen. Annyival jobban szeretem, mert annyival emberibb. De óvakodnám ezeket illetlenül a durva tömeg elé tárni, hisz az nem megérteni akar, hanem lesüllyeszteni a nagyokat a saját színvonalára. Teréz áldozatos és önmegtartóztató életet élt — már harmincötödik éve előtt is; a természet megbosszulta magát szívé-

nek és képzeletének bizonyos tévedéseiben, de nagysága az volt, hogy uralkodni tudott természetén és meg tudta nemesíteni. Volt benne valami hősi láng, ami rokonná teszi Beethovennel. Ha nem ő volt a „Halhatatlan Kedves”, lehetett volna nővére. Méltók egymáshoz. Mindketten jóval környezetük és koruk fölé emelkednek.

Tehát nem kérek de Gerando asszonytól semmiféle különleges szíveséget, mindössze ezt az egyszerű felvilágosítást: „van-e bármilyen Beethovenre vonatkozó megjegyzése Teréznek azokban a leveleiben, amelyeknek titkát őrzi?”

Nem kérek semmi többet. Semmi részletet. Csak egyszerűen: van-e vagy nincs?

Ha de Gerando asszony azt feleli: „nincs”, — ez megerősíti azt, amit Szirmayné asszonynak írtam, s ami első pillantásra paradox állításnak látszik: a Beethoventól (és -ről) való dokumentumok teljes hiánya azt bizonyítja, hogy Beethoven Teréz életében és gondolatvilágában sokkal bensősége-sebb helyet foglalt el, mint ahogy mondták. Mert teljes lehetetlenség, hogy Teréz nem írt volna neki és ő Teréznek és hogy Teréz ne írt volna róla. (Lásd Szirmaynéhoz írt leveletem.) Fölhívom még az Ön és de Gerando asszony figyelmét arra a Brunsvik-levelezésre, amely 15 éve ismeretessé vált, mert eladásra vagy közlésre került. (És amelyből éppen Beethoven és Teréz barátsága látszik.) Azt írja, hogy Minona leveleit nem lopták el. Hát akkor ezt az egyet ki húzta ki? És ki felelhet azért, hogy nem emelték-e ki, vagy nem semmisítették-e meg más leveleket is?

És most néhány apró észrevétel, vagy kérdés az Ön legutóbbi levelével kapcsolatban:

1. Meg tudná-e adni a Josephine — Stackelberg — per ítélethozatalának pontos dátumát, amely per anyagi romlásba döntötte Josephinet? Ugyancsak kérem Stackelberg elmenetelének pontos időpontját, aki elhagyja otthonát.

(Mellesleg megjegyezve, Ön azt mondja, hogy csak Josephine ment tönkre, nem a Brunsvik-ok. — Igen. Elméletileg Terézt nem érintette az összeomlás. Valójában azonban, kifosztva fivérétől „zu ewiger Kindschaft verdammte” anyja részéről (ő maga mondja ezt), mintegy gyámság alatt tartva, sokat veszített Josephine vagyonával — mert nemcsak hogy Josephine már nem tudta anyagilag támogatni (mint ahogy ezt biztos azelőtt bőkezűen tette), de még neki kellett Stackelbergék segítségére sietnie. — Ez elragadta minden szabadságát, és megfosztotta a független élet minden reményétől.

2. Meg tudná-e adni a Migazzi-féle szerelmi regény pontos dátumát? Mikor kezdődik ez az ész-szerelem? Mikor végződik véglegesen?

(La Mara könyve rettenetes zavaros, ami a Brunsvikok életére vonatkozó dátumokat illeti az 1812-es évek után. Különböző majdnem minden általam ismert munka a legkülönösebb tévedéseket tartalmazza. Még az olyan lelkiismeretes Beethoven-kutató, mint Frimmel is, az 1821-es évet tartja Stackelberg halála évének és Josephine-ről beszélve azt mondja:

„Stackelberg özvegye”! — és La Mara azt mondja, hogy (az anya) Brunsvik grófnő Ferenc fia rangon aluli házassága miatti bánatában halt meg! Pedig Ön azt írja, hogy 1831-ben halt meg — tehát egy évtizeddel Ferenc házassága után! — Az első legfontosabb teendő lenne egy szigorú kronológiai sorrend megállapítása.)

3. Meg tudná-e mondani, hogy Josephine elkísérte-e Terézt az első útján Martonvásárról Karlsbadba 1807-ben? vagy csak az 1808-as utazáskor? Mert ez utóbbi esetben Liepmanssohn-nál 1922-ben vásárolt Teréz féle levelet 1808-ra kell keltezni, amelyben azt mondja: „nagyon sokszor láttam Beethovent, ezekben az utóbbi napokban.”

4. Teréz Naplójának azok a lapjai, amelyeket volt kedves részemre lemásolni, s amelyek időpontját 1822—23-ra teszi, az alábbi okokból különösen érdekeltek:

a) amit Beethovennek a nőekkel kapcsolatos magatartásáról mond („gegen Frauen liegt er...”), ami nem azt mutatja, hogyan viselkedett Beethoven minden nővel (és minden barátjával... „Gegen Freunde...”) szemben, hanem hogy milyen kapcsolatban állott a Brunsvikokkal;

b) amikor Teréz ezt írja: „Die Ereignisse der Aussenwelt berührer Ihn nur wenig”, ez azt mutatja, hogy ő már elég hosszú ideje nincs közvetlen kapcsolatban Beethovennel, mert a Beszélgető füzetek épp az ellenkezőjét bizonyítják, hogy ti. 1817 óta Beethoven mily sóváran érdeklődött a külvilág eseményei iránt. Egyetlen nagy művész sem kísért ekkora figyelemmel szinte napról napra az európai politikát. Erről még lesz alkalmam szólni.

c) Amikor Teréz ezt írja: — „Er ist ganz der Mann, der nicht nur nichts unbilliges thut, sondern was selten ist in unserer Zeit, auch nichts unbilliges leidet”; — ezzel igazolja, hogy soha sem volt olyan bizalmas viszonyban Beethovennel, hogy bevallotta volna neki, mit kellett szenvednie fivérének vele szemben tanúsított méltatlan viselkedése miatt: (ebben nyilván büszkesége gátolta; pedig ha bevallott és tartós szerelem lett volna közöttük, kiszolgáltatta volna neki ezeket a titkait). S ha Beethoven erről tudomást szerez, soha meg nem bocsátja Ferencnek, Beethovent abban semmi meg nem gátolja, hogy ezt nyíltan meg ne mondja neki. Márpedig tudjuk, hogy Ferencel haláláig bizalmas viszonyban maradt. 1823-ban Ferenc tagja volt Lichnowskival és Zmeskall-al együtt Beethoven „Samotirázier”-nek (vagyis titkos beavatottjai közé tartozott). Ferenc 1824-ben arra gondol, hogy Beethovent Magyarországra vigye. És Beethoven még halálos ágyán is Ferencnek közeli Bécsbe érkezéséről beszélget.

Zsilipet teszek beethoveni áradatom elé. Kedves Kisasszony, bocsássa meg nekem ezt a hosszú levelet, és ezer köszönet, hogy megosztja velem zsákmányát! Láthatja, ha akármilyen kevésel rendelkezem is, igyekszem azt Önnek cserébe felajánlani.

Szívélyes rokonszenvvel  
Romain Rolland



A télen kiadom Beethoven-tanulmányaim első kötetét, amely Beethoven 1800—1801 és 1805—1806 közötti szerzeményeiről szól (*Eroica*, *Leonora*, a szonáták az *Appassionata*ig). — Mellesleg beszélek majd (mivel könyvem elsősorban zenei) a Brunsvik-családról és Giulietta Guicciardiról ebben az időszakban. (Tehát a „Halhatatlan Kedvesről” még semmit, ez a következő kötetre marad: itt Teréz másodlagos szerepet játszik, az előtérben Giulietta és „Pepi” áll.) —

Megengedi, hogy hivatkozzam Teréztől készülő cikkére és jelezzem, hogy jövőre kiadja a *Naplót*? — Ebben az esetben kérem, hogy adja meg kiadványai pontos címét. — (Feltételezem, hogy a Teréztől szóló cikk magyarul fog megjelenni, sajnos! Nagy gondot okoz majd lefordíttatnom.)

A *Halhatatlan Kedves* kérdésének földerítésére az első teendő lenne lefényképeztetni a Berlinben levő Fischhof-kézirat első lapját. Mint tudja, Beethoven fájdalmas panaszával kezdődik, s írásának idejét 1812 végére teszik. Nos, ebben az időben, alig néhány hónappal a *Halhatatlan Kedves*hez írt levél után megtörtént a szakítás és Beethoven ezt írja: „*Auf diese Art mit A geht alles zu Grunde*”. Csakhogy ebben a betűben egyáltalán nem vagyunk biztosak, senkinek sem sikerült megfejteni ezt a kezdőbetűt. (Egyesek Amalia Sebaldot, mások Arnimot akarnak kiolvasni, de mind a kettő igen valószínűtlen.) Látni kellene magunknak is és nem bízni meg a mások szemében. Nem tudja, jelenleg a berlini Állami Zenei Könyvtár igazgatója kicsoda?

Úgy látszik, hogy a szakítást nem az egyik akarata okozta, sem a másiké, hanem a „*schreckliche Umstände*”, amelyek az egyesülés útjába álltak. És itt pontosan föl kellene idézni a Brunsvikok életét 1812 június—júliusa és 1812 vége vagy 1813 tavasza között, hogy vajon megmagyarázza-e vagy sem azokat a körülményeket (*Umstände*), amelyek Beethovent lesújtották.

Sajnálom, hogy sokat szenved betegsége miatt. Pihenje ki magát és főleg levelem gyors megválaszolása ne okozzon Önnek gondot!

## 6.

Villeneuve, (Vaud) Olga, Villa,  
1927. november 22.

Kedves Czeke Marianne

Végtelenül örülök azoknak a dokumentumoknak (s a levélnek), amelyeket most küldött. Hiába tudja, mit érnek, ezerszer többet érnek, mintsem gondolná. Köszönöm, köszönöm! Sem kedves Terézünknek, sem szeretett hugának, ennek a hozzá oly méltó, vonzó Jozefinnek nem lesz oka megbánni, hogy Ön bizalommal volt irántam.

Először is hadd mondjam meg, hogy valóban nem úgy fordítottam Teréz 1847-es naplójának Jozefinre és Beethovenre vonatkozó híres mondatát, ahogy Ön magyarázza; elfogadtam a rendes értelmezést, s ezért is nem

beszéltem róla többet. De ha az az értelme, amit ma mond nekem („Ma is élnének mind a ketten, ha egyesültek volna...”). Ha bizonyos ebben — akkor megragadó ez a vallomás és főbenjáró fontosságú. Semmiképpen sem zárja ki Teréznek Beethoven iránt érzett szerelme lehetőségét (ez más kérdés), de egyenes utalás 1804—1805 telére, Teréz és Charlotte leveleire, amelyek Pepi és Beethoven szemük láttára fejlődő érzelmeitől riadoznak. Súlyos értelmű mondat ez. (De nem képzelhető el valami félreértés, hogy Teréz ezt ilyen módon írta? Szívemből kívánom, hogy ne legyen.)

Ami az 1809—1810-es Napló-lapokat illeti, amelyeket szíves volt másolatban megküldeni, ki sem mondhatom, milyen mély hatást tettek nővéremre és rám... „Unalmasak” ezek a lapok? Szenvedélyesen megindítóak.

Ó, micsoda lánglélek ez az úgynevezett „intellektuális” és „hideg” Teréz! Micsoda belső tűz! Ha ügyetlenek is a francia szavak, a héj alatt a léleknek micsoda hatalmas feszültsége érzik! Micsoda nagyszerű szüksége a teljes igazságnak, mily könyörtelen világosság önmaga előtt! És ugyanakkor, amikor pillantása könyörtelenül önmaga mélyébe hatol, hogy illan el előle folyton ez az erős, gyöngé, összetett lázongó természet és mily nagyszerű látvány ez a belső küzdelem, amely a legnemesebb győzelemmel végződik, fölé a legszebb lelki drámákkal! Még azok a Stackelberggről szóló jegyzetek is, 1810 októberéből (amelyeknél tarthatunk a durvalelkű olvasóktól), ó, ezek is mennyivel közelebb hozzák Terézt hozzám, s mennyivel érdekesebbé teszik! A gyöngesség, amely leteríti, amikor tudomására jut... A felindulás vad hangjai, vad bevallása annak, amit önmagában fölfedez... milyen gazdag természet! És ezt ábrázolták hidegnek? ... Ó könyvbújó asszony! Más körülmények között shakespeare-i hősnő lehetett volna!...

(Arra használni föl ezeket a lapokat, hogy „szerelmessé” tegyük Stackelbergbe, komolyan és tartósan — erről szó sem lehet. Ennek halvány valószínűsége sincs. Egy ilyen töredékben az a fontos, hogy megmutatja őt, mennyire ki van szolgáltatva bármilyen hirtelen, váratlan vonzalomnak, bármennyire szégyelli is és igyekszik szabadulni. És épp ez az, ami nagy!)

— Küldeményeivel kapcsolatban ezer írnivalóm volna még. Később majd apránként megírom. Ma csak meg akartam köszönni, elmondani, mily boldog vagyok, hogy a maga révén kapcsolatba kerültem (mondhatnám: benső közösségbe) — Terézünk titkos belső életével.

Mindaz, amit olvasok és megtudok tőle, lélektanilag egyre természetesebbé teszi előttem azt a föltevést, hogy ő az „Unsterbliche Geliebte”. — És mégis, egészen más, külső, nem lélektani okokból nem hiszem, hogy ő az...

Valóban azt mondhatná az ember, hogy ebben az esetben a véletlen tetszelgett a félreértések lehetőségeinek szaporításában. A „Louis” (Migazzi) név után, amely oly soká vitte tévútra a kutatókat, az a megragadó naplójegyzet (1837) első júliusi napjairól valóban hihetetlen coincidencia! És aztán azok a (hozzávetőleges) adatok, amelyeket a pörrel közölt velem a Stackelberg első szökéséről hozott ítélet, a Terézre kényszerített újabb családi kötelezettségek stb. lélektanilag erősítik a föltevést.

Az *Unsterbliche Geliebte* - levél jó fakszimiléjét megtalálhatja Albert Leitzmann kiadásában „Levelek és jegyzetek Beethoventól és Beethovenról” (két kötet), Insel Verlag. Figyelmesen tanulmányoztam a betűket. Beethoven esetleges „K” betűje megfelel a többi K-nak ugyanabban a levélben. Semmiképpen sem lehet Z. Végső esetben hasonlónak mondhatjuk némelyik W-hez...

[Itt Romain Rolland lerajzolja Beethoven betűit.]

— Azt kérdi, úgy tekintem-e azt a levelet, amelyben Teréz büszkén lemásolja Beethoven egyik levelét (— Ön 1811. szeptember 12-vel keltezi, nem tévedés ez? Nem februárban íródott? Egy másik februárvégi levél céloz erre. Lásd: Thayer —) mint kezdetét Teréz és Beethoven kölcsönös érzelmi új periódusának? De igen, föltétlenül. Azt hiszem, egyik is, másik is későn fedezte föl a lelki rokonságot (föltéve, hogy Teréz az *Unsterbliche*...) Ez megmagyarázná Fanny del Rio naplójának passzusát is; nem, Beethovennek nem volt sejtelve az igazi Terézzől; sem Teréz nem jött igazán tisztába önmagával és Beethovennel.

Nem tudtam, hogy Teréz Memoárjainak magyar kiadása elé írt egy jellemrajzot Terézzől. Nagyon szeretném ezt megismerni. Nincs lefordítva németre?

Kérem, szóljon annál a magyar folyóiratnál, amely Párizsban franciául kiadja a maga Terézzől írott cikkét, hogy küldjenek nekem egy példányt.

Bátorkodtam beszélni a Hachette könyvkiadó egyik igazgatójával, hogy a jövő évben a maga gondozásában megjelenik egy kötet Teréz naplójából. Úgy láttam, hogy nagyon érdekli őket. Ha munkája magyarul megjelent már, azt hiszem, érdemes lenne bemutatni azt a Hachette könyvkiadónak fordítás és francia kiadás céljából. Ha majd erre sor kerül, rendelkezésére állok.

Fejtörést okoz Teréz stílusának kérdése, mert francia olvasónak nagyon rossz az a francia nyelv, ahogy ő ír. Mit tegyünk? Kínos kötelesség lenne kijavítani.

Érzelmi életét illetőleg egyébként teljesen egyetérttek Önnel és de Gerando asszonnyal abban, hogy veszélyes lenne elővigyázatlanul kiszolgáltatni a közönségnek. Ez csak értő és kegyeletes olvasó kezébe való...

Itt zárom gyorsan megírt leveletem. De később még visszatérek rá.

hálás tisztelettel  
Romain Rolland

Nem kell hangoztatnom Önnek, mennyire érdekelne, ha olvashatnám az 1811—1812 közti Naplót. De azt hiszem, túl kockázatos volna a másolatokat postán küldeni. Bízom az Ön éleslátásában és ítéletében. Mindaz, amit eddig írt, az Ön szövegkritikája, a legteltesebb bizalommal tölt el. Ha lélektani magyarázatom néha különbözik is az Önétől, de lényegében majdnem mindig egyetértünk.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa  
1927. november 30.

*Kedves Czeke Marianne*

Röviden csak azt akarom megírni, hogy éppen most kaptam meg az 1810-es napló értékes másolatát. Ezer köszönet és hála kedves leveléért, s ezért a fontos kéziratért, amelyet közelebbről is áttanulmányozok. Ha majd elolvastam, megírom Önnek benyomásaimat.

Most, hogy elküldte nekem, többé nem titkolom, mennyire vágyódtam arra, hogy ezt a Naplót olvassam, de nemcsak ezt, hanem a következő évekét is. (Remélem, a másolat hiánytalan, semmit sem hagytak ki belőle?)

Szirmayné volt olyan jó és írt nekem egy hosszú levelet, amelyben újra megerősíti álláspontját — ti. azt, hogy Teréz pedagógus volt, csak pedagógus. Én viszont tökéletesen meg vagyok győződve arról, hogy t ö b b l e l k e t hordott magában, erről nekem most elegendő bizonyítékom van. Mit szólna Szirmayné ahhoz, ha Tolsztoj naplójából csak bizonyos éveket ismerne, ahol kitűz maga elé majdnem minden napra erkölcsi és gyakorlati feladatokat egy protestáns szigorúságával. (Természetesen ezt azért tette, mert a természete merő ellentétben állt ezekkel a szabályokkal és mindig kibújt minden önfegyelem alól . . .) Ő is pedagógus volt, szenvedélyesen, majdnem a rögeszméig! Megakadályozta-e ez vérmérsékletének szertelenségeiben és meglepő fordulataiban? Az emberi lélek (vagy lelkek) sokkal bonyolultabbak, mint ahogy azt logikánk besorozza.

De túl hosszú volna levélben vitatkozni ezekről a kérdésekről. Csak arra szeretném felhívni az Ön és Szirmayné figyelmét, hogy óvatosak legyenek és ne engedjenek a csábításnak, hogy párhuzamot vonjanak Teréz és Mme de Genlis között. Szirmayné volt olyan kedves és lemásolt néhány oldalt St<sup>e</sup> Beuvetől, amit különben már ismertem, erre a nőre vonatkozóan. Ennek az asszonynak a hírneve nálunk nemcsak nevetséges, de erősen kétes is. Szegény Teréz, aki olyan tiszta, valóban nemes, valóban igaz, nem érdemli meg ezt az összehasonlítást, evvel a hamis erénnyel és mesterkélt ártatlansággal.

Bocsássa meg kedves Czeke Marianne, hogy ilyen sietve írtam ezt a levelet.

Tiszteletteljes hódolattal  
Romain Rolland

Milyen dátummal kezdődik Teréz (megmaradt) naplója? És melyek azok az évek, amelyek hiányoznak?

Herriot: Chantavoine. És Chantavoine sajnos, egy kicsit Hevesy. Én látom előre, hogy tolluk nyomán hogyan kapcsolódna össze Mme de Genlis neve Terézével. Írni fogok az Ön szerencsétlen barátnőjének.

Villeneuve, 1927. december 3.

Kedves Czeke Marianne

Megkaptam a második küldeményt és átfutottam a két kéziratot. Most aztán lassan is átolvasom és ha készen leszek, külön csomagban visszaküldöm Önnek.

Ime első benyomásaim: 1. pedagógiai munka és tehetség. 2. Maga Teréz, vagyis lélektani összetétele, lelkiereje. (Minden egy kicsit élő, egy kicsit gazdag lélek egy talány. És Terézé különlegesen az.)

Én csodálom pedagógiai munkásságát és tehetségét. De az én egyéni érdeklődésem a lelkek tanulmányozása felé hajt. Engem sokkal inkább, Teréz lelke foglalkoztat, mint munkássága.

Ő azt mondja valahol abban a részben, amit küldött nekem (emlékezetből idézek és inkább az értelmet mint a szavakat): alapjában véve minden mű csekély, ha a végtelent nézzük; az számít, amit magunkból: szeretetünkől, jóindulatunkból beleviszünk. — Ezt az elvet követtem én, mikor a művészet és gondolat óriásait tanulmányoztam, mint Beethovent, Michelangelot és Tolstojt. — Megmutatom az embert — ezt a gyengeségből és nagyságból álló csodálatos hangszert, ezt a hegedűt, melynek hangzása páratlan és nem hasonlítható semmi máshoz.

Igyekszem megtalálni Teréz hegedűjének lelkét.

Az 1810-es füzetek valóban kiinduló pontjai Teréz pedagógiai munkásságának. De az ő lelkének megismeréséhez végpont (különben még nem biztos) és semmi lényegeset nem mondanak: *h o g y h o g y a n, m i l y e n ú t o n j u t h a t o t t e l i d á i g !*

Azok a pisai feljegyzések 1809-ből, amelyeket előzőleg küldött, lélektani szempontból sokkal lényegesebbek voltak. Mindent megmagyaráztak egész az 1807 felé eső időpontig. Hát sajnós, e z a z i d ő k ö z 1807 é s 1809 k ö z ö t t a l é n y e g e s. Itt adódhatott egy válság, melyről biztosat nem tudunk (talán Ön?) és nagyon valószínű, hogy bizonyos események hatása alatt jött létre, melyeket nem ismerünk. Ezekben a pisai elmélkedésekben Teréz befejezésül azt mondja, hogy „a z v o l t é l e t e n a g y s z e r e n c s é t l e n s é g e”, hogy nem tett eleget Josephine meghívásának, s nem ment el hozzá 1807-ben (vagy 1806-ban). Ő ezt 1809-ben írja, tehát 1807 és 1809 között idézte elő „é l e t e s z e r e n c s é t l e n s é g é t”... Hogyan?

Ne mondja, hogy én eltúlozom egyes hevenyészve leírt szavak jelentőségét! Először is Teréz elmélkedik, mikor ír; nem írja ezt le véletlenül; és igen meglepő, hogy az 1800—1807-ig terjedő hosszú és szigorú vallomása után megáll a kritikus időszaknál és nem bizza papírra gondolatait. Sőt, annak szemében, aki figyelmesen elolvasta Teréznek La Mara által idézett levelét, biztos, hogy egy nagy szakadék választja el az 1807 előtti és az 1810-es napló Terézét. S míg ez a szakadék legalább részben nem lesz kitöltve, Teréz lélektani megítélésében mély űr tátong.

Nincsenek naplók, vagy feljegyzések 1807—1808-ig — a karlsbadi évekről — amelyekben Teréz nagyvilági élete utolsókat lobbant? Nem tud semmit ezekről, nem is sejt?

Más: Hogy lehetséges az, hogy ez a két nő, Josephine és Teréz többé soha nem beszélnek zenéről, sőt úgy látszik, soha már nem zenélnek (a pedagógiai éneket nem számítom ennek), holott mély zeneérzékük lehetett? Hogyan, hát olyanok lennének ők, mint más unalmas fiatal lányok, akik alighogy férjhezmentek, vagy elhelyezkedtek, abbahagyják a zongorázást? Nem vagyok hajlandó őket közéjük sorolni. Ha az ember egyszer már tökéletesen átérezte az igazi zene hatalmát (az esztétikai élvezettől eltekintve, az erkölcsi, vallási és főképpen életbevágóan lényeges hatalmát) ezt nem tudja többé elfelejteni. Azt kellene tehát hinnünk, hogy azok, akik mellett (sőt, mondhatnánk: akikért az *A p p a s s i o n a t á - t é s a M o n d s c h e i n s o n a t a - t* Op. 31. no 2. etc... írták, azok tehát, akik első, mégpedig tehetséges előadói voltak ezeknek a műveknek, nem éreztek volna semmit, az egészet egy ujjgyakorlatnak fogták volna fel? Ez lehetetlen!

De jegyezze meg jól, én Beethoven személyét félreál-lítom. A Beethoven—Teréz, vagy Beethoven—Pepi kérdés itt teljesen mellékes.

Az, ami engem megkap, ez a női lelkek problémája. Aki Teréz pedagógiai naplóját olvassa, azt mondaná, hogy soha nem játszott és soha nem hallott egy ütem zenét, hogy nem ismeri a művészet szenvedélyes és intellektuális visszhangját és formáló erejét a szellem kialakulásában.

Jól mondom: „Pedagógiai napló”, mert én annak tekintem. Semmiképpen sem Teréz belső életének naplója — legkevésbé pedig élete eseményeié. Ez az elmélkedésnek egy önkéntes gyakorlata a szellemi tevékenységnek bizonyos rendszerén, amelyeket ettől az időponttól számítva, ő saját maga számára fontosnak talál és még néhány családi esemény csoportosul a maga választotta központ körül.

Az anyjához írt levele, amelynek másolatát Ön megtalálta a Napló egyik lapján, példa arra, hogy mennyire nem mond ő itt semmit — és ami számomra a pszichológus számára a legfontosabb volna. Mert ez a levél engem lélektanilag jobban érdekel, mint ennek a naplónak ötven oldala.

Még egy másik dolog:

(Biztosan meglepetést okozok Önöknek, Szirmaynének és Önnek, talán meg is botránkoztatom Önöket, de nekem Szirmaynéval ellentétes véleményem van; ő mindent végtelenül egyszerűen lát: én azonban túl bonyolultan.) Tehát bennem az 1810-es pedagógiai napló azt a benyomást, azt a gyanút (hogy így fejezzem ki) kelti — hogy Teréz pedagógiai hivatása nem annyira természetes, mint inkább magára erőszakolt és hogy Teréznek ez a törekvése (így) rettenetesen bizonytalan, ingadozó és hogy ez az akarat kívülről jön.....

Szegény Teréz, jó szerető és gyenge azokkal szemben, akiket szeret; Josephine majdnem teljesen hatalmában tartja és (néha) Stackelberg is. Josephine az ő nagy szenvedélye. Mindig is az volt, de Teréz hosszú ideig ellenállt büszkeségből, fellázadt daczból. Most már megtört és teljesen kiszolgáltatja magát. Az a (kellemetlen) benyomásom, hogy Josephine evvel visszaél. (Oh! a legjobb érveket találta saját maga számára, hogy mentse ezt a visszaélést!) Néhány világos pillanatában Teréz látja (ebben a Naplóban), hogy Josephine vele szemben „egy kicsit önzően” viselkedik (íme, itt van a találó szó), de aztán elnyomja ezt a gondolatát. És az anyjának írt levelében nagyon igyekszik anyjának bebizonyítani (hogy sajátmagának is bebizonyítsa), miszerint Josephine nem befolyásolja őt elhatározásaiban. Ellenkezőleg!... túl sokat akar bizonyítani! Biztos, hogy szegény leány szíve mélyén őrzött egy gyanút. De ezt hatalmas szeretni tudásával és önámításával elnémította. — És én úgy hiszem, Josephine néha, sokszor feláldozta Terézt saját érdekeinek. Teréz nagysága abban áll, hogy szeretette magát feláldozni, olyanmire, hogy ezt egy új élet és boldogság forrásává tette. Én azonban most már nem vagyok annyira meggyőződve arról, most, hogy olvasom ezt a *Naplót*, hogy Josephine annyival értékesebb lett volna, mint ahogy Teréz ezt szeretetében látta.

— Ne küldje el nekem Migazzi naplóját! Mindaz, ami az 1812 és 1813-as éveket meghaladja, pillanatnyilag sokkal kevésbé érdekel, mint ami 1809—1810 előtt történt. Csak itt lehetnek, vagy itt kellene megtalálni a jellem alapjait.

Csak úgy mellékesen megjegyzem, csodálkozom Mme de Gerandon, aki fél, hogy a pedagógiai napló néhány bizalmas családi vonatkozású részlete nyilvánosságra kerül! A levelek és töredékek, melyeket La Mara adott ki, a „*Beethoven und die Brunsviks*” című könyvében, ennél sokkal bizalmasabb adatokat tartalmaztak. És azért a Brunsvikok emléke nem szenvedett csorbát.

Amit Révész Margit doktornő esszéjéről ír „A Brunsvikok jellemzése genealógiájuk alapján”, amelyet Ön állított fel, kíváncsivá tesz és érdekel. Valóban ez a családfa elég fontos ahhoz, hogy az ember megismerje.

Pontosan hogyan kell a nevet helyesen írni?

A *Kedveshez írt úgynevezett negyedik levél*, amelyet a *Die Musik* 1911. számában közöltek, hamis. A csalást azóta kimutatták (lásd Frimmel). Unger, aki be hagyta magát csapni, azóta elismerte tévedését. Beethoven egyetlen komoly levélgyűjteményében sem szerepel már.

A viszontlátásra kedves Czeke Marianne. Mindazt, amit most Önnek irtam, tekintse egyszerű benyomásoknak, melyeket első elolvasáskor szereztem. Majd igazolom azokat a továbbiakban.

Tiszteletteljes hódolattal  
Romain Rolland

Igen, az öngyilkosság, amelyről Ön beszél, bűn. De én hajlok affelé, hogy sajnáljam azokat az embereket, akik öngyilkosok lesznek. Nehéz lehet, míg valaki eljut odáig. — És minél kevésbé látszik, hogy okuk volt rá,

annál mélyebb lehetett az, és annál elviselhetetlenebb az élet fájdalma.

— Mit tud az ember arról, ami a lelkek mélyén végbemegy? Nekik megvan a saját mennyországuk és saját pokluk.

## 9.

Villeneuve, 1927. december 5.

Kedves Czeke Marianne

Megkaptam a harmadik csomagot: (1818 első fele). Mennyi érdekes dolog! Mennyi minden tárul elénk Teréz belső életéről és azokról, akik körülveszik.

Köszönöm, a mielőbbi viszontlátásra, hódolattal

Romain Rolland

Vajon Teréz maga adta a „Napló” nevet feljegyzéseinek?

A nagy szellemek listáján, melyet Teréz nemegyszer idéz, szereplő „Rittler” (?) nem Richter (Jean Paul), akinek a hírneve akkor Goethe-ével vetekedett?

Mennyi minden világosodik meg az 1811-es új lapokon. Ezeket előre megéreztem, mind Teréznek Josephine-nel való viszonyát, mind a napló jellegét illetően. Mindez maga szolgáltatja a bizonyítékát annak, hogy elhanyagolja a gondolatoknak és a belső életnek számos mozzanatát, melyek Teréz számára oly lényegesek.

Ha De Gerandoné arra kényszeríti Önt, hogy mellőzze mindazt, ami Teréz benső életére vonatkozik Stackelberg—Josephine-nel, és a külső eseményekkel kapcsolatban — legalább ne mulassza el feltüntetni néhány sorban, hogy a belső, lelki életnek mily fontos szerepe van Teréz egyéniségének kialakulásában. Ez most teljesen világos előttem. Bármily általános is a Napló pedagógiai érdekessége, engem sokkal közelebbről érint Teréz lelkének szerelmi drámája.

Ne higgye, hogy a Beethoven-nal való foglalkozás viszerre! Én most a Halhatatlan Kedves problémáját mellékesnek tekintem, teljesen másodrendű kérdésnek ebben a történetben! Ez a történet így sem lesz kevésbé megindító! Ha a véletlen olyan bizonyítékokat ad a kezünkbe, amely ezt Beethoven szerelmi történetéhez kapcsolja, mi követni fogjuk ezt a nyomot. De most pillanatnyilag nem foglalkozom vele. Most csak Teréz érdekel. Ő elegendő ahhoz, hogy kielégítse egy pszichológus érdeklődését. —

Mme de Genlis-t illetően Teréz három sorban az összehasonlítást a kellő mértékre szorítja vissza (32. old.). „Einiges von Ihrem Detail mit un-



seren grösseren Ansichten vermählen..." Így jelöli ki neki azt a másodlagos helyet, mely őt megilleti.

Nem tudom eléggé ecsetelni, mennyire meghat és vonz engem ez a nagy és mindig kiszolgáltatott lélek, amely olyan világosan látja gyöngeségét és a veszélyeket, amelyeket azonban nem tud elkerülni!

Tud-e Ön arról, hogy Mme Bigot, akiről a gyermekek nevelésében szó van, rokona-e annak a zongorista nőnek, aki Beethoven barátnője volt Bécsben és akinek az „*A p p a s s i o n a t a*” kéziratát átadta? (Ez a kézirat azóta Bigot-éktól a párizsi konzervatóriumba került.)

Holnap ajánlott levélben vissza fogom küldeni a Napló első csomagját — 1810 első 31 oldalát.

## 10.

Villeneuve (Svájc), 1927. december 9.

Kedves Czeke Marianne

Rendben megkaptam a negyedik csomagot (1811, 47—96. old.) és még ma visszaküldöm Önnek ajánlott levélben a másodikat (32—64. old.).

— Mit lehet itt még mondani? A legizgatóbb a kíváncsiság számára az, hogy (akármit is mond), a rejtélyt nem lehet megoldani. Majdnem azt szeretné az ember bebizonyítani, hogy Teréznek az Unsterbliche-hez semmi köze. De ezt nem lehet. Sem mellette, sem ellene — *L é l e k t a n i l a g* semmi sem lehetetlen; de viszont semmi sincs, ami bizonyítéku szolgáhatna. Az anyagra vonatkozóan azt hihetné az ember, hogy fogadást tettek a döntő napok és hónapok kihagyására a naplóban és csak a minimumra szorítkoztak, amely ugyan felkelti a gyanút, de nem igazolja azt.

Akármit mond: Az 1812. október 8-i rész alapot nyújt minden feltevésre. És izgató;

Ha az ember megállapítja, hogy Teréz hány őt közről érintő szomorú eseményt (még otthoniakat is) hallgatott el, — csak hónapok múlva egy véletlen felkiáltás tárja fel azokat —, hogyan lehet következtetni abból, ami a Naplóban nincs megírva arra, ami ténylegesen megtörtént.

Jegyezze meg, Teréz egyáltalában nem szakította meg teljesen Naplója írását ebben az évben, melyet élete legszomorúbb és legborzasztóbb-jának nevez! Én azt hittem, megértem ezt, azok után, amit Ön írt. De íme, előkerül egy napló 1812 első feléből és a teljes 1811-es év. Ezenfelül még a végének a töredékei. Tehát hasonlítsa össze azt, amit ott megírt az otthoni és más bajokkal, amikre később az események után néhány sorban célzást tesz! És megláthatja, hogy egy Teréz mi mindent tud meg nem írni, ami pedig legközelebből érinti.

— Hadd hívjam fel a figyelmét arra a módra, ahogy az „Unsterbliche” hipotézisét csak lehetségesnek fogom tekinteni! (De még egyszer, e h h e z

a hipotézishez nem ragaszkodom. Gyengének látszik, csak hogy nem tudom teljesen kiküszöbölni...)

Teréz az ő csodálatos és állandó akarateréjével, önuralmával és „Ruhe”-jával nem kevesebb (ebben a korszakban), mint egy erős, nyugodt, magabiztos asszony... Természete gyenge, szertelen, háborgó, gyötrődő... Egyik napról a másikra, egyik óráról a másikra ki van szolgáltatva a szenvedélyek és múltó fellángolások viharának...

Ha ő lett volna az, akihez Beethoven a híres levelet intézte, ez csak egy napnak, egy órának csábítása lett volna. Teréz mindent megfontolva, nem engedhetett ennek; nyomasztó, kötelező, kényszerítő feladatok előtt állt, — különösen és pontosan ebben a szörnyű korszakban, amikor erkölcsi és anyagi terhek neheztedek rá. Kellett tehát, hogy néhány nap után kiragadja magát az ábrándból és visszaküldje a levelet annak, aki azt írta. — De ő tökéletesen alkalmas volt arra, hogy ezt a levelet sugallja és hogy pillanatnyilag hivatottnak érezze magát, hogy arra feleljen, sőt még arra is, hogy ő idézze elő. (Lélektani véleményemet adom).

A hipotézis világos cáfolatát csak a valódi tények szolgáltatathatják. Azonban éppen az 1812. június és július hónapok hiányoznak nekünk a Napló-ból. És nem tudjuk, Teréz mivel töltötte az idejét ezekben a hetekben? Hol van Hackin g? És ki mondja nekünk, hogy nem ment Prágába Seeberg nagybácsijához? Nem kellett-e mindenütt segítséget keresni Josephine számára ezeknek a hónapoknak válságos helyzetében?

Nézzé csak, hogy ezek a szavak milyen alkalmasak a bizonytalanságra: „Zerstörung alles sinnlichen Glückes... Trennungen der Gemüthe... kaum eine heitere Morgenröthe einer glücklichen Zukunft...”

Az 1812 október utáni részeket illetően, az a véleményem, még a beethoveni hipotézis esetében is, hogy nem kell már keresnünk semmiféle utalást rá. Ez teljesen lezárt ügy. Ha Teréznek lett is volna ilyen érzelme, és azután elhatározta volna, hogy ebből kiragadja magát, ha ő valóban szakít és visszaküldi a levelet, annyival tartozott volna a későbbiekben önmagának, hogy esztelen reményének e napjairól a legszigorúbban hallgasson — sőt kötelezze magát, hogy soha többé ne találkozzék Beethovennel.

Ebben az értelemben ha azután mégis találkozott volna vele, az inkább az „Unsterbliche” hipotézise ellen, mint mellette szólna.

De, ismétlem, mindez csak feltevés és az is marad, mert jelenleg semmi sem tudja ezt igazolni, sem cáfolni.

Tiszteletteljes hódolattal  
Romain Rolland

Bocsássa meg, hogy Szirmayné véleményét Mme de Genlis-re vonatkozóan Önnek is tulajdonítottam. De Szirmayné levelében arra engedett következtetni, hogy Ön is osztja azt.

Az 1812. október 8-i sorok hogyan kerültek az 1811-es Naplóba? A lapszéltre írta-e? — vagy egy hozzácsatolt papírra?

Vajon az 1810, 1811, 1812. évek írása szemmel láthatóan ugyanaz?

Nem tudná-e megadni nekem *Beethoven* haláláról szóló elmélkedéseinek pontos szövegét? Ez nem cáfol, sem meg nem erősít semmit. (Ebben az időszakban már olyan messze volt a lehetséges találkozás ideje! Mint egy másik égitest.) De azért mégis érdekes.

# 11.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa, 1927. december 14., szerda.

Kedves Czeke Marianne

Ma küldöm vissza Önnek ajánlott levélben a Napló harmadik csomagját 1811. 1. old.-tól 46-ig.

Valóságos kincsesára ez a bizalmas közléseknek Terézünk lelkére vonatkozóan és a visszahatásra, melyet környezetére gyakorolt. Mily sok keserű csalódást olvas az ember a sorok között, de még a sorokban is. Bevallom, nem tudok Josephine iránt (az akkori idők Josephine-je iránt) olyan határtalanul elnéző lenni, mint ő, de különben ez az elnézés néha úgy látszik, nála is kimerül.

Majd még kifejtem Önnek a későbbiekben az egésztől való benyomást. Pillanatnyilag nagyon el vagyok foglalva avval, hogy mindent megfigyeljek, hogy kövessem napról napra, és hogy az Ön kitűnő felvilágosításait felhasználjam, amelyeket volt olyan jó utolsó levelében megadni (a Napló 5-ik csomagjában).

Milyen jól megérti őt! Szinte egybeforr vele.

Egy dologról azonban biztosíthatom Önt: bármilyen nagy esemény volt Teréz számára Pestalozzi megismerése, és ha ez későbbi hivatására döntő is volt — Pestalozzi az 1810—1811-es évek gondolatvilágában nem foglalja el azt a vezető helyet, amelyet Ön neki tulajdonít. Teréz mély tiszteletet, odaadást érez iránta, ha gondol rá! De gondolatai nem körülötte forognak leginkább. Még a jövő nevelői hivatásánál is jobban foglalkoztatja őt a saját maga tökéletesítése — a saját lelkével való törődés. Teréz lelke beteg, nem eléggé kiegyensúlyozott és kialakult; érthetetlen; úgy látja mindig, hogy veszélyeztetve van. Ugyanakkor azonban megvan benne a felismerés, hogy valami istenit hordoz magában. Első feladatának tekinti, s ebbe ezekben az években szenvedélyesen belemélyed, hogy megmentsé saját magát, hogy isteni legyen. Ezt az istenit homályosan érzi magában és imádja. Igen nagy és vallásos látvány ez! A többi, a gyerekek, csak egy mód, csak eszköz. Ő nem született pedagógusnak (szerencsére!) Ő annál sokkal több: Lélek, mely szomjúhozza Istent, akit önmagában akar megvalósítani (legelőször. Mert, hogy másokat megmentsünk, először magunkat kell megmenteni.)

Meg tudná adni nekem Pestalozzi Terézhez intézett levelének pontos szövegét? Ez nekem nincs meg.

Ki az a „Rosalie”?

A pisai elmélkedéseknek nem volt szükségük Stackelberg piétizmusára, hogy kifejezésre jussanak. Nem a Nagyhéten írta azokat? Egy katolikuskusnál nagyon is várható, hogy ezekben a napokban magába száll, lelkiismeret-vizsgálatot tart és az elmúlt évekre visszatekint. — Én katolikus vagyok. Magam is megtettem ezt, mint gyermek és láttam anyámtól és azoktól, akik körülvettek. Ha el is szakadtam ettől a vallási formától (nem az istenitől!), jól ismerem a húsvéti napok mélabús zsibbadtságát vidéken.

Szívélyes üdvözlettel  
Romain Rolland

Képzeld, Giulietta Guicciardi unokái írtak nekem, s felajánlják, hogy nagyanyjukról, akinek emlékét védik, felvilágosításokkal szolgálnak. (Igazuk van.) Kegyetlenek voltak hozzá (én is), ehhez a kis *Primavera*-hoz, akinek legfőbb bűne az volt, ami a tavaszé, hogy mámorossá tesz! De hogyan védekezhetnék Beethoven összes „szerettei” ellen, akiket örökségül hagyott rám? Az én kis szobám tele van velük.

U. i. Holnap én is befekszem a klinikára, körülbelül tíz napra. Mert az egészségem nem a legjobb. De már hozzászoktam. Évek óta egyedül a szellem tartja fenn a testet.

Elnézését kérem, ha a Napló következő csomagját késve küldöm vissza. Ti. kezelés alá vetem magam.

Mindenképpen úgy gondolom, karácsonyra már a *Villa Olga* ban leszek.

Csak mindig oda írjon nekem!

12.

Valmont, 1927. december 17.

Kedves Czeke Marianne

Megkaptam hatodik küldeményét (az úgynevezett 1812/3/4-es naplót) újabb magyarázataival. Hamarosan alaposan szemügyre veszem és megírom észrevételeimet.

Most figyelmesen olvasom az 1811. évi naplót és átfutottam már 1812. elejét (5. küldemény). Meghökkenett az a morális változás, amely Teréznek ebben a korszakában megnyilvánul. Bizonyos, hogy ebben nagy része van külső eseményeknek (Stackelberg-Josephin]). De ez még nem magyaráz meg mindent. Teréz bensejében elég súlyos zavar és bizonytalanság mutatkozik. (Tudja, én olyan ember vagyok, aki minden elő-

zetes rokonszenvtől, vagy ellenszenvtől függetlenül magam, ha lelki jelenségeket, vagy történelmi tényeket kell megítélnem!) Teréz zavarát nemcsak naplójának kuszasága árulja el, külső szabálytalansága, az anyag és évszámok rendetlensége (és úgy képelem, hogy írásának is kell ezt jeleznie?). Hanem olyan egzaltáltság jelei is mutatkoznak, amelyek (még egy ilyen mindig egzaltált lénynél is) rendkívüliek; néha nincs már benne érzék az árnyalatok és értékek iránt, s veszélyesnek tartanám a teljes kiadást felületes és a finomságok iránt érzéketlen olvasók miatt, mert elég néhány kiszakított részlet, hogy öt bizonyos mértékben diszkreditáljuk és (aggódva mondom ki, halkan, magunk közt, akik szeretjük) nevetségessé tegyük. Bizonyos, hogy ezekben a pillanatokban egyáltalán nem volt alkalmas fiatal gyerekek nevelésének irányítására és megérttem Josephin aggályait ebben az irányban — anélkül, hogy menteném gögös keménységét s gyöngédsége k é t s é g t e l e n hiányát nővérével szemben.

— Most pedig arra kérem, hogy mint én, őrizze meg teljes tárgyilagosságát! Ne mondja, hogy az *Unsterbliche* kérdése eldőlt! N e m d ő l t e l . A dolgok jelenlegi állásában biztos és végleges formában se jobbra, se balra nem dönthetünk.

Ez a szegény Teréz (akitől bizonyára távolestek az efféle gondolatok, s nem is sejtette, hogy emléke köré miféle feltevések állványzatát emelik majd!) mintha csak szántsándékkal zavarba akarta volna ejteni a jövőendő kíváncsi történészeit a beethoveni rejtélyt illetőleg.

Itt van először is a naplónak ez a rendetlensége, abban az időszakban, amikor a legfontosabb lenne pontosan követnünk. Aztán 1812. kritikus július—augusztus hónapjának hiánya. Aztán az a fölkiáltás 1812. októberéről (amelynek kulcsát a maga magyarázata megpróbálja megadni de nem tud meggyőzni, hogy csak ez a kulcs a jó). Aztán . . . mik ezek a különös idézetek, amelyek az 5. k ü l d e m é n y ( 1 8 1 2 . e l e j e ) I. a és II. a lapjához vannak fűzve? „Ritters Empfindung”. Ezek a szerelmes versek, amelyekben a b a r á t és a m ű v é s z e t egymáshoz kapcsolódik? Tegyük fel, hogy véletlen idézetek! (De miféle költőien szerelmes foglalatosság ez az egyéb események közepette: pör, pedagógia stb.) A költői idézetek ritkák a naplónak ezekben az éveiben. Miért épp ezeket másolja le Teréz? Bizonyos, hogy az i d é z e t v é g e (a II. a lap eleje), amely megváltoztatva ismétli az előző költeményt, R i t t e r t ő l (?) való és nem Teréztől? Folytassuk! Mi az, hogy R i t t e r s B r i e f ? Jól olvasta? Ez is idézet? Ez talán kétes lehet. Felvilágosítást kérek ennek a „R i t t e r - n e k” az ügyében. Akár idézetről van szó, akár sem, ezen a passzuson el kell gondolkozni! Figyelje csak meg, hogy ami közvetlenül követi a lapon: „C h a r a k t e r - s c h i l d e r u n g A s p a s i a d u r c h S t a e l” 1 8 1 2 . a u g u s z t u s á - b a n k e l t . A „Ritter-idézetek” tehát 1 8 1 2 j ú l i u s á b ó l származhatnak.

(N. B. A másolatban vannak itt-ott magyar megjegyzések, amelyek tén megfelelnek az én kérdéseimre, de ezeket nem értem.)

Mindez, ismétlem, nem bizonyít semmit, csak bonyolítja a dolgot, s az ember sem tagadással, sem állítással nem egykönnyen szabadul meg kételyeitől. Épp oly kevésbé szabad elvetnem egy Beethovenre vonatkozó föltevést, mint elfogadnom.

Mindaz, amit mondhatok, annyi, hogy ha beigazolódnék, nem válnék Beethoven becsületére, mert mindenképpen csak véletlenről lenne szó, amely egy napon, egy órára kiszolgáltatta Terézt egy heves, de múlandó vonzalomnak (vonzalom gondolatának). Múlandó, nemcsak a külső akadályok és az akkor Teréz elé tornyosuló feladatok miatt, hanem természete miatt is, mert miközben ilyen vagy olyan személyiség varázsa alatt áll, nem tud lemondani saját életéről, szabadságáról, belső Volle nd u n g j a szándékáról. Tehát szakítania kellett, ha már oly könnyelműen engedhette, hogy meglepje egy szenvedélyes érzés s ezt be is vallja. És nem természetellenes az a feltevés, hogy aztán Teréznek legjobb volt hallgatnia erről az incidensről és gondolkodását is eltiltani attól, hogy erre akár titokban is visszatérjen. Beismert eltévelyedés volt, elintéztet ü g y.

Végül is lehet, hogy ez alkalommal egyáltalán nem Beethovenról volt szó. Azt azonban megállapítom, hogy ebben az 1812-es évben Teréz pillanatnyi zavara, tévelygése végletes, hogy valószínűleg akkor, sőt épp ezekben a nyári hónapokban heves és múlandó vonzalmat érzett — s ettől gyorsan megszabadult.

Mármost, hogy valami más „Louis”-ról lett legyen szó (vagy akárminek hívták is), az éppen lehetséges vagy valószínű.

De annyi tény, hogy a két krízis összeesése a Beethovené és Terézé, alkalmas arra, hogy kiterjessze a kérdést — míg meg nem találjuk —, hogy Teréz mivel töltötte idejét 1812. június—július—augusztusában.

Igen, tudom: a történet ellen szól, hogy romantikus! De Teréz természeténél fogva még „romantikusabb”. Bizonyos napokon valóságos regényalak. Olyasfajta, aki regény után kiált, aki meglátja és életében megteremti. (Aztán kinyílik a szeme és ő van a legjobban lesújtva ábrándjaitól és ő ítéli el a legkeményebben.)

Ne tévessze meg levelem fejléce. Valmont-ban vagyok a klinikán, de címem Villeneuve, Villa Olga marad, ahonnan eljuttatják hozzám a leveleket; és remélem, hogy már jövő szombaton ott leszek.

Szeretetteljes hódolattal  
Romain Rolland

Ha annak a könyvtárnak, ahol Ön dolgozik, megvannak Ritter művei, igyekezzék azon lenni, hogy az idézeteket hitelesítsék. —

13.

Valmont, kedd este, 1927. december 20.

Kedves Czeke Marianne

Mivel nagyon engedetlen vagyok, visszaküldöm Önnek ajánlott levélben az (ügynevezett) 1811-es csomagot 47—96 oldalig.

Ha a leveleiben feltett számos kérdésére nem válaszolok, ez azért van, mert pillanatnyilag nincs mit válaszolnom, de miután majd Teréz Naplója másolatát a legaprólékosabban átolvastam, válaszolok leveleire és majd meglátom a pontokat, amelyekhez lesz hozzászólni valóm.

Most csak annyit, hogy nyilvánvaló előttem, miszerint az ügynevezett 1812 — 1813 -as Napló az 1812-es évből csak a I/a, I/b, II/a és II/b oldalakat tartalmazza, vagyis az idézeteket és olvasmányokat. A többi mind 1813-as, vagy későbbi lehet.

Az 1811 - e s Napló nem végződik mint Ön gondolja (emlékezetből) 1812. januárjával, hanem vannak februári (15) és márciusi (12. és 25.) oldalai is. 1812. Azután áttér Dornbach (?) -ra im 8. ber (és Ön azt hiszi, hogy ez 1813-ban van.) Utána megvan nekünk világosan 9 ber (24) 10 (ber) (4. 8.) 1812. — Majd a feljegyzéseknek egész sora 1813 -ból (7 ber 15) egészen 1814 februárjáig.

Mindent összevetve, 1812 március és november között erre az évre csak 3 lapunk van (másolat), könyvekből idézetek, ezek az 1812—13-as naplóban vannak és közülük az egyik: *Characterschilderung Aspasia durch Stael 1812. a u g u s t u s i* dátummal.

De nézze csak mit találtam 1812. februárjában: Josephine utazási tervét: „1812. im März nach Karlsbad u. Eger” (ez a híres K!) ..... legyen nyugodt! Nem fogok visszaélni vele! .....

De azt mondhatná az ember, hogy mindig van itt valami ördögi véletlen, ami izgatja a kíváncsiakat!

Szombaton térek vissza a Villa Olgába. Oda irányíthatja tehát, ha lesz ideje, a kiegészítő felvilágosításokat.

Nincs jogom kipihenni magam, még itt sem, kezelésem alatt. Mert januártól kezdve más nehéz feladatok várnak rám, melyek sürgősek; Beethovent félre kell tennem elég hosszú időre. Különben azt a kötetet, amelyet az 1801—1805 vagy 1806 -ig terjedő beethoveni műnek szenteltem, befejeztem, csak a letisztázása van hátra. A folytatás soká fog várni magára. Két nagy műnek kell ezt megelőznie. Illetve meg fogják előzni, ha a felsőbb hatalmak így akarják. Mert az egészségem azoké, nem az enyém. — De egész az utolsó napig több, mint egy embernek való, s több, mint egy életre szóló munka lesz előttem.

Kellemes karácsonyi ünnepeket és szívélyesen üdvözlöm

Romain Rolland

Nem, a pedagógiát nem becsülik le sem Franciaországban, sem Svájcban. De olyan sokszor telelár mázták vele a fejemet, itt Pestalozzi és J. J. Rousseau — és különösen a J. J. Rousseau Intézet — országában —, hogy megengedhetem magamnak azokat a kis gúnyos észrevételeket a pedagógusok erőnyeire vonatkozóan. Haragszik rám, ha megjegyzem, hogy a 9 a 10-hez Rousseau-tól és Tolstojtól kezdve képtelenek voltak saját gyermekeiket nevelni. A legtöbbje igen derék, nagyszerű elméleti ember, de mint

psychológusok a középszerű alatt állnak. Mint a mi Terézünk, ők is imádják az általános irányelveket, de a megfigyelés nem erős oldaluk.

Szegény Teréz! szinte látom őt, amint tizedszer feljegyzí — (és feltételezem, hogy a századikhoz is el fog jutni) —, hogy mit kell tennie és hogyan kell megjelennie a következő napon, vagy a következő két héten, — „Geistreiche Repliken, gross, gut u. edel u. geistreich u. kräftig. —” — el tudom képzelni, hogy az adott pillanatban milyen mereven, milyen erőltetetten viselkedik, s nem tud visszavágni! . . .

Mennyire igyekszik, hogy elfojtsa természetének egy részét, hogy az életfájába beoltson egy másik lelket. És a csoda az, hogy ez az oltás sikerül. De ezt a csodát nagy részben Josephine iránt való szeretete hozza létre. Nem Josephine maga. A szeretet. — Milyen szenvedély ez, viszonzás nélkül! Mindent ad, és semmit sem kap vissza. És még, hajlandó ezt megköszönni! Ő, aki más pillanatokban és más körülmények között természeténél fogva heves, hirtelenharagú és büszke lett volna, — (és az is volt . . .) Kedves, jó Teréz, aki oly gyakran azzal vádolja magát, hogy rideg és szeretetnélküli.

## 14.

Villeneuve, 1927. december 30.

## Kedves Czeke Marianne

Azért írom e levelet, hogy tudtára adjam, hogy a napló két csomagját megkaptam. De miért kellett a lapokat darabokra vágni, s aztán ismét összerakni, mint egy összerakós türelmi játékot? Elvesztem a talajt köztük. Fontos lett volna megtartani Teréz füzetének sorrendjét, még ha felcseréli is a dátumokat.

Egy kis idő kellene nekem ahhoz, hogy megvizsgáljam a három csomagot, ami nálam van: mert kezdek más munkákkal foglalkozni, mint már írtam; és Teréz csillaga a Villa Olgában hanyatlóban van. — De rövid bepillantás után annyit mondhatok, s mintegy összefoglalóképpen, amit már eddig is összegeztem, megállapíthatom, hogy könnyű lenne most nekem ezekkel a bizonyítékokkal egész Európában azt a hitet kelteni, hogy a „Halhatatlan Kedves”-hez írt levél hősnője tényleg Teréz volt. Fogadok, hogy megtehetném. De szívem mélyén nem haladnék előbbre. Mert, mint az a XVIII. századi francia úrinő mondta férjének, aki bizonygatta hűségét, — „hogyan csinálja azt, Uram, hogy ilyen dolgokban olyan biztos?”

Csak arra szeretném az Ön figyelmét felhívni:

1. Ha a július másodikik oldal 1812-ből való, ez a Beethovennel való feltételezett találkozást megelőzte volna — megelőzte volna egy nappal, vagy néhány órával — és egy olyan lelkiállapotot tolmácsolna, amely nem zárná ki az érzelmi meglepetéseket.

2. Az a tény, hogy csak egyszer említette, s akkor is mellékesen Goethe nevét ( b i z t o s a n G o e t h e a z ? ), akivel pedig állítólag Karlsbadban



beszélt, egy ekkora eseményt, mely a kor minden asszonya számára az volna, annál inkább Teréz számára! — éppen azt mutatja, hogy Teréz életének mennyi fontos eseményét hagyja teljes homályban. Ezen felül, azok a meglepetések, amelyeket Önnek ezek az utolsó hetek okoztak, arra kell, hogy intse Önt (minket), hogy a jövőben is lehetségesek az ilyen meglepetések. Teréznél majd nem minden lehetséges. Semmiben sem biztos az ember sem két nappal, sem két órával előre. (Az ember biztos lehet életének általános vonalában, de egyáltalában nem a hirtelen, véletlen eseményeknél, még ha azok súlyos szerencsétlenségek is!)

— Világos, hogy ebben az összerakós türelemjáték naplóban több érzelmi esemény vegyül. De az egyiknek a létezése semmit sem bizonyít a másik létezése ellen. És az a tény, hogy Teréz bővebb részletekbe bocsátkozik az egyiknél, nem bizonyítja, hogy a többinél is ugyanazt kellene tennie. A Beethoven-féle feltevésnél nem szabad, hogy megtévesszen Beethoven nagy neve. Egy Teréz nagyon könnyen sokkal többre becsülhetett egy Toni-t és egy Migazzi-t. És ha megtörténhetett egy átmeneti gyengeség, amelynek folytán érzelmeinek zűrzavarában meggondolatlanul ki tudta mutatni egy Beethoven iránti átmeneti és esztelen vonzalmát (főleg némi alaptalan reményt kelthetett benne, amelyeket aztán ő maga vetett el), nem ugyanazon okok miatt beszél erről hosszan a Naplójában.

Végül áttértek annak a szokásnak a vitatására, hogy a hibák és a jó elhatározások feljegyzése Ön szerint protestáns szokás. Én katolikus vagyok, kedves Czeke Marianne és egy olyan vidéki városban végeztem első szent áldozásomat, ahol sem protestánst, sem zsidót nem ismertek: nővérem Párizsban hallgatta a hittanórákat és az első áldozás után a hittanórákat a St. Sulpice plébánián. Mindkettőnket arra oktatótt lelkiatyánk, hogy buzgón jegyezzük hibáinkat és írjuk fel erkölcsi elhatározásainkat, azért, hogy jobban odakapcsolódjunk. Ha én jobban is szerettem saját magam részére másfajta vallomásokat írni, társaim közül sokan szépen engedelmeskedtek: különösen a kisleányok a vonalas füzetek sok-sok oldalát feketítették be lelkiismeret-vizsgálatukkal és a jövőre tett ígéreteikkel. Ez nemegyszer tréfálkozás tárgya volt és az ifjúsági regények is gyakran utalnak rá. Lehetséges, hogy Magyarországon, ahol, mint gondolom, különböző vallások ütköztek, a protestantizmus ellenhatásaként, a katolicizmus elvetette ezt a szokást (amely különben semmiképpen sem protestáns, de általános értelemben keresztény). — De nálunk, a katolikus Franciaországban, még létezik. És különösen a nagyhéten, és a húsvéti napokban, természetes indítás, hogy a múlton elmerengjen az ember, mint ahogy Teréz tette ezt Pisában.

Visszatértem a Villa Olgába — még sajnós nem egészen egészségesen —, de látja „Élünk még, komám!” mint ahogy Colas Breugnon mondja.

Szeretetteljes hódolattal és a legjobb kívánságokkal az újesztendőre

Romain Rolland

Villeneuve (Vaud) Olga Villa, 1928. január 8.

Kedves Czeke Marianne

Ezer köszönet mindazért, ami érdekeset és értékeset küldött: levelek, adatok másolatai és a Napló.

Visszaküldöm Önnek ma ajánlott levélben a Napló három csomagja egyikét, ami még nálam van. Az első oldal 1809—1810-ből. Ez minden, amit el tudtam olvasni az utóbbi időben, igaz, hogy nagyon figyelmesen. — A többi majd apránként következik. Más munka foglal most le és ez egy kicsit késleltet.

Ennek a Naplónak időbeli sorrendje végtelenül nehéz kérdés. Remélem, sikerült néhány fontos dátumot megállapítanom, másképp mint ahogy ezek meg vannak jelölve.

Számomra a legfontosabb irat az, amit Ön 40. oldallal jelölt és a következő: A m 28<sup>ten</sup> „Ein Jahr is vollendet mit dem heutigen Tage...”

Vizsgáljuk csak meg!

Egy év telt el az erkölcsi változás, a belső átalakulás óta. — És Teréz ezt négy, háromhónapos, szakaszra osztja.

40. old. 9. sor a l u l r ó l s z á m í t v a :

1. in den ersten Monaten A. M. J. (és nem F) (április—május—június) (Semmiképpen sem akar ez „Mutter”-t, „Franz”-ot jelenteni, ez egy olvasási tévedés.)

41. old. 2. sor:

2. Das 2<sup>te</sup> Viertel. J. A. S.

(július—augusztus—szeptember)

De következésképpen a fejlécen levő dátuma ennek az összefoglalásnak A m 28<sup>ten</sup> 1810 március 8-ának kell lenni:

mert hogyha ez április vége lenne, logikusan nem kezdhethné az első negyedévi szakaszt április 1-vel.

Mi történhetett tehát 1809. március 28-án. Az „Elmélkedések ön magamról”, amit Pisában írt, s amit Ön közölt velem, 1809. április 12-vel kezdődnek.

1. Vannak-e Önnek ezeket az „Elmélkedéseket” megelőző feljegyzései az olaszországi útról?

2. Hol volt Teréz 1809. március 28-án?

3. Nem lehetne-e megkeresni egy 1809-es naptárban (ez azt hiszem egy nagy könyvtárban elég könnyű lenne), minek felelt meg ez a március 28-i dátum? Majdnem biztos vagyok benne, hogy ez a nap a nagyhétre esik, és hogy Teréz a húsvéti ünnepekre készült bűnbánattal és elmélkedéssel, így jutott el eddig a kinyitkoztatásig.

4. Mert én hiszek abban, hogy kinyilatkoztatásról, majdnem egy belső látomásról (vagy hallomásról) van szó.

(A 28<sup>ten</sup>) írja Teréz: ... „dem heutigen Tage, dass die Gnade eines Ewigen...” Miféle ez az „ein Ewige” — Ez nem lehet Pesta-

lozzi, ebben az időpontban és ezen a helyen. Talán egy gyóntató: „egy lelki-  
 atya”? (hasonlítsa 1810. január 31: „Tief sparch heute mein  
 geistlicher Freund...” Ez a „lelki barát” egy férfi, vagy egy kép-  
 zeletbeli égi patrónus? A beszéd folytatása, melyet neki tulajdonít, a másod-  
 dik feltevés mellett szólna.) Azt hiszem, hogy Teréz, aki állandóan Istennel  
 beszélget, természetfeletti feleleteket hall, és hogy az 1809. március  
 28-i szöveget döntő volt az életében.

Láthatja ennek az iratnak különleges fontosságát. A pisai Elmél-  
 kedésekkel összekötve megállapíthatjuk az egész év lefolyását 1809  
 márciusától 1810 márciusáig.

Ez még nem minden: (A 28<sup>ten</sup> iratnak) 41. old. a lap aljá-  
 ról számítva a 11. sorban és a következő sorokban — Teréz a  
 negyedik negyedévi szakaszcsoportról beszél — vagyis: 1810.  
 január, február, március — és ő azt mondja, hogy különösen  
 az első hónap „diese Epoche von 4 Wochen” a második „Wie-  
 dergeburt” volt számára.

Ez lehetővé teszi nekünk, hogy jobban keltezzük azokat az oldalakat,  
 amelyeket 36—38-al jelöl: „Am 23<sup>ten</sup>” — Am 30<sup>ten</sup> — Am  
 31<sup>ten</sup> Ön ezeket február 19 után helyezte. De most már nyilvánvaló,  
 hogy ezek sem februárhoz, sem márciusához nem tartoznak. Ez 1810 január-  
 ból való; és a 31-ikének különleges jelentősége van: ez megint egy  
 belső párbeszéd, egy isteni sugallat —, amely megfelel annak,  
 amit az 1810. március 28-i (41. old.) összefoglalásban mond... „hat  
 mich erschütttert u. aus meiner Lethargie geweckt.”

Azt hiszem (ha nem tévedek) ez elég megbízható és alapot nyújt ne-  
 künk ahhoz, hogy ezt a két évet 1809—1810-ig teljesen elrendezzük.

De íme, felmerülnek különös és megfejthetetlen nehézségek:

Mit jelentenek azok a lapok, amelyekkel az  
 1809-es iratcsomó kezdődik (1—12. old.)? „809 március 29-et”  
 írtak: „Meine Garderobe... stb. 1809. márc. máj. 29.

Teljesen hihetetlennek tűnik nekem, hogy e lapok ezekhez a dátu-  
 mokhoz tartozzanak. Hogy írhatta volna Teréz Olaszországban, vallásos  
 magányában, erkölcsi válság közepén, Pisában „809. március 29”-én  
 „Nemcsak azokat az erényeket kívánom elsajátítani, amelyekkel jelen-  
 legi társadalmi körünknek tartozom, hanem azokat is,  
 amelyeket a nyám óhajt...”

(1809. március 29-én melyik az ő társasága? És nem valószínű, hogy  
 távollévő anyja foglalkoztatja leginkább gondolatait!)

Még valószínűtlenebb lenne a „garderobe”-jának listája az 1809.  
 március 29-es dátummal. Amikor Teréz erről ír, otthon kell, hogy legyen,  
 nem pedig egy szállodai szobában poggyászái közepette. Ön (vagy aki má-  
 solta) május 29-iki dátum alá hozzátoldották a javítást: március?

— Sokkal inkább hajlandó lennék a május-i dátumot elfogadni és  
 ugyanezt a dátumot tenném az elmélkedések elé (2. és 3. old.):  
 „Nemcsak azokat az erényeket kívánom elsajátíta-  
 ni...”

Hol volt Teréz 1809. május 29-én? Mely időpontban érkezett a Teréz, Josephine, Stackelberg trió Martonvásárra?

Az 1809. augusztus 24-iki „Vizsgálat”-tól kezdve a Napló úgy látszik, jól van keltezve.

De íme, más nehézségek:

I. A 11ten 8 ber naplóban a 17. old. (11. sor alulról számitva) azt találjuk: Diess (!) sagte auch Jo.(sephine) am 1 Fe. 1810.” Tehát ez az október 11-ike 1810 lenne és nem 1809.

II. 19. old. A Josephinenek írt levél, úgy tűnik nekem, egy korábbi időszakra nyúlik vissza — talán 1807-re, amikor Josephine felajánlotta Teréznek, hogy költözzék hozzá.

(Ez az oldal eredetileg 2-vel volt jelölve. Ennek folytán az 1 és k ö v e t k e z ő oldalak is eltolódnának egy 1809-et megelőző időszakra.)

III. 19. old. Az oldal másik fele, melyet Ön a Josephinének írt levél folytatásaként odatűzött — nem egy másik, kicsit későbbi korszakra vonatkozik (bár 1809-nél korábbi): talán 1808?

Még nem böngésztem át az 1810-es Napló folytatását. Lehet, hogy más felvilágosításokat tartogat számomra az első 47. oldalra vonatkozóan, melyet ma küldök Önnek vissza.

Most pedig néhány kéréssel fordulok Önhöz:

1. Tudná-e nekem rövid időre kölcsönözni La Mara: *Beethovens Unsterbliche Geliebte*, 1909 című kötetét, amely Teréz Mémoire-jaival foglalkozik? — Én a nagy könyvtáraktól távol lakom, ezt a könyvet megvenni lehetetlen. Hiába próbálkoztam a németországi könyvkereskedőknél, kiadóknál, antikváriumoknál. Ez a kiadás elfogyott és újra nem adják ki. La Mara következő könyve Beethoven u. die Brunsviks, 1920 (ami megvan nekem) lerombolja La Mara 1909-ben felállított tételét. Ezért a kiadók elvesztették kedvüket, hogy újra kiadják az első könyvet, holott az nélkülözhetetlen felvilágosításokat tartalmaz.

2. Pestalozzi leveleinek dátuma és pontos szövege elengedhetetlen. Mert lehetséges, hogy mégis ő az (1810) január 31-i „geistlicher Freund”: Teréznek bizonyos szavai úgy tűnnek nekem, mintha visszhangjai lennének Pestalozzi 1809 májusában írt levelének. De akkor hogy állunk a január 31-i dátummal? Létezne talán egy harmadik levél Pestalozzitól Teréznek?

3. Mi a véleménye Teréz arcképéről, amit Beethovennek ajánl? Nem egy freskó másolata ez, amely az egyik Brunsvik kastélyban (Korompa) volt (vagy van még most is)? És vajon ez a freskó valóban Terézt ábrázolja-e? Vagy talán egy műzsát? — Ez a kép és az is, amit Josephine-ének mondanak (La Mara: *Beethoven u. die Brunsvik* 48. oldalán reprodukálva) olasz újklasszikus műnek látszik, az észak-olaszországi festők ízlésének megfelelően. A lenyomatok nem keltik azt a benyomást, mintha arcképek lennének.

Nem ismer más hiteles arcképeket, mint a két nővér kis miniatűrjét (Pálfalvai kastély) és Terézt mint öreg nőt egy gyerekekkel?

Nem feleltem Önnek arra a kérésére vonatkozóan, hogy a tanárok kiadhassák az Önhöz intézett levelem egy részét. Jobb szeretném, ha ezzel várnának. Én Önnek az első nekibuzdulásban írtam, még mielőtt jól ismertem volna az anyagot. Úgy gondolom, hogy egy kicsit később — ha lehetséges az évforduló alkalmával — fogok írni egy kis cikket Terézről, amely jobban megfelel majd arra a célra, hogy kiadják. Az én csodálatom irányában nem csökkent, de most már kezdem jobban látni a jellemét és a fejlődését; és ez egy kicsit (nagyon) különbözik attól, amit először hittem.

Most már nyilvánvaló, hogy a Napló semmiféle felvilágosítást nem adhat Teréz és családja életéről — kivéve hivatását, amire 1809-ben ébredt rá, s aminek teljesítésére leköti, kényszeríti magát — még ha ez ellenkezik is természetével (vagy inkább természetének egy részével). Akarja, hogy kissé nyers szóval jellemezzem ezt a naplót? (De azt hiszem, találó.) E z e g y f ű z ő. Teréz (a most visszaküldött jegyzetekben olvasom) fűzöt csináltat, hogy kiegyenesítse a derekát, ugyanígy készít magának egy másikat, erkölcsit. A fűző fájdalmat okoz és gyakran meglazul. De a makacs Teréz nem fárad belé, hogy újra megszorítsa. S a naplójában csak ez számít: „Erkölcsei gerince kiegyenesedik-e?”

Hogy a Napló mennyire közömbös azok iránt az események iránt, amelyek pedig legközelebből kell, hogy érintsék Terézt, itt látható 1810 februárjában, ahol (ha nem tévedek) Josephine Stackelberggel való házasságáról nincs említés. — Csodálkozhatunk akkor azon, hogy nem beszél Goethe-ról, Beethovenről és száz másíkról!

Csak a Teréz által és neki írt levelek szolgálhatnak felvilágosítással. És éppen azoknak közlését tagadja meg Mme de Gerando.

Köszönöm, hogy az egészségem iránt érdeklődik. Sajnos nem jó. De a szervezet már olyan régóta megszokta a küzdelmet, hogy nem kell sokat törődni vele. Láthatja, hogy a szellem egészséges! — És Ön, kedves levelező társam, Ön jobban van? A klinikán való tartózkodása alatt kipihente-e Magát egy kissé? De úgy látom, Ön sem ért a pihenéshez (akárcsak én).

Baráti üdvözlettel  
Romain Rolland

## 16.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa, 1928. január 15.

Kedves Czeke Marianne

Visszaküldöm Önnek ajánlott levélben az 1808 — 10 — 12 — 13 Napló másolatát és M i g a z z i - t (még maradt nálam egy csomag 1812-es és folytatása).

Köszönöm szépen a Napló két oldalának szép fotokópiáját. Nagyon jól sikerültek és boldog vagyok, hogy Teréz írását megismerhetem. Az írása (itt) nagy lelkének nemes tükre.

Goethe neve tökéletesen olvasható, — bár mint „un gläubiger Thomas” meg kell jegyezni, hogy ennek az oldalnak egy G-je sem hasonlít ehhez. (Sem Gott, sem Gesellschaft, sem Gleichgewicht, sem Gefühle, sem Gedanken... stb.) Egyetlen G sem emelkedik a vonal fölé, anélkül, hogy a fővonal alul volna és szorosan lenne hurkolva. — Bocsássa meg nekem, ha túlzottan óvatos vagyok! De annyi nagy hibát láttam már abból eredni, hogy elhanyagolták egy betűnek a vonalát, vagy hurkolását! És számomra olyan szörnyű ez az egész Goethe-i história, Németország legdicsőbb nevének ez a hanyag, mintegy véletlen megemlézése egy intellektuális (s nagyon is könyvfaló) egyén részéről. Le kell nyelnem, amit mondani akarok (mint ahogy ezt bizalmasan mondani szokás), mielőtt mondanám: „Igen, ez így van.”

Mindenesetre, még ha ez a július 2-ika 1812-ből való is (amit én nem hiszek), nem vonatkoznék Beethovenre, mert a találkozás csak 2-ika után jöhetett létre, és ez az oldal (ebben a feltevésben) csak azért lenne érdekes, hogy megmutassa, milyen túlzogatott volt Teréz lelkiállapota az események előtt.

De én úgy vélem, hogy ez közvetlenül az első karlsbadi út után volt, amelyet Josephine-nel és az anyjával tett 1808-ban. És azt az oldalt, amely így kezdődik: „Azon kell igyekezni, hogy a legcsekélyebb cselekedetekbe is...” ugyanúgy keltezném.

Az 1810. január 20. stb. feljegyzések jól beleillenek az előző feljegyzések sorozatába (abból a csomagból, melyet Önnek visszaküldtem) ezeknek nyomában bekapcsolódnak az 1810. január 2, 8, 12. Evvel kapcsolatban az az észrevételem, hogy Teréznek valószínűleg egyszerre több naplófüzete vagy kötege volt, amelyekbe felváltva írt össze-vissza. Néha tévedett megszokott kapkodása, vagy valamely véletlen körülmény folytán (költözködés, kis utazás)? Nőismerőseim körében ugyanezeket a tévedéseket tapasztaltam. Azok is egyik év számadásait egy másik év jegyzékében írták, anélkül, hogy azt észrevették volna és hetekig vagy hónapokig az igazi jegyzéket el is felejtették.

Meglep az 1810. január 20-iki feljegyzés bizalmas közlése. Úgy látszik, Josephine szemrehányást tesz Teréznek, amiért nem mentette meg Genfben azáltal, hogy megakadályozta volna továbbutazását s vele együtt tért vissza.

Az 1812. Dornbach 227 ber feljegyzések. Az a megszakítás „von an dert halb Jahren”, amiről Teréz említést tesz, nem könnyen magyarázható. Tökéletesen biztos abban, hogy „an dert halb”-ot írt? Szerintünk ez a megszakítás pontosan fél éves: lévén 25 márc, morgens-től 22 szeptember-ig. Ha nincs tévedés az olvasásban, nem lehetett-e íráshiba Teréz részéről? Ő néha olyan „hebehurgia”! Egy szót a másik helyett ír. — Különben fel kellene tételeznünk, hogy Teréznek két fajt a Naplója volt, — egyik a legvallásosabb vallomások számára, mintegy

lépcső a „szentté válás” felé — másik a mindennapi, családi, pedagógiai stb. elmélkedések részére.

De hogy lehetnek itt ebben a már elküldött feljegyzés-gyűjteményben, elmélkedések 8 8 ber-ből? — Ez annak a bizonyítéka (mint ahogy Ön feltételezte), hogy az előzők: Dornbach im 8 ber 1813-ból és nem 1812-ből valók.

A 30ten 9ber különös módon ide tévedt, holott a 24 9ber 1812 egy másik füzetben van.

1813 1 may Anwesenheit im Gran?

április 18 Sorrento..... Megvan-e Teréz, Josephine, Stackelberg olaszországi útiterve?

A klaviatúráról szóló rész nagyon jellegzetes, feltárja a zene veszedelmes hatalmát Teréz felett, és ennek következtében feltárul minden, amit el tudott rejtteni, vagy amit visszafojtott magában lényeglegben sejtéjét.

1813. május 9. az ő „heiligen Mittwoch”-ja. Gyakran tér erre vissza. Nagyon szeretném tudni, hogy az 1809 március 28-a, „kinyilatkoztatás”-ának dátuma nem volt-e szerda.

Semmit sem értek azokból az összekevert lapokból, melyek következnek: 1813. május 30 („mein festes Ziel, Heiligkeit”) — 1811. augusztus 7. Wittschegg Mittwoch.

Hogyan lehet keltezni a „Als P. um mich warb” am 20ten May? — és a: „Jos.(ephine) sagt, die Liebe fehlte mir...”?

A Migazzihoz vagy -ról szóló töredék, a m 2ten jun i rendkívüli figyelemre méltó. Micsoda szenvedély és micsoda szellemi szabadság! S a maga barátnője hideg és tisztán értelmi természetet láthatott Terézben! Mentől tovább jutok, annál gyökeresebben más képet alkotok Terézről... Érzéki természet, amely ellen állandóan hadakozik — amelyet szégyell. (És amelyről nyilván nem mond el mindent, de eleget sejtett!) Hevesség, majdnem brutalitás. Időnként félig „népi” s ez összeütközik természetének másik felével, az arisztokratikus göggel. Kitárulkozó, családias meghittség és ködös begubózkodás váltakozása! — ó milyen lángra gyújthatta, hogy föllelkesíthette volna Beethovent! Ha úgy akarja (helyesebben, ha a benne lakozó démon akarja), csúnya vagy sem, de elbűvölő és csábítónak látszik. S e viharos természet mélyén ez a hősi, tragikusan nagy gondolat: „Das Leben ist der Güter höchstes nicht.”

Mit jelent a Migazzinak, vagy Migazziról írt oldalakon e mondat: „Eine Jüdin will ich werden...”?

Nem kevésbé leptek meg a költemények vázlatai, vagy művek tervei.

1. Mit gondoljunk erről a margójegyzetről:

„Der schöne schlanke Gliederbau... stb.  
u. eine Rippe brach...”

Teréz testi fogyatkozása egy gyermekkori bal-  
eset következménye volna? Vannak erre vonatkozólag pontos  
adatok? Ez itt az első pontos szöveg, melyet e tárgyról olvasok.

2. — N e m e s i s -ről szóló költeményben mit gondoljunk ezekről a  
mondatokról:

„Du wirst die zarte Schwester... stb. den Bru-  
der im kargen Leben verschmachten sehen...?”

Őn azt írja, hogy Josephine-t kivéve a család nem volt pénzzavarban  
az 1812-es per után. De itt Teréz világosan megmondja, hogy a fivéret is  
sújtották a sorscsapások; és az embernek az a benyomása, mintha egy egész  
ház dülne össze, hanyatlana. Mindenesetre Teréz ezt így érzi.

3. Célzást tesz egy egész sor halálesetre és evvel a megkapó mondattal  
fejezi be: „Ei n e m S c h l a c h t g e m e t z l g l e i c h t D e i n g a n z e s  
L e b e n .” Ezek a töredékek Josephine halála utániak? És mikor haltak  
meg Josephine gyermekei? Mikor történt ez a borzasztó esemény Victoire  
halálával, akit élve temettek el? Úgy látszik, Teréz a költeményt hasonló  
megrendítő megrázkódtatások hatására írta.

Kétségbeejtő, hogy La Mara könyve seholsem található. Legalább újra  
leközhette volna második könyvében: *Beethoven und die  
Brunsviks* az elsőből azt, amit érdemes volna megtartani. — — Könyv  
hiján nem bizhatná rám néhány napra Teréz *Memoire*-jainak másola-  
tát? Hol az eredeti?

Amit Őn a Brunsvik nővérek Pálfalván található arcképéről mond,  
először elképesztett, azután megvilágosodott minden előttem. Hogy-hogy?  
A fiatal asszony a fátyollal Josephine lenne és nem Teréz! (Mellesleg  
Josephine 3 ismert arcképe mennyire különbözik egymástól. Nemcsak  
Hevesy, de La Mara is tévedt ebben (*Beeth. und die Brunsviks*  
56. old.). És Teréz egyetlen ismert, hiteles arcképe a korompai volna, mely-  
nek másolatát Beethoven kapta Teréztől? De hisz akkor lélek-  
t a n i l a g m i n d e n m e g v i l á g o s o d i k . Bántott a két nővér mini-  
atúrájában az állítólagos Teréz képe; Teljesen hiányzott belőle az e r ő és  
az ö s s z p o n t o s í t á s ! Hát ezeket a tulajdonságokat (amelyek nél-  
kül érthetetlené válna Teréz egyénisége, a napló elolvasása után) az ember  
kitalálja, sőt látja azon a korompai arcképen. És az, ami engem meglep,  
mennyire különbözik Teréz típusa a nővérétől, azoktól a kerek, kedves és  
társaságbeli arcoktól. — Nyilvánvaló, hogy a korompai arckép idealizált!  
— De ez az idealizálás Teréz igazi jellemének megfelelően történt; és ez  
az, amit nem is sejtettem, mielőtt a *N a p l ó*t elolvastam.

Legyen szíves, mondja meg nekem, milyen bizonyítékai vagy milyen  
adatai vannak ezeknek az arcképeknek a hitelességére vonatkozóan? Ki  
biztosít minket arról, hogy a két nővér arcképe Pálfalván tényleg Josephine  
és Charlotte. (Elragadó ez a Charlotte, sokkal inkább, mint Josephine, aki  
itt betegnek látszik.)

A Pestalozzi-ügyben kutatok itt. — — —



A viszontlátásra kedves Czeke Marianne, bocsássa meg rossz írásmat! Nagyon elfáradtam mindattól, amit hónapokon át firkálnom kellett.

Baráti üdvözlettel  
Romain Rolland

Most már meg vagyok győződve, hogy Beethoven nyilván csak alkalmi — véletlen — másodlagos helyet foglalhatott el Teréz érzelmeiben. De ez nem jelenti, hogy Beethoven részéről ugyanígy állt a dolog Terézt illetően. És nem szabad figyelmen kívül hagyni a kérdésnek ezt az oldalát. A szonáta ajánlása, a *Giulietta*-val titokban őrzött híres arckép és a Halhatatlan Kedveshez írott levél — Beethoven titkos érzéseinek ez a három páratlan dokumentuma, amelyeket mindvégig rejtve őrzött — az ilyen bizonyosságokat nem lehet kiküszöbölni. Egy Beethovennél az ilyesmi nem apró, asszonyi játék, mint valami eltett báli emlék! Ha ő ilyen értéket tulajdonított ennek a három relikviának, bizonyára olyan napok emlékét idézték föl előtte, amelyeknek Teréz nyomát se érezte (talán nem is gyanította).

Léteznek-e jó fényképmásolatok a korompai Kallhofer-féle Teréz arcképről? Kihez kellene fordulni, hogy egyet megszerezzenek?

17.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa, 1928. január 24.

Kedves Czeke Marianne

Remélem, megkapta a csomagot Br. T. naplóival, amelyet Önnek visszaküldtem körülbelül tíz napja. Szeretném biztosan tudni, nem kallódott-e el.

Szívélyes üdvözlettel  
R. R.

Hol lehetne felvilágosítást kapni Teréz egymást követő svájci tartózkodásairól és különösen genfi tartózkodására vonatkozóan? Én tudnék Genfben érdeklődni. Az utazások időszaka európai arányú, élénk és általános érdeklődést keltene.

Villeneuve, 1928. január 29.

Kedves Czeke Marianne

Bocsásson meg, hogy még nem értesítettem Önt, hogy a könyvet és levelét megkaptam és hogy mindkettőt nagy érdeklődéssel olvastam.

Ezekben a napokban még jobban túl vagyok terhelve feladatokkal, mint különben. Egy vastag kéziratot kell a kiadónak átadni ezen a héten és mindenféle más robotot elvégezni. — De a hét végén szabadabb leszek és vissza fogom küldeni Önnek 10—12 napon belül a könyvet és a naplók utolsó csomagját, ami még nálam van.

Köszönöm szépen és szívélyes üdvözlettel  
Romain Rolland

Félek, hogy rosszul írtam le a címet, melyet Ön megadott. Nem vagyok biztos az elolvasásában.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa, 1928. február 5.

Kedves Czeke Marianne

Ma végre visszaküldöm ajánlott levélben Teréz naplójának utolsó kötetét, amelyet Ön rám bízott. (*Tagebuch im Jahr 1812 és 13 — III + 40*) — Bocsásson meg, hogy olyan soká tartottam magamnál. A munkák óriási terhe nehezedik rám, amelyekhez hozzájárul a napi sűrű levelezés. Mert az utolsó napokban kellett szállítanom a Beethovenről szóló kötet kéziratát és újra lemásolni a zenei példákat a fénymásolás miatt. És az én darabom *Le jeu de l'Amour et de la Mort* párizsi előadásai (Végre már három éve mindenütt máshol játszáék) szintén elröbölték időmet. (Igaz, hogy nem vettem magamnak a fáradságot, hogy Villeneuve-öt elhagyjam.)

— Térjünk vissza Terézhez!

Arcképének valami jó másolatát keresem, mint már mondtam, Beethoven-kötetem számára. Hol lehetne azt megtalálni? Az egyetlen hiteles arckép tehát Ön szerint az, melynek eredetije *Korompán* van, a másolata pedig Pálfalván. Erre vonatkozóan Ön azt mondja, hogy ez *Lampin*-től származik. La Mara az ő *Beethoven und die Brunsviks* című könyvében a 64. oldalon ezt *Kallhofernek* tulajdonítja. Mit higgyek? Mindenesetre, ha megvizsgálja a La Mara-ban levő másolatot és

összehasonlítja az általában kiadott másolatokkal, különösen a Bonne-i Beethoven-ház arcképeivel, rá fog jönni, hogy ez két különböző festmény és hogy (a La Mara-ban levő másolat közepszerűsége ellenére) a Kallhofernek tulajdonított, La Mara-ban levő arckép sokkal jobb annál, vagy azoknál, amit Lampinak tulajdonítanak Bonnbán és máshol. Ez utóbbi, vagy utóbbiak szemlátomást közönségesebbek és elég ügyetlenek, durvák és nehézkesek. Nézze csak a La Mara-i másolatnál a vonások mennyivel finomabbak, a tekintet mennyivel erőteljesebb, a száj mennyivel kifejezőbb, vagyis egészében mennyivel jobban megközelíti azt a képet, melyet az élő Teréztől alkotunk! Nekem mindegy, ki a szerzője, Lampi, vagy Kallhofer. De valószínűleg az eredeti korompai arckép az egyetlen igazi; és soha nem látja az ember másolatban (kivéve La Mara könyvében): mindig csak a bonne-i közepszerű másolat terjed a világon. (Talán csak nem Teréz maga festette?) — Hogy lehetne elérni, hogy a korompai eredetit lefényképezzék? Milyen boldog lennék, ha ezt a másolatot tudnám a könyvembe tenni! Ismeri Chotek grófot? Tudna engem hozzá beajánlani? Az én kiadóm (René Arcos a költő, aki a Sablier szép kiadásait irányítja) egy kis nyomdai remekművet csinálna ebből a kötetből (különbet, mint az én szövegem) — s úgy mint én, ő is ezt az arcképet szeretné lemásolni.

1. Abban a Naplóban, melyet most visszaküldtem, szó van „Josephinens Tagebuch”-ról Ismeri Ön azt? Úgy látszik, mintha Teréz idézne belőle. De nehéz megkülönböztetni, hogy az idézetek hol kezdődnek és hol végződnek.

2. Kié a Napló másolatában a 15. oldalon „16 Sept. Der Sieger”? Teréz?

III. Teréz úgy beszél Sorrentóról az 1812—13-as naplóban, mintha ott lett volna. Íme, ez a rész:

Am 18ten April „Was brauchte ich an Julie v. Sorrente zu schwatzen?”

Ervel kapcsolatban, felhívom a figyelmét arra (ez egy feltevés!), hogy Julie nagyon valószínűleg Giuletta Gallenberg. Mert a Brunsvik nővérek így hívják őt. Giuliettának az 1814—15-ös kongresszus közeledtével vissza kellett térnie Bécsbe. (De akkor a Napló oldalának a dátumát egy kicsit későbbre kellene áthelyezni — hacsak a „schwätzen” nem levél útján történt.)

4. Egy kicsit később május 9-én Teréz Johannesherg-i elményéről beszél. (Hol van ez a hegység?)

5. — Ön azt állítja, hogy Pestalozzi semmit sem tudott a két nővér Olaszországba történő utazásáról, még Josephine betegségéről sem és 1808 novemberében első levelét közvetlenül azután írta, mikor a nővérek elhagyták Verdont? és ezt a levelet csak Olaszországban, 1809 májusában kapták volna meg. — És mégis Ön azt mondja, hogy „nem egyszer” jött Genfbe, hogy őket meglátogassa, tehát a levelet nem írhatta avval a dátummal, melyet Ön megjelöl; nem lett volna nehéz, hogy Genfben találja őket a levél.

6. Igazán nem értem, miért nem akarja a nagyhét befolyásának tulajdonítani Teréz pisai elmélkedéseit! Kedves Czeke Marianne, Ön egyáltalá-

ban nem vallásos? — Én, aki teljesen elszakadtam gyermekkorom hitétől, aki negyvenöt év óta nem vettem részt vallási szertartásban, aki ki sem nyitok egy szent keresztény könyvet (hacsak J. S. Bach és Händel kedvéért nem) — még mindig érzem a passió napjainak, a virágvasárnapnak és a nagyhétnek izgalmát, ha távol vagyok a cselekvés zajától, ha egyedül vagyok, különösen vidéken, ahol a harangok zúgása nyomán felelevenednek a mélabús képek, az emlékek és a múltnak homályos és mély felindulásai! Hány keresztény generációnak elalvóban levő zenéjét hordjuk magunkban!

— Es On kételkedik abban, hogy Teréz, ez a még tévelygéseiben és szétszóródottságában is oly mélyen vallásos lélek ne lett volna ettől áthatva! — Én Önnek már előre bizonygattam, anélkül, hogy tudtam volna, hogy március 28. vagy 29. a nagyhétnek egyik napja (ez nagyszerda — az isteni tragédia első napja). Én innen hallom a firenzei (pisai) harangokat — átélem a templomok szent gyászának légkörét — a megbánás, a sóvárgó emlékek és az áhítatnak ezt a vonzását. Egyáltalában biztos az, hogy Teréz nem végezte húsvéti gyónását és áldozását? A nagyszerda a bűnbánat napja s kedvez a nagy vallási felindulásoknak. — És miután a nagyhét fátyla lehull és a húsvéti hétnapos zsibbadtság után, a rendes hétköznapiok visszatérnek és Teréz számára egyhangúságuk a pisai magány és az övétől való elhagyatottsággal megnövekedett, újra megragadja a tollat (április 12; húsvét utáni szerda, évfordulója a két héttel azelőtti isteni sugallatú szerdának) és papírra veti az „elméledéseket önmagáról”-t. Lélektanilag minden olyan természetes! Az ő természetének egyszerű logikája valósul meg pontosan, anélkül, hogy külső magyarázatra lenne szükség. (A Napló más részeiben Teréz nem készül-e elő Krisztus életének más, évenként visszatérő részleteire?) „Am 13ten 10ber 1813 Es sind heilige Tage vor der Geburt Jesus . . .”) — Általánosságban most már meg vagyok győződve, hogy egy lélek, mint Terézé, semmi olyat nem kap kívülről, ami már ne lenne benne; a Pestalozzik, Stackelbergék stb., stb. számára csak belső erejének feltáró alkalmai. Hiába szenved el a különböző hatásokat, a mi Terézünk mindig ugyanaz marad — ami nem azt jelenti, hogy egyszerű természet, ellenkezőleg gazdag, viharos és ellentmondó; Élet és tapasztalat, bösz fegyelmezettség, csak elrendezi (mindig bizonytalan módon) a nagyon különböző és hatalmas elemeket, amelyek kezdetől fogva megvannak benne.

7. ——— Ez a Göthe állandóan nyugtalanít. Bármilyen világos is az írás, azt hiszem, ezen a téren óvatosságnak kell maradni, míg egy másik bizonyítékot nem találunk, amely igazolja, ennek az olvasásnak a pontosságát. Ez valóban igen különös.

Úgy látom, hogy az 1808-as utazásuk alkalmából a két Brunsvik nővér érintette Weimart. Ennek az átutazásnak nincsen semmi nyoma az úti Naplóban?

— Nem tudok megbékélni a Josephine-ről alkotott képpel. Hiába menti őt egészségi állapota és a csalódás: önzését, gögjét és uralkodni vágyását nehéz elviselni. Képzeli el ezt a kis zsarnokot, aki megtiltja nővérének, hogy Pestalozzi és Pestalozziné leveleire válaszoljon (éppen

most olvastam ezeket a valóban kedves, egyszerű leveleket a zürichi *P e s - t a l o z z i a n u m* egyik másolatában!

És ez a nagy Buta (bocsánat) Teréz engedelmeskedik ennek a mind esztelen, mind udvariatlan parancsnak! — És ezek a folytonos leckék az arisztokrata előkelőségről és az életben való nemes magatartásról! — Igazán van joga erről beszélni!

Ami Terézt illeti, egyáltalában nem találom, hogy túloz, amikor magát „g e m e i n”-nek nevezi (és még sokkal szigorúbb szavakkal illeti magát). Igen, benne is van nem arisztokratikus jellemvonás vagy szokás (a szalonok arisztokráciája értelmében) „közönséges” kispolgári vagy népies. És ez ütközik nála össze a szív és szellem igazi előkelőségével, amelynek néha büszke tudatában van. — Én ezért így jobban szeretem őt. Így előbb és gazdagabb. A francia arisztokrácia nagyúri hölgyei az erős korszakokban nem féltek az erélyes megkülönböztetés és a többi osztályokkal való kissé közönséges bizalmaskodás e vegyülékétől.

Nem, ne küldjön több naplót elolvasásra. Már nincsen erre elég időm. De nagyon hálás lennék Önnek, ha megjelölné azokat a részeket, amelyek Önt megkapják és azokat a nehézségeket, amelyek Önt megállítják munkájában.

Nagyon kedves, hogy felajánlja, hogy leveleimet lemásoltatja. De ez teljesen felesleges. Ha Teréztől egy cikket akarnék írni, kell, hogy új szemzőgből lássam azokat a jegyzeteket, amelyeket a naplóból készítettem. Leveleim csak zavarnának az összbenyomásban.

Szirmayné mennyit fáradt, hogy átírta a *Characterológiát*. Elnézését kérem, és együttal hálásan köszönöm.

Most figyelmesen el fogom olvasni *La Mara* kötetét, amelyet rám bízta (én már ezt egyszer olvastam, de szükségem volt rá, hogy kijegyzeteljem) és majd vissza fogom Önnek küldeni.

Ne haragudjék ezért a hosszú levélért

baráti hódolattal  
Romain Rolland

Ebben a pillanatban kaptam meg *P a p p V i k t o r* kötetét, melyet volt olyan jó elküldeni. Köszönöm szépen! — Kár, hogy nem tudok magyarul olvasni! — Legalább Beethoven leveleit el fogom olvasni.

De az *E r d ő d y l e v é l t á r a k* megnyitása (amelyről tudósít) nagy beethoveni felfedezéseket jelenthetnek. Egyetlen nővel sem lehetett Beethoven bensőségebb viszonyban. — De vajon mindent megőriztek? Kétkedem benne.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa  
1928. február 6.

Kedves Czeke Marianne

3-i levele (és az amerikai szemle) akkor érkezett, mikor az én levelem már elment.

Tehát továbbítom a könyvet Mme de Gerandonak. — De mindig várok tőle egy rövid feleletet arra a kérdésre, amelyet Ön által intéztem hozzá. Ha nem akar nekem felelni, legalább Önnel közölhette volna, amit vártam. Néhány sor elég lett volna: — „Teréz és a család kiadatlan levelezésében léteznek-e levelek Beethoventől és célzások Beethovenre?”

Nem kaptam meg a kefelenyomatokat sem az Ön Terézzel írt életrajzának vázlatáról — annak ellenére, hogy Önt az elküldésről biztosították.

— Ami Miss Marry E. Dienes kérését illeti, lehetetlen annak eleget tennem. Nem írok cikkeket; sokszor kérnek rá; de nekem nincs időm. Én a műveimen dolgozom: művészeti és történelmi munkákon, drámai műveken. És ez elég. Kíméljenek meg! — „h o g y é n n e m h a g y o k e g y l e v e l e t s e m v á l a s z n é l k ü l” csúnya tréfa, melyet barátom, Stephan Zweig üzött velem a nekem szentelt könyvében. Szemére vetettem ezt neki eleget! Istenem, van-e fogalmuk arról, hogy mily nagy tömeg levél zúdul a fejemre minden nap? Én csak azokra válaszolok, melyek sürgősek és fontosak. Nem vesztegethetem az időmet hajbókolásra!

Ami az aláírásokat illeti, két hónap óta nem szenvedhet bennük hiányt! Általában rosszul helyezem el őket a leveleimben. — Ha kívánja, majd csinállok valamelyik nap egy oldal írásgyakorlatot, mint a gyerekek az iskolában. Szétszórhatja. (Később nem lesz értéke: túl sokat írtam!)

— Igen, követelje a k o r o m p a i a r c k é p e t ! Ez valóban fontos az Ön, az én és Teréz összes barátai számára! Vajon Masaryk elnök befolyása használna-e valamit? Én baráti kapcsolatban vagyok vele.

— Ne mondassa velem azt, hogy én most Teréz érzelmeiből kizárom Beethovent. Sem Ön, sem én még nem tudunk dönteni ebben. Csak azt akarom mondani, még ha Teréz 1812 júliusában pillanatnyilag vonzalmat érzett volna Beethoven iránt (vagy rajongást, amelyben feltárta volna szívét előtte, mint a legjobb barátja előtt és ha még esetleg szerette volna is), ez nem lett volna tartós szenvedély nála. (És talán ki tudja? megbánta volna, hogy így kiszolgáltatta titkait, bánatát és szívét — mint ahogy hajlamos volt erre.) — Tény az, hogy Beethoven, aki annyit nőt ismert, rejtett szentélyében nem őrzött mást, csak azt a híres levelet és Teréz és Giuletta arcképét. Az is tény, hogy már nagyon korán Schindler az ő belső bizalmasa révén Teréz neve az övéhez kapcsolódott. — Ez nem csekély dolog.

Marianna Tangerről (a regényről) ne beszéljünk többet. Az én 1903-ból való kis művem B e e t h o v e n é l e t e nem akar történelmi munka lenni. Én ezt egyedül magamnak írtam, s néhány barátoknak, mint egy imádságot. Nem az én hibám, hogy az egész világon elterjedt. Ki kellett volna talán

vonnom a forgalomból, mint ezt La Mara tette. De mindig terveztem, hogy egy másikat írok. Az élet ezt máig nem engedte meg. Nézzék el e tévedéseket.

Baráti üdvözléssel  
Romain Rolland

„Le l k i leánya” kiválóan jó francia kifejezés, abban az értelemben, hogy „g e i s t i g e”.

21.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa  
1928. február 14.

Kedves Czeke Marianne

Ajánlott levélben visszaküldöm Önnek a La Mara-kötetet. Legyen szíves adja át a Pedagógiai Könyvtárnak hálás köszönetemmel együtt, amiért szívesek voltak nekem kölcsön adni.

Kortyonként kószolgattam át. Most azt hiszem, eléggé magamévá tettem. — Bájosan idézi fel gyermekkorra emlékeit és olyan boldog napot mint Minona születése volt (ezeket kivonatokból már ismertem), de ezek mellett megdöbönt engem az egészben, hogy Teréz bizonyos idő múlva illúzió nélkül, sőt bizonyos mélabús keserűséggel ítéli meg azokat a lényeket, akiket szeretett; anyát, fivért, még a nővéreket is, Stackelberget stb. és az ő korabeli Magyarországot (különösen Budapestet), amely ma m e a c u l p á z h a t előtte. — És most már sejtem is Mme de Gerando okait, amiért nem engedi, hogy a családi titkokba behatoljanak. (De mit tehet jelenleg? A leglényegesebbet már elmondták!) — Szomorú egy ilyen nagy család erkölcsi és anyagi összeomlása. És a M e m o i r e-ok utolsó lapjai (134) mutatják, mily fájdalmas érzésekkel fogta fel Teréz ezt a pusztulást, amely az „uralten Europa” annyi régi családját érte. Elszomorító mind ezeknek a Brunsvikoknak, Deymeknek stb. sorsa. A nagy Teréz egyedül mentette meg a romok közül „R u i n e u n t e r R u i n e n” nevük halhatatlanságát.

— 1. Megtalálták-e a N a p l ó ama két kötetét, melyeket a rendőrség 1850-ben Teleki Blankától elkobzott, s melyeket 1855-ben nem adtak vissza Teréznek, mikor a M e m o i r e-jait befejezte? (Ezek a kötetek az utazásokról szóltak.) — Ha nem, tettek-e lépéseket ebben az esetben a rendőrségi levéltárnál, ahol kétségtől lenniök kell?

— 2. Egyáltalában nem vagyok meggyőződve G o e t h e-re vonatkozó magyarázatairól. Teréz mégis túl nagy szellem ahhoz, hogy egy zsenivel szemben, akit csodál (néha a Goethe-i hősnőkhöz hasonlítja magát) éreztesse személyes sértődöttségének és érzékenységének bosszúságait. Amit Ön Széchenyiről mond, éppen az Ön érvei ellen szól; mert Teréz úgy beszél róla több ízben, mint egy istenről. (Schober Ferencnek írt 1836. május 14-i

levelében: „den grössten aller ungarischen Männer . . .” Egy óra hosszat beszélt vele, vagy hallgatta őt: „Das Entzücken! Ich war mit berauscht! unvergleichlich schön war es.” És a „Memoire”-ok utolsó oldalain: „O Vaterland! Ein Stephan Széchenyi als Narr eingesperrt!” . . . etc. — Ami Teréznel éppen figyelemre méltó és ami mind Mémoire-jaiban, mind a Naplóban észlelhető, az, hogy néhány oldalnyi távolságban ugyanazon személyről minden rosszat és minden jót el tud mondani: Stackelberg, az anya; maga Josephine hol ellenszenvesnek, hol vonzóknak látszanak. (És ez magának az életnek az igazsága: mind a kettőből van bennük!) A legcsodálatosabb az a kép, melyet Szidoniáról, a sógornőjéről ad, akit gyűlöl; és mikor Szidonia a zongorához ül, „man glaubt einen verklärten Engel zu hören; Posie und Genie . . . sprühen aus ihren Augen . . .” Nem! Szíve, s lelke megérzései sohasem engedték volna, hogy sokáig „haragban legyen” Goethével, ha látta volna. És minél inkább „dacolt” volna vele, annál inkább kényszerítette volna azután elfojtott ösztöne, hogy újra beszéljen róla. Én nem zárom le ezt a kérdést! Fenntartom magamnak és várok . . .

— 3. Nagyon figyelmesen elolvastam (újra átolvastam) azt az oldalt, amely avval foglalkozik, hogy C. P. báró (nem vagyok biztos ennek a névnek a helyesírásában) megkérte (többször) a kezét: „Ich war kalt geblieben, eine frühere Leidenschaft hatte mein Herz verzehrt.” . . . Nekem nehéz, szinte lehetetlen — elfogadni, hogy Tóni-ról lenne szó! Mikor le akarták rombolni Beethoven iránti vonzalmának nagyon is könnyen elfogadott elméletét, kedvező helyzetben voltak, hogy szembeállíthattak egy másik „Louis”-t (Migazzi); és Tóni-t is szembeállították vele. De az a véleményem, hogy ugyanolyan felületes-séggel jártak el. 1814-ben semmi okunk sincs azt hinni, hogy az 1805-beli Tóni foglalkoztatta gondolatait. És Migazzi még nem. Hogy semmi ebben a mondatban nem jogosít fel arra, hogy Beethoven nevét gondoljuk hozzá, ám legyen! De nincs jogunk más egyébre sem következtetni. A történészek túlságosan sietnek a következtetéssel. Teréz nem szorgáltatta ki minden titkát.

— 4. Észrevette-e (mintha feljogosítaná Önt végső óhajként a Napló kiadására) Teréz tervét 1850-ben, hogy Blanka unokahúgával kivonatokot készítsen a Napló-ból kétségek kívül kiadás céljából? (128. old.) Másutt (126. old.) „Kann ich noch etwas beitragen durch Hinweisung auf Ansichten und Grundsätze in meinen Schriften, so macht es mich glücklich. Winke wird man auch darin finden, und darum schrieb ich diese Memoiren um zu nützen.” Teréz határozott akarata volt, hogy a nem életrajzi írásait ne rejtsék véka alá.

— 5. Az Ön dátumbeli változtatását az 1812-es évre vonatkozóan, amelyet 1810-re tesz át, érdekesnek találom. Az igazat megvallva, megpróbáltam követni az én lerövidített jegyzeteimben az Ön dátumbeli módosításait, de nem tudok eligazodni rajtuk. Ez nekem túl zavaros. De nem kockáztatok meg, hogy vitassam az Ön következtetéseit. De mennyi nehézség mutatkozik a kiadásnál és én sajnálom Önt, hogy ennyi problémát kell hir-



telen megoldania — melyek felderítésében kétségkívül segítenének a nem közölt családi levelek!

— 6. Meg fogja találni *La Mara-ban* a 40. oldalon Mme Pestalozzinak Terézhez intézett levelét (1808. nov. 22.). — Végeredményben a *Pestalozzianum* nem nagyon igyekezett! Újra közölte a már kiadott leveleket. Azok viszont, amelyek birtokában vannak (hatalmas tömegű levelezés) még nincsenek osztályozva. — Nagyon köszönöm, hogy elküldte Pestalozzi hosszú levelének másolatát (a *Pestalozzianum*-ban nem ismerik!).

— 7. Az előkészítés alatt álló Beethovenről szóló kötetem nem foglalkozhat az *Appassionata* utáni korszak Terézével. Mivel azonban kiadóm rendkívül szívesen tesz közzé arcképeket, nem utasítom vissza ezt az alkalmat, az ember soha nem tudhatja, lesz-e még ideje megírni a következő kötetet, — vagy ha meg is írja, talál-e még egy olyan kiadót, aki ilyen költségek mellett szép illusztrációra hajlandó. Ezért nagyon szeretném idejében megkapni (a leghamarabb) a *La Mara* által kiadott s Kallhofernek tulajdonított arckép megfelelő másolatát. Úgy tűnik nekem, mint egy felfedezés a bonni múzeum nehézkes és nem nagyon értelmes arcképe után. — Újra felhívom figyelmét arra, hogy nehézségek esetén, mivel lehetőségem megvan rá, Masarykhoz fordulhatok (Masaryk egyik leánya egy *montreux-i* orvos felesége.)

Viszontlátásra kedves Czeke Marianne, baráti üdvözléssel

Romain Rolland

Az 1810-es Karlsbadi útnak feltételezett útiterve szerint Karlsbad a Martonvásár és Wittschap közti kocsúton fekszik?

## 22.

Villeneuve, nagyszombat 1928.

Kedves Czeke Marianne

Köszönöm Pestalozzi levelét, melyet húsvéti tojásként küldött. De képzelje csak, éppen el akartam azt Önnek küldeni! Megkaptam Zürichből a *Pestalozzianumból* a másolatát. És Ön, hogy szerezte meg?

A *Pestalozzianum* igazgatója írja nekem, hogy egy egész köteg levél van Pestalozzitól Magyarországról, amelyben más *Brunsvik*-levelek találhatók — de nem mondhat többet erről. (Feltételezem, hogy önmagának tartja fenn ezek kiadását.)

Mi az a „*Ku n i g u n d e*”? Talán *Josephine*-nek egy neve?

Fájdalmat okozott nekem ez a levél. Szegény öreg Pestalozzi! Gonosz Teréz és *Josephine*! Először elcsavarták a fejét, azután faképnél hagyták!

Íme, *Herriot* kegyelmes úr bejelenti Beethovenről szóló könyve kiadását! Nagyon kétkem, hogy a forráskutatást ő végezte. Mégis egy kissé elbiza-

kodottságra vall! Mi, akik tudjuk, milyen fáradságba kerül a legkisebb történelmi munka! De mi nem vagyunk kegyelmesek!

*Boldog húsvéti ünnepeket*

Romain Rolland

23.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa  
1928. április 16.

*Kedves Czeke Marianne*

Nagyon köszönöm magyarázatait. A 9 levél kezdeteinek másolatait elküldöm a Pestalozzianumnak azzal a kéréssel, hogy mondják meg, egyezik-e azokkal, amelyeket Zürichben őriznek. Majd közlöm Önnel a feletet. — Ahogy látom, nem hiszem, hogy 1808—1809 utáni levelezésről volna szó. Teréz nem tért később vissza ezekre a beszélgetésekre?

Nagyon lekötelezne, ha megadná a pontos szövegét, különösen a dátumát annak a résznek, ahol ő arra gondol, hogy kicseréli Beethoven és Pestalozzi leveleit Jean Paul-éi ellenében. (Nem lep meg Jean Paulnak ez a túlbecsülése. Én tudom, hogy ebben a korszakban Goethe-vel tették egyenlővé —, sőt még föléje is helyezték. — De egy ilyen csere döntőnek tűnik a beethoveni kérdés megoldásában.)

Örülök Chotek grófnő fotóiról tett bejelentésének. Akármilyen feketék is lehetnek („Ni g r a s u m, s e d p u l c h r a . . .”) én aranybarnának fogom őket látni.

Sajnálattal hallom, hogy a húsvéti hetekben nem volt vakációja. Remélem, ez nem megy majd egészsége rovására.

Szívélyes hódolattal  
Romain Rolland

Egy kicsit nyugtalankodtunk, hogy nem kaptunk hírt barátnőnkről, Louie-ről, akiről tudtuk, hogy Olaszországban van — ezekben a zavaros órákban. Oda le veszély nélkül nemigen utazhat az ember. De éppen ma kaptunk tőle egy Assisiből keltezett kedves levelet.

24.

Villeneuve, 1928. május 3.

*Kedves Czeke Marianne*

Megkaptam a portré szép reprodukcióját. Nagyon köszönöm. Még mindig különbözik attól a reprodukciótól, ami a könyvben van. Teréz itt fiata-

labb és egészségesnek látszik. Arca kerek, mint nővérének. De mi az a szomorú, amit róla közölni akar velem? Mit csinált az a csúnya? Legalább érdekessé teszi őt ez a dolog? — hogy jóban vagy rosszban, az nem számít.

Baráti üdvözlettel  
Romain Rolland

25.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa  
1928. május 12., szombat

Kedves Czeke Marianne

Nagyon elszomorított mindaz, ami Önnel történt és felháborít az eljárást, amit Önnel szemben tanúsítottak — és barátnőnk, Terézszel szemben. Sietek Önnel közölni, hogy elvben mindent el fogok követni, amit tudok, hogy a művet és szerzőjét német kiadóknak ajánljam. Azonban nem vagyok meggyőződve, hogy ezek a lépések sikerrel járnak: én ismerem ezeket az urakat! még a legjobbak sem nagyon hajlandók kockáztatni egy nagy dokumentációs munka kiadását. Mindenesetre számíthat az én segítségemre. És köszönöm, hogy tájékoztattott engem.

Azért írok azonnal, mert nővérem és én el akarunk utazni jövő csütörtökön Villeneuve-ből egy háromhetes útra Bourgogne-ba és ne lepje meg Önt, ha ez alatt az idő alatt nem kap választ leveleire. Körülbelül június 19 és 20 között jövünk vissza.

Baráti üdvözlettel  
Romain Rolland

Köszönöm a naplórészletet, amelyet vissza fogok Önnek küldeni elutasításom előtt. Eddig csak egy pillantást tudtam vetni arra a részre, ahol levélcseréről van szó. Vajon biztosnak találja azt az értelmezést, amit Ön ad neki?

„Ein Tausch mit Briefen Pestalozzis u. Beethovens vielleicht mit Jean Pauls...”

Ki mondja Önnek, hogy Pestalozzit és Beethovent akarja kicserélni Jean Paul-lal? Nem jelentheti ez az ellenkezőjét is? Vagy talán azért cserélné, hogy megszeresse Beethoven és Pestalozzi levelét, talán Jean Paul-t is?

26.

Villeneuve, 1928. május 16.

*Kedves Czeke Marianne*

Hálás köszönettel visszaküldöm azokat a dokumentációs papírokat, amelyeket oly jó volt velem közölni. És csatolom még két kártyáját, amiért is elnézését kérem, hogy nem előbb küldtem vissza őket.

Sietve írok, baráti üdvözlettel

Romain Rolland

27.

Villeneuve, 1928. június 18.

*Kedves Czeke Marianne*

Legyen szíves kimenteni engem a tanítóknál, egy párizsi útról jövők vissza elég betegen, és lehetetlen, hogy cikket írjak, csak a legsürgősebb munkákra szorítkozhatom. Ha Ön akarja, kártalaníthatja őket, amennyiben odaadja nekik azt a levéltöredéket, amit először ki akartak adni. Tegye meg, legyen szíves.

Kevés remény van rá, hogy Magyarországra jöjjenek. Nem szándékozom Svájcot elhagyni ebben az évben.

Szívélyes üdvözlettel  
Romain Rolland

28.

Rigi-Kaltbad, 1928. augusztus 1.

*Kedves Czeke Marianne*

Köszönöm, hogy elküldte a kisdednevelők lapját. Haragszom, hogy nem tudok belőle semmit sem olvasni — csak azt, ami a legkevésbé érdekel, a saját leveleimet.

(Erre vonatkozóan nem hiszem, hogy ezt írhattam volna [23. oldal 22. sor]: „ce que La Mara en a publié suffit a ce qu'on doive s'incliner...” Ennek így kell lenni: „p o u r q u'on doive...” Vagy pedig nem néztem, hová szalad a tollam!)

Bocsásson meg, hogy nem írtam, ennek egy kissé az egészségi állapotom az oka (az egészségem soha nem állt helyre teljesen), de főleg a mun-

kám. Ha egyszer belemélyedek egy munkába, nincs az a hatalom, mely abból kirántson. És ez a munka, mely most foglalkoztat (a hindu gondolkodókról) hosszú és nehéz, beható koncentrációt követel.

Ami a jó Terézt illeti, nem felejttem el. De rájöttem arra, hogy az ő teljes tanulmányozása (úgy értem, az egész élete) sokkal több időt igényel, mint amivel most pillanatnyilag rendelkezhetnék. Én csak arra a periódusra szorítkozom, amely Beethoven életével függ össze a most nyomda alatt levő kötetben, (1800 és 1808 között).

Örülök, hogy nemsokára üdülni megy, de olyan jó időjárás volt most egy hónapig, hogy félek, nem marad már Önnek sok belőle.

Szívélyes rokonszenvvel  
Romain Rolland

Louie úgy tudom legközelebb (illetve pontosan augusztus végén) találkozik nővéremmel Franciaországban.

Legyen szíves a magyar tanítóknak kartársi köszönetemet átadni.

## 29.

Rigi-Kaltbad, 1928. augusztus 10.

Kedves Czeke Marianne

Visszaküldöm a levelet (de fölösleges volt elküldeni, én hiszek az Ön szavának). Nos, csak fájlalni tudom, a stílusnak ezt a pongyolaságát, ami a sietségnek tulajdonítható. Nem akartam kijavítani a szövegben, mivel ez már nem az enyém. De legyen szíves, tegye meg helyettem. Így kell „... suffit pour qu'on s'incline...”

Köszönöm az összes új adatot

Szívélyes üdvözlettel  
Romain Rolland

## 30.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa  
1928. december 9.

Kedves Czeke Marianne

Köszönöm az újabb felvilágosításokat. Rendkívül érdekesek. Egy pont felől tehát bizonyosak vagyunk: Jozefin és Beethoven között

kölcsönös szerelem volt, sőt, komolyan szóbakerülhetett a házasság.

Ez nagyértékű történelmi lelemény. Magának köszönhető — La Mara után, aki nyomon volt.

A többire nézve várjunk! A történelem ráér! Láthatja, hogy mindig tartogat váratlan fölfedezéseket.

Ami a „Kedves” illeti, még nincs kimondva, hogy bármi köze lenne egyik vagy másik Brunsvik lányhoz; mindig fönn kell tartani a lehetőségét annak, hogy egy újabb jövevény lesz, akiről a történelem még nem hallott. Olyan szenvedélyes embernek, mint Beethoven, sajnós!, könnyen lehetett több „Unsterbliche!” És a legjobbhiszeműen...

Immár három hete megbízta kiadómat, hogy küldje el magának két megjegyzést Beethoven-kötetemet. Nem tudom, hogy milyen késedelem folytán csak most mentek el. Gondolom, hogy karácsony előtt megkapja. Kérem, nézze el szörnyű helyesírási hibáimat a maga Terézről megjelenendő kiadványa magyar címében. Rosszul olvastam az írását és sajnós, nem kérdeztem meg újra, hogy ez ilyen vagy olyan betű-e. A következő népszerű kiadásban kijavítom.

Visszaküldöm régi leveleimet; sajnálom, hogy ilyen sokáig őriztem. Annyi a munkám, hogy a levelezésem abbamaradt.

A legjobb kívánságaimat küldöm karácsonyra. Bárcsak egészsége ismét helyreállna. Sajnálattal hallok, hogy egészségi állapota milyen ingadozó.

Szeretetteljes hódolattal  
Romain Rolland

U. i. Most kaptam újabb levelét.

Monod lelkész (azt hiszem Adolf) a megszámlálhatatlan Monod nemzeti és szent életéről. Stapfer egyik irodalmi kritikai kötetében, egyik legnagyobb egyházi szónoknak tartja; majdnem hogy Bossuet-hez hasonlítja.

Emperitás-ról nem tudok semmit.

Herriot nevetésre készlet. Két éve halogatja saját Beethoven könyve megjelenését, mert az enyém kiadását várja, hogy a magáét kiigazíthassa. Nos, elkövetem vele azt a rossz tréfát, hogy olyan Beethoven könyvet adok ki (két kötetben), amely 1800-ban indul és 1806-ig vagy 7-ig jut el, s a folytatást a tetszés szerinti jövő évekre ígéri. Így munkája négyötödére vonatkozólag nem tud tájékozódni. Azt gyanítom, hogy a Brunsvikokról irt fejezetemmel máris izgalomba ejtettem. Ezért oly sürgős neki a budapesti út. És ez a mit sem sejtő politikus persze azt képzei, hogy egy-két óra alatt véglegesen tájékozódhatik Teréz mindennemű irománya felől és mindörökre megoldhatja a Brunsvik kérdést, vagy kérdéseket. Nekünk szegényeknek, magának meg nekem hónapokra, vagy évekre van szükségünk a dokumentumok végigböngészésére és jól tudjuk, hogy minden gondosságunk ellenére marad utánunk hiba és főleg kétség következtetéseinkben. De mi csak egyszerű történészek vagyunk.

Nincs meg bennünk a politikusoknak az a zseniális adománya, hogy tanulatlanul is tudnak mindent. Olyasmi ez, mint a vallásban a „kegyelem”. A politikusok az „Úr fölkentjei”...

Vajon La Mara, nem esett-e ő is abba a tévedésbe, hogy „szállodát” vett „palotát” helyett. Soha nem jutottam volna arra a gondolatra, hogy a Brunsvikok üzemben tartottak volna egy „Gasthof”-ot.

31.

Villeneuve, 1929. január 25.

Kedves Czeke Marianne

Örülök, hogy megkaptam *La Revue des Études Hongroises*-t és hogy olvashattam az Ön szép cikkét Terézünkről. Köszönöm, hogy elküldte nekem. Majd hivatkozom rá *Beethoven*-om népszerű kiadásában, amelyet a közeljövőben adnak ki. Bárcsak a naplót is kiadnák olyan terjedelemben és olyan szabadon, mint Ön azt szeretné. Szeretetteljes hódolattal

Romain Rolland

32.

Villeneuve 1929. január 31.

Kedves Czeke Marianne

Mindent megkaptam, amit Ön küldött és szívből köszönöm

Romain Rolland

33.

Villeneuve, (Vaud) Olga Villa  
1929. február 20.

Kedves Czeke Marianne

Elküldtem a centenáriumi számot Mme de Gerando-nak, mihelyt megkaptam. Ajánlva adtam fel, de mivel ez régen volt, nem hiszem, hogy a feladóvevényt eltettem volna, vagy legalábbis nehezen tudnám megtalálni.

Baráti hódolattal  
Romain Rolland

Villeneuve, 1929. december 27.

*A legjobbakat kívánjuk, kedves Czeke Marianne!*

Vajon a most következő év megörvendeztet-e bennünket Teréz Naplójával az ön kiadásában? Nem látják, hogy Magyarország mily büszke lehet egy ilyen személyiségre és hogy egész Európát mennyire érdekelné? Ezt látom már abból a rokonszenvből is, amelyet az én vázlatom keltett.

Szívélyes hódolattal  
Romain Rolland

Villeneuve, 1932. január 20.

*Kedves Czeke Marianne*

Bocsásson meg, hogy jó kívánságaira olyan későn válaszolok. Nem bővelkedünk reményekben egy olyan évre tekintve, mely tele lesz vérrel és tűzzel. De abban, ami még megmarad, barátian osztozunk! Mivel nem jöhetek Budapestre, képemmel köszöntöm Önt.

Hogy kérdezheti azt, hogy szívesen olvasnám-e cikkét „Teréz és a zené”-ről? Természetesen. Legyen szíves elküldeni. Tesihez hű maradok.

Szívélyes hódolattal  
Romain Rolland

Vileneuve (Vaud) Olga Villa  
1932. június 5.

*Kedves Czeke Marianne*

Nagyon köszönöm, hogy eljuttatta Teréztől szóló cikkét. Nagy szimpátiával fogom azt elolvasni, ha majd sikerül kievickélnem a feladatok tömegeiből, amelyben pillanatnyilag elmerülök.

Nem fogom elmulasztani, hogy továbbítsam Mme de Gerandónak azokat a kivonatokat, amelyeket Ön megjelölt.



Nem, nem én kaptam utoljára irodalmi díjat, ez Jules Romains volt, a *K n o c k* szerzője (látta Ön ezt a mulatságos vígjátékot?) Remélem, hogy már nem fogok több díjat kapni az én koromban. Túl öreg kollégista vagyok.

Ami a világ örültségét illeti, ez gyógyíthatatlan és általános (a politikában). Ha ezen a területen díjak volnának kitűzve, bizony zavarban lennénk, hogy kinek ítéljük. Túl sok lenne a kitüntetés.

Szívélyes barátsággal  
Romain Rolland

37.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa  
1933. február 1-én.

Kedves Czeke Marianne

Bocsássa meg hallgatásomat az Ön kedves levelére és érdekes ajánlataira. El vagyok merülve a munkában — mindenféle munkában. És nagyon beteg is voltam a tél egy részében.

Engedje meg, hogy továbbítsam a csatolt levelet, amelyet most kaptam. A revali történelmi Archivum igazgatója szeretne Önnel érintkezésbe lépni a Brunsvik-kéziratok ügyében. Szeretné megtudni, Stackelbergre vonatkozóan nem tartalmaznak-e valamit. Ha lenne olyan jó, válaszoljon neki közvetlenül.

Legjobb kívánságaimmal egészségére vonatkozóan, fogadja kedves

Czeke Marianne szívélyes üdvözetemet  
Romain Rolland

38.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa  
1934. július 17.

Kedves Czeke Marianne

Örülök a jó hírnek Ön és Teréz miatt.

Ugyanúgy, mint Ön, én is azt hiszem, ha szükség lesz a kiadandó szöveg rövidítésére, aggályoskodás nélkül a pedagógiai értekezésből kell kihagyni. Mi szükség, főleg, az ismétlésekre? Anélkül, hogy Teréz erkölcsi

jellemének csak egy vonását is megváltoztatná, csak szívességet tesz neki az ily részletek mellőzésével.

Szívélyes hódolattal  
Romain Rolland

## 39.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa  
1935. május 8.

Kedves Czeke Marianne

Várom a könyvet, amelyet jelez. Mihelyt megkaptam, továbbítom a megadott címre.

Erre vonatkozóan tudja-e ki de Gerandoné unokahúga, akinek a kötetet kölcsönözték? Egyik legjobb római barátnőm (Donna Sofia Bertolini, született Guerrieri-Gonzaga márkiz) legidősebb leánya, aki egy vagy két évvel ezelőtt egy fiatal Teleki grófhoz ment férjhez. Mivel erősen művészi hajlamú (tehetséges szobrászművésznő is), ő lehetett az, akit a magyar népi művészet kötete érdekelt.

Most pedig alkalmatlankodhatok-e egy kéréssel, amely a mi öreg barátnőnk, Terézt illeti? Jelen pillanatban Beethoven életének úgynevezett „hálátlan” periódusát tanulmányozom (1815 és 1818 között, különösen az 1817. év a holt esztendő), hogy annál hatalmasabban szülessen újjá az 1818—20-as években nagy szonátájával op. 106. és a két nagy zenei alkotással, a Kilencedikkel és a Missa Solemnis-szel. — Tudná-e, anélkül, hogy túlságos nagy nehézségeket okozna Önnek, közölni röviden, hogy Teréz 1815 és 1816 között hogyan töltötte idejét (hol lakott ő akkor) és hogy nem fedezett-e fel valami jellegzeteset 1816-i intim feljegyzéseiben (valami érzelmi kitörtést, vagy a zavartságnak valami kifejezését). Nem voltak-e neki ezek az évek különösen fájdalmasak? Visszajött Bécsbe?

Türelmetlenül várom az Ön könyvét. Bármilyen időpontban jelenik is meg, soha nem lesz időszerűtlen.

Baráti üdvözlettel  
Romain Rolland

A mi barátnőnk, Louie Peacop, útutazóban köztünk van.

U. i. május 9. Most kaptam ebben a pillanatban az Ön vastag könyvét. Ön azt írja a borítékra: I. De Gerando grófnő részére, H a r c s á r G é z a d r. l e v e l e i v e l. Nem lehet leveleket egy könyvvel együtt küldeni. A könyvet, mint levelet kellene megfizetni. Tehát az Ön engedelmével a leveleket a könyvtől külön kell választanom és továbbítani, az előbbieket mint üzleti iratokat. De erősen gyanakszom, hogy ezek a küldemények útközben megrekedtek.

[Czeke Marianne többször küldött Romain Rolland közvetítésével Romániába könyveket.

A Czeke Marianne levelében levő kifejezés: „avec les lettres” — Gyergyai Albert professzor véleménye szerint — nem azt jelentette, hogy Czeke Marianne levelet is küldött volna, csupán egy régebben még szokásos kifejezési formát használt. A „levelével” jelen esetben csupán azt jelentette, hogy a De Gerandonénak szóló küldeményt annak ügyvédje, Harcsa Géza dr. címére kérte küldeni.]

## 40.

Villeneuve (Vaud) 1935.  
június 1.

Kedves Czeke Marianne

De Gerandonénak elment a könyv Villeneuve-ből. A feladás kissé késlekedett, mert néhány hetet egy klinikán töltöttem, hogy egy kicsit pihenjek és távollétem alatt sok mindent elfelejtettek. De minden rendbejött és a kötet útban van.

Lekötelező szívességet nagyon köszönöm. Az a kis kronológia, amelyet volt olyan szíves Teréztől az 1815—16-os évekről adni nekem, tökéletesen elegendő. Ne küldje el az eredeti füzeteket! Elutazom több mint egy hónapra és félek, hogy ezek az értékes kéziratok elvesznek a sok papír között. Különben már biztos nem lesz rá szükségem ahhoz, amit csinálni akarok. Ha másképp lenne, úgy engedelmeivel megírom önnek, ha visszatértem.

Szívélyes hódolattal  
Romain Rolland

Louie elhagyott minket egy pár hétre. A hónap végén visszajön Villeneuve-be.

## 41.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa,  
1937. december 23.

Kedves Czeke Marianne

Örömmel hallom, hogy a szegény Teréz végre feltámad. Ez az Ön hitének köszönhető.

Felhasználhatja azt, amit Teréz naplói tárgyában írtam — bár Teréz talán egy kicsit meg lenne sértve. De ő olyan jó és őszinte volt, hogy meg vagyok győződve, megbocsátana.

Nehezen tudunk, akárcsak Ön, megvigasztalódni a mi kedves Louie-nk halála felett. Annyira számítottam arra, hogy túl fog élni engem. Nagyon megrendítette őt barátunk, Rosselli szörnyű meggyilkolása.

El fogom hagyni svájci remetelakomat. Nem szívok itt már elég szabad levegőt. Jövő nyáron egy kis házba költözünk, melyet megvettem Bourgegne-ben, az én szülőföldemen, Vézelay szent dombján, egész közel azokhoz a helyekhez, ahol Colas Breugnon csatangolt.

Legjobb kívánságainkat küldjük az új évre

Hódolattal  
Romain Rolland

42.

Vézelay (Yonne) Grand rue  
St. Etienne 14. 1938. augusztus 16.

Kedves Czeke Marianne

Még csak tegnap kaptam kézhez szép könyvét és augusztusi levelét. Ön René Arcasra, a Soblier igazgatójára bízta azokat s ő arra várt, hogy meglátogasson minket s itt adjon át mindent, Vézelay-ben. A kiadók sohasem sietnek! Elnézését kérem, hogy köszönetem késett, bár tudtom, s akaratomon kívül.

Örülök, hogy megjelent nagy művének első kötete és annak, ahogy Franciaországban máris fogadják. Még csak lapozgattam a kötetet, s beleütközöm a magyar nyelvbe. Látom, hogy tekintélyes mű, és hogy az Ön jóvoltából Teréz igazán belép a történelembe. Kilép abból a szerény és anekdotikus szerepből, amelyet eddig tulajdonítottak neki és elfoglalja végre helyét az öt megillető első sorban. Kíváncsiságom ösztökél, hogy lapok hosszú során át oly sűrűn olvassam nevét, Beethovenéhez fűzve — s gyakran találkozam a magam nevével is — anélkül, hogy megérteném, mit mond. Türelmetlenül várom a német vagy francia fordítást.

Most feleségemmel együtt Vézelay-ben kötöttünk ki — ebben a sziklára épült öreg, középkori városban. Vettünk itt egy kedves kis házat, ahonnét mérhetetlen és harmonikus a kilátás. De 1940 derekáig bérleti szerződés köt a villeneuve-i Olga-villához, s úgy számítjuk, hogy a telet ott töltjük. Nővérem, aki 1940-ig szintén megtartja a maga Lionette-villáját, a múlt hónapban meglátogatott bennünket és szeptemberben újra eljön. Így a távollét hónapjait megszakítják az együttélés hetei — addig is, míg a november ismét összehoz minket Villeneuve-ben. Szeretném rávenni, hogy ő is a mi közelünkben telepedjék le.

Vézelay a Nivernais-vidék szélén van, auton húsz percrenyire szülővárosunktól, Clamecy-től. Az egész vidék mosolygós, változatos és nekünk tele van emlékekkel.

Szívélyes rokonszenvvel küldöm meleg szerencsekívánataimat. Az Ön nagy, kitartó és lelkes munkája győzelmet aratott.

Hódolattal  
Romain Rolland

U. i.: Láttam, hogy Ön Beethoven élete című kis könyvem első kiadásaira hivatkozik. Ebben a könyvben én még túl nagy hitelt adtam Mariann Tanger regényének. — Már régóta kijavítottam ezt a tévedést, ennek a kis kötetnek utólagos köszöneteiben. Különben sohasem tulajdonítottam neki történelmi értéket. Ez akkor még kezdetben volt 1903-ban s nem akart más lenni, mint a hála és szeretet lírai kitörése a nagy muzsikus iránt, aki fenntartott és melengetett a megpróbáltatás éveiben. Meg nem érdemelt hírnévre tetek szert ezek a lapok a világban. Azóta Beethoven életének és műveinek sokkal igazabb és mélyebb történetét igyekeztem megírni.

Nemrég jelent meg belőle a Soblier-féle kiadásban két kötet: A fel-tá m a d á s é n e k e (az 1817—1823-ig terjedő évek tanulmányozása).

43.

Villeneuve (Vaud) Olga Villa  
1939. április 9.

Kedves Czeke Marianne

Bocsásson meg, hogy ilyen soká magamnál tartottam kedves küldeményét és még meg sem köszöntem. Az életem mindig annyira túl van terhelve különböző feladatokkal, hogy állandó hátralékban vagyok a levelezéssel.

Köszönöm, hogy elküldte könyve első fejezeteinek német fordítását. Nagy érdeklődéssel olvastam. De az igazat megvallva, a következő fejezeteket gyümölcsözőbb lenne ismernem: azt hiszem, hogy ott több szó esik Beethoven és Teréz kapcsolatairól és hogy Teréz mit gondolt róla.

Megismerkedtem Jean Bojerrel és elolvastam könyvét, amelyet kitűnőnek tartok, mert bemutatja a Beethoven korára vonatkozó német irodalmat, és különösen azért, mert olyan nagy fontosságot tulajdonít Hoffman zseniális zenei intuíciónak. Ami a „romantikát” illeti, én azt hiszem, ez vita a szavakon: mert nyilvánvaló, hogy mi Franciaországban a francia (és nem a német) „romantikát” értjük ezen a szón, amely megfelel a „Sturm und Drang”-nak és Beethoven inkább ez utóbbiban vesz részt bizonyos mértékig, mint abban, amit a Tieckek, Brentanók, Wackenroderek képviselnek.

A téli hónapokat Villeneuve-ban töltöttem, nővérem közelében. Jövő héten készülünk vissza Vézelay-be feleségemmel együtt. Mire visszaérünk, tele lesz virággal az egész burgundi vidék.

Mindhárman elég jó egészségben vagyunk. Remélem, önnek sincs sok panasza a saját egészségére.

Kedves Czeke Marianne fogadja szívélyes üdvözetemet

Romain Rolland

Levelemmel egyidejűleg visszaküldöm a németre fordított fejezetek másolatát.

## NÉVMUTATÓ

Romain Rolland Czeke Marianne-nak írt leveleiben a központi probléma Beethoven és a Brunszvik család kapcsolata. Ennek következtében egyes nevek, szerzők, nemcsak több levélben, de sok esetben ugyanazon levélben is többször előfordulnak. Ezért látszott legcélszerűbbnek a levélgyűjteményhez összesített névrendi jegyzéket csatolni, melyben könnyen megtalálhatók a *legsűrűbben* keresett nevek, illetve szerzők és idézett műveik. — Lapalji jegyzetekben csak Romain Rollandnak levelei aljára beszúrt saját jegyzeteit hoztuk.

Itt említjük meg, hogy a Brunszvik családnév különböző írásmódja nem véletlen. Maga Teréz is többféleképpen írta: Brunszvik, Brunswik, Brunsvik. Rolland ez utóbbit, Czeke a Brunszvik formát használta.

ASPASIA — nagy műveltségű miletoszi szépség, Periklész élettársa.

BABETTE — ld. Keglevich Babette.

BEETHOVEN, LUDWIG (1770—1827).

BETTINA — ld. Brentano, Bettina.

BIGOT, MARIE (1786—1820) — bécsi zongoraművész, aki Haydn és Beethoven elismerését is megnyerte. Tanította Mendelssohnt.

BRENTANO, BETTINA (1785—1859) — német költőnő, Clemens Brentano költő húga, Achim von Arnim német költő felesége. Goethe-vel és Beethovennel is levelezett.

BRUNSZVIK CHARLOTTE, LOTTE, CAROLINE GR. (1782—1843) — a legifjabb Brunszvik leány, Teleki Imre gr. felesége. Gyermekük: Blanka (1806—1862), a Kufsteinba zárt nőnevelő. Emma (1811—1893), De Gerando Ágost francia író felesége és Miksa (1813—1872); ez utóbbi lánya a Brunszvik-naplókat őrző utolsó családtag: De Gerando Attiláné Teleki Irén (1859—1937).

BRUNSZVIK FERENC GR. (1777—1849) — Beethoven barátja. Neki ajánlotta az Appassionatát, op. 57., majd Fantasiét, op. 77. c. szerzeményét. Később házasodott. Felesége Justh Sidonia (1801—1866) kitűnő zongorista. Fiúk Géza (1834—1899) volt Martonvásár utolsó családi birtokosa. 1896-ban adta el a Dreher családnak. Vele kihalt a család férfi ága.

BRUNSZVIK JOZEFIN Gr. (1779—1821) — „Pepi” néven is emlegetik. Előbb Deym József gr. (1752—1804), majd 1810-től Stackelberg Kristóf br. (1777—1841) felesége. Ettől utóbb külön élt. Első házasságából négy, másodikból három gyermek származott.

BRUNSZVIK TERÉZ (1775—1861) — Édesapja a jozefinista felvilágosodás híve. Washington és Franklin tiszteletére és az angol nyelvre tanította gyermekeit. Az 1790-i országgyűlésen a leányok oktatásáról adott be

tervezetet. Korai halála mélyen hatott az akkor tizenhat éves Terézre. Apja emlékére kis emlékművet emeltetett, előtte az igazság papnőjévé avatta magát s elhatározta, hogy nem megy férjhez. — Brunszvik Teréz édesanyja Mária Terézia királynő udvarhölgye volt, így lett Teréz a királynő keresztlánya. — A zene iránti hajlamára jellemző, hogy hatéves korában már zongorázott házi hangversenyen. 1799-től Jozefin húgával együtt Beethoven tanítványa volt. Ettől kezdve Beethoven legbensőbb baráti köréhez tartozott, több művét ajánlotta a Brunszvik testvéreknek. — Brunszvik Teréz életét a nevelés ügyének szentelte. 1828-ban Budán kisdédóvót alapított. Külföldön is sokfelé kérték tanácsát hasonló intézmények szervezéséhez. Pedagógiai munkásságára Pestalozzi hatott, akit Jozefin húgával együtt keresett fel. — Brunszvik Teréz a nevelést tekintette mind a szegény nép fölemelése, mind a nőemancipáció eszközének. — Hatott húgára, Teleki Blankára, aki 1846-ban leánynevelő intézetet nyitott s a szabadságharc leverése után Kufsteinben raboskodott. Brunszvik Teréz öreg korában megírta emlékiratait. — Naplóból Czeke Marianne adott ki egy kötetet. (Bp. 1938.)

CHANTAVOINE, JEAN (1877—1952) — zenei író — *Beethoven* c. műve 1906-ban jelent meg.

CZEKE MARIANNE DR. (1873—1942) irodalomtörténész, az Egyetemi Könyvtár tudományos munkatársa, c. igazgató. — Brunszvik Terézzel kapcsolatos jelentősebb közleményei: Gróf Brunszvik Teréz élet- és jellemrajza. Emlékiratai (H. Révész Margittal). Bp. 1926. — Une grande amie de Beethoven. Comtesse Thérèse Brunszvik. *Revue des Études Hongroises*, 1928. évf. 207—219. l. — Montessori gondolatok Brunszvik Teréz Naplójában. Kisdednevelés, 1931. 220—221 l. — Brunszvik Teréz és a zene. *Zene*, 1932. évf. febr. 15. — márc 15., ápr. 1., máj. 1. Gróf Brunszvik Teréz ősei és oldalági rokonsága. Bp. 1935. — Özv. gr. Brunszvik Antalné házai. *Pestbudai Emléklapok*, 1932. évf. — Brunszvik Teréz grófnő Naplója és feljegyzései. I. kötet. Bp. 1938.

DE GERANDO ATILANÉ TELEKI IRÉN Gr. (1859—1937) — Brunszvik Teréz hagyatékának utolsó családi örököse. Nagyanyja Brunszvik Teréz húga, Charlotte-Carolina, férjezett Teleki Imréné.

FRIMMEL, THEODOR VON — (1853—1928) — Osztrák Beethoven-kutató.

GENLIS, MME DE — (1746—1830) — grófnő, nevelő, pedagógus, szabadszellemű regényeket írt.

GUICCIARDI, GIULIETTA (1784—1856) — Brunszvik Terézék első unokatestvére. Beethoven 1802-ben jelentette meg a neki ajánlott *Cis-moll*, op. 27., azaz *Mondschein* szonátát. 1803-ban férjhez ment Gallenberg gr. zeneszerzőhöz. Nápolyba költöztek. 1822-ben tértek vissza Bécsbe.

GIULIETTA — ld. Guicciardi, Giulietta.

HERRIOT, ÉDUARD (1872—1957) — francia polgári politikus, miniszterelnök, író, kritikus. Beethovenről írt műve: *La vie de Beethoven*. Paris. 1929.

HEVESY, ANDRÉ DE — Párizsban működő magyar származású zeneíró. Beethovenról foglalkozó művei: *Petites amies de Beethoven*. Paris. 1910. — *Beethoven, vie intime*. Paris, 1927.

JEAN PAUL (1763—1825) — eredeti neve: Richter, Friedrich. Korábban divatos német író, pedagógus. Regényeiben a kispolgárságról ír. Mint pedagógiai író Rousseau és Pestalozzi gondolatait fejlesztette tovább.

KAZNELSON, SIEGMUND — zenei író: Beethovens Ferne und Unsterbliche Geliebte. Zürich, 1954.

KEGLEVICH BABETTE — később Odescalchy Erbe felesége. Brunsvik Jozefin emlegeti leveleiben, mint aki szintén részt vett Guicciardiék zeneestjein.

LA MARA (MARIE LIPSUS) (1837—1927) — német zenei író. Beethovenról írt művei: Beethovens Unsterbliche Geliebte. Das Geheimnis der Gräfin Therese Brunsvik und ihre Memoiren von — — Leipzig, 1909. — Beethoven und die Brunsviks. Leipzig, 1920.

LAMPI, JOHANN, BAPTIST (1751—1830) — osztrák festő. Bécsben az arisztokráta arcképfestője.

LICHNOVSZKY KARL HG. (1756—1814) — és felesége Thun Christina grófnő (1765—1841), mindketten nagy zenekedvelők, Beethoven pártfogói.

LOUIE — ld. Peacop, Louie.

MALFATTI TERÉZ — Beethoven háziorvosának családjából való. 1810-ben Beethoven feleségül akarta venni, de nem adták hozzá.

MASARYK, THOMAS (1850—1937) — cseh polgári politikus és filozófus, 1818—1935-ig csehszlovák köztársasági elnök.

MIGAZZI LAJOS (1792—1867), a keleti irodalom jeles művelője. — Brunsvik Teréz késői szerelme.

MINÓNA — ld. Stackelberg Minóna.

PAPP VIKTOR (1881—1954) — zenetörténeti író. Munkái: Beethoven. Bp. 1921, 1927. — Beethoven és a magyarok. Bp. 1927.

PEACOP, LOUIE — Madeleine Rolland és Czeke Marianne közös angol barátnője.

PEPI — ld. Brunsvik Jozefin.

PESTALOZZI, JOHANN, HEINRICH (1746—1827) — humanista svájci pedagógus. Elhagyott gyermekeket nevelt. Brunsvik Teréz és Jozefin 1808-ban közel két hónapot töltött nála. Megnyerték rokonszenvét, de — Jozefin befolyására — Teréz nem válaszolt Pestalozzi leveleire. Brunsvik Jozefin nála ismerkedett meg második férjével, Stackelberg Kristóffal.

RÉVÉSZ MARGIT DR., HRABOVSKY JÓZSEFNÉ — Czeke Marianne munkatársa. Elkísérte Pálfalvára, a Brunsvik Naplók utolsó családi lelőhelyére. Közös művük: Gróf Brunsvik Teréz élet- és jellemrajza. Bp. 1926.

ROMAINS, JULES (1885— ) Francia költő, író, Huszonhét kötetes regénye „A jóakarató emberek.”

ROSSELLI, CARLO (1899—1937) — antifasiszta olasz politikus. A génuai egyetem közgazdaságtan tanára. Mussolini parancsára ölték meg.

SCHINDLER, ANTON (1796—1864) — 1819-től Beethoven hűséges famulusa és első életrajzírója. 1840-ben jelent meg műve: Biographie Ludwig van Beethovens. Több nyelvre lefordították s a későbbi Beethoven-életrajzok legfőbb forrása lett.



SCHOBER FERENC (1790—1882). Író, költő, Schubert, Liszt barátja és szövegírója, — a Festetich család nevelője. Brunszvik Teréz 1834—1837. év közötti külföldi útjáról írt neki az óvodák szervezésével kapcsolatos kérdésekről.

SEBALD, AMALIE — berlini énekesnő, Beethoven tréfás leveleket írt hozzá. Thomas-San-Galli zenei író írt róla: *Die unsterbliche Geliebte Beethovens*, Amalie Sebald. Halle, 1909.

STACKELBERG KRISTÓF BR. (1777—1841) — észt származású pedagógus. Pestalozzinál ismerkedett meg későbbi feleségével, Brunszvik Jozefinnel, akivel 1810-ben kötött házasságot. Három gyermekük született. Felesége utóbb külön váltan élt tőle.

STACKELBERG MINÓNA BR. (1813—1897) — Brunszvik Jozefin utolsó gyermeke Bécsben és Magyarországon élt nagynénje: Teleki Imréné Brunszvik Caroline leszármazottainál. Sokáig magánál tartotta Brunszvik Teréz hagyatékát. Állítólag tőle lopták el az árveréseken utóbb felbukkant Beethoven—Brunszzvik-leveleket. Kaznelson kutatásai szerint apja Beethoven volna.

STAEEL, MME DE- (1766—1817) — francia író. Rousseau és Montesquieu szellemében írt, szót emelt a nők jogaiért.

SZILY ANTAL (1774—1833) — őrnagy, a Mária Terézia rend lovagja. Részt vett a Napoleon elleni harcokban. 1811-ben nyugalomba vonult, nőtlenül élt. (A rá vonatkozó adatokat Czeke Marianne kutatta fel.)

SZIRMAY TAMÁSNE PULSZKY HENRIETTE — Czeke Marianne munkatársa, részt vett Brunszvik Teréz Naplóinak kiadásában.

TENGER, MARIAM (1821—1898) — eredeti neve: Hrussóczy Mária. Magyarországból Ausztriába származott író. Cáfolt munkája: *Beethovens unsterbliche Geliebte*. Nach persönl. Erinnerungen. Bonn, 1890.

TESI — ld. Brunszvik Teréz.

THAYER, ALEXANDER, WHEELLOCK (1817—1897) — az Egyesült Államok konzulja volt Triesztben. Egész életét a Beethoven kutatásának szentelte. Fő műve: *Ludwig van Beethovens Leben*. I—III. Berlin, 1866, 1872, 1879.

TONI — ld. Szily Antal.

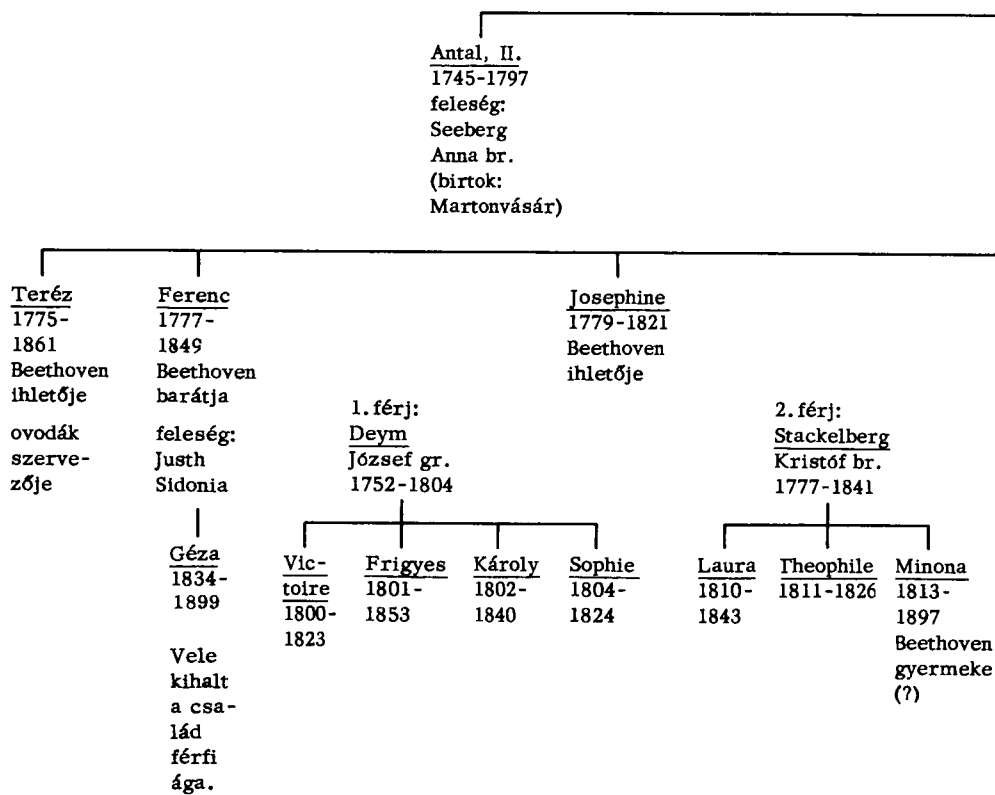
UNGER, MAX (1883— ) karmester és zenetörténész, Beethoven-nel foglalkozó munkái: *Auf Spuren von Beethovens unsterbliche Geliebte*, 1811. — Szerkesztette Beethoven levelei gyűjteményes kiadását.

WEGELER, FRANZ (1765—1848) — német orvos, Beethoven ifjúkori barátja. Beethoven ifjúkoráról írt könyve: *Biographische Notizen über Ludwig van Beethoven*. (1838.)

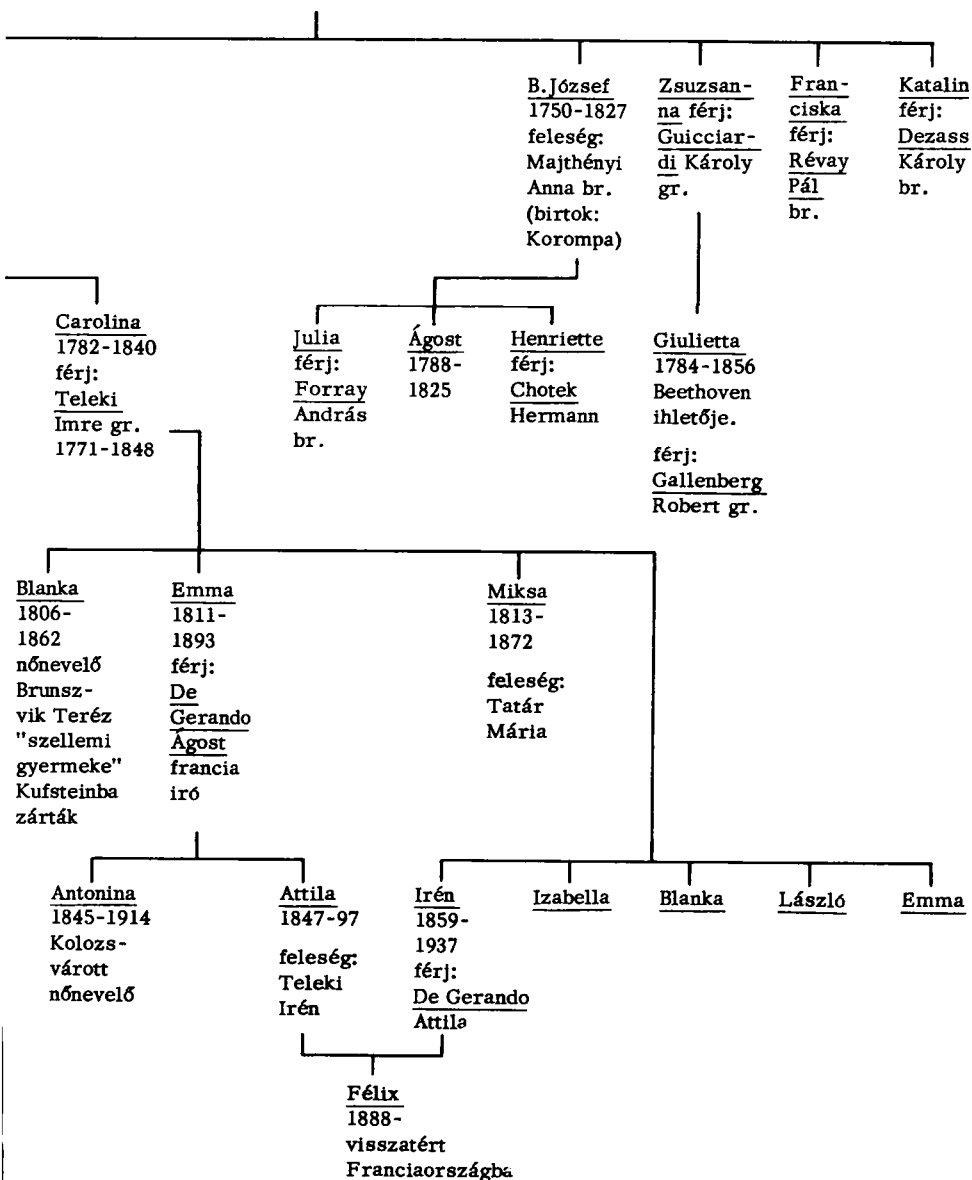
ZMESKALL MIKLÓS (1760—1832) — a magyar udvari kancellária titkára Bécsben. Kitűnő muzsik, jó gondolkás, zeneszerző. Beethoven hűséges barátja. Brunszvik Teréz besztercebányai óvodaalapításait nagy alapítvánnyal támogatta.

ZWEIG, STEFAN (1881—1942) — Romain Rollandról írt műve: *Romain Rolland. Der Mann und das Werk*. Frankfurt am Main, 1921.

A BRUNSZVIK-család vázlatos családfája  
(Czeke Marianne összeállítása alapján)



Brunszvik Antal, I. (1775-től gróf)  
1709-1780 feleség: Adelffy Mária





## A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADEMIA KÖNYVTÁRÁNAK KÖZLEMÉNYEI

1. Haraszthy Gyula: *A 130 éves Akadémiai Könyvtár*. Bp. 1956.
2. Berlász Jenő—Szakmáryné Németh Mária: *A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának múltja és jelene*. Bp. 1956.
3. Csapodi Csaba: *A legrégibb magyar könyvtár belső rendje*. Bp. 1957.
4. Berlász Jenő: *Az Akadémiai Könyvtár Kézirattárának átalakulása*. Bp. 1957.
5. Haraszthy Gyula: *Az Országos Könyvtárügyi Tanács és a magyar könyvtárügy időszerű kérdései*. Bp. 1958.
6. Gergely Pál: *Arany János és az Akadémia Könyvtára*. Bp. 1958.
7. Moravek Endre: *Die neuen ungarischen Bibliotheksnormen*. Wien, 1957.
8. Szakmáryné Németh Mária: *Az Akadémiai Könyvtár, mint a Magyar Tudományos Akadémia célkitűzéseinek könyvtári támogatója*. Bp. 1958.
9. Gergely Pál: *Az Akadémia levéltára a Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának kézirattárában*. Bp. 1958.
10. Csapodi Csaba: *Könyvkonzerválás és restaurálás a Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárában*. Bp. 1958.
11. Moravek Endre: *Kiadványtípusok a katalogizálás szempontjából*. Bp. 1958.
12. Szakmáryné Németh Mária: *A központi folyóiratcímjegyzék kérdései*. Bp. 1959.
13. Csaba Csapodi: *L'avenir des périodiques scientifiques*. La Haye, 1958.
14. F. Csanak Dóra: *Az Akadémiai Könyvtár története a szabadságharcig*. Bp. 1959.
15. Moravek Endre—Weger Imre: *Magyar könyvészeti kifejezések kis orosz szótára*. Bp. 1959.
16. Csaba Csapodi: *Der geographische Begriff im Katalogsystem der Bibliothek*. Wien, 1959.
17. Csapodi Csaba: *A proveniencia elve a könyvtárban*. Bp. 1959.
18. Rásonyi László: *Stein Aurél és hagyatéka*. Bp. 1960.
19. Sáfrán Györgyi: *Arany János és Rozvány Erzsébet*. Bp. 1960.
20. Rózsa György: *A magyar társadalomtudományok az UNESCO kiadványaiban. — Les sciences sociales hongroises dans les publications de l'UNESCO*. Bp. 1960.
21. Gergely Pál: *Pápai Párizs-album a Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárában*. Bp. 1961.

22. Gergely Pál: *Bartók Béla ismeretlen levelei a Tudományos Akadémia Könyvtárában*. Bp. 1961.
23. Sarlócska Vince Ernő: *Botyai János házassága a köztudatban és a dokumentumok*. Bp. 1961.
24. Csapodi Csaba: *Mikor pusztult el Mátyás király könyvtára?* Bp. 1961.
25. Moravek Endre—Weger Imre: *Abbreviaturae Cyrillicae*. Bp. 1961.
26. Rásonyi László: *A magyar keletkutatás orosz kapcsolatai*. Bp. 1962.
27. Tőkés László: *Az Akadémiai Könyvtár mikrokönyvgyűjteménye és fotolaboratóriuma*. Bp. 1962.
28. Fráter Jánosné: „Nemzeti részvét emelte”. 100 évvel ezelőtt kezdték építeni az Akadémia palotáját. Bp. 1962.
29. Büky Béla: *Székely Bertalan hagyatéka a Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárában*. Bp. 1962.
30. Moravek Endre: *Index acronymorum selectorum. Pars 2. Instituta scientifica*. Bp. 1962.
31. Méreiné Juhász Margit: *Mikszáth Kálmán szellemi és tárgyi hagyatéka a Magyar Tudományos Akadémián és tájmúzeumainkban*. Bp. 1963.
32. Rózsa György: *The documentation of science organization as an emerging new branch of scientific information*. Bp. 1962.
33. Gergely Pál—Molnár Zoltán: *Az Akadémiai Értesítő és a Magyar Tudomány repertórium. 1840—1960*. Bp. 1962.
34. Csapodi Csaba: *Mikor szűnt meg Mátyás király könyvfestő műhelye?* Bp. 1963.
35. Tőkés László: *A mikrokártya és a kutatók*. Bp. 1963.
36. Büky Béla—Csengeryné Nagy Zsuzsa: *Székely Bertalan illusztrációi egy tervezett Petőfi-életrajzhoz*. Bp. 1963.
37. Gergely Pál: *Az Akadémia szerepe a pesti Nemzeti Színház létrehozásában*. Bp. 1963.
38. Moravek Endre: *Index acronymorum selectorum. Pars 3. Instituta paedagogica*. Bp. 1963.
39. Josef György: *Die Goethe-Sammlung Balthasar Elischers in der Bibliothek der Ungarischen Akademie der Wissenschaften*. Bp. 1963.
40. Rózsa György: *Részvételünk és lehetőségek a nemzetközi társadalomtudományi dokumentációban*. Bp. 1964.
41. Csapodi Csaba: *Beatrix királyné könyvtára*. Bp. 1964.
42. Rózsa György: *Hagyomány és korszerűség: az Akadémiai Könyvtár távlati fejlesztéséről*. Bp. 1964.
43. Büky Béla: *A tudományos tájékoztatás egyik feladatköre: témaelemzési statisztikák készítése és alkalmazása*. Bp. 1964.
44. Csapodi Csaba: *Conservation of the Manuscript and Old book Collections at the Library of the Hungarian Academy of Sciences: methods and results (1949—1964)*. Bp. 1965. — *Állományvédelmi módszerek és eredmények az Akadémiai Könyvtár Kézirattárában és Régi-könyv Gyűjteményében (1949—1964)*.

45. Fráter Jánosné: *Részletek az Akadémiai Könyvtár történetéből (1865—1875)*. Bp. 1965.
46. Moravek Endre: *Index acronymorum selectorum. Pars 1. Instituta rerum publicarum*. Bp. 1965.
47. Moravek Endre: *Index acronymorum selectorum. Pars 7. Instituta communicationis*. Bp. 1966.
48. Györgyi Sáfrán: *Lettres de Romain Rolland à Marianne Czeke dans la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie. — Romain Rolland levelei Czeke Marianne-hoz a Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárában*. Bp. 1966.





## SOMMAIRE

Györgyi Sáfán: Introduction .....	9
Lettres de Romain Rolland .....	35
Index des noms .....	95
Généalogie de la famille Brunswick .....	100
Tables	
Romain Rolland .....	3
Thérèse Brunswick .....	33
Lettre de Romain Rolland à Marianne Czeke .....	88
Marianne Czeke .....	125

## TARTALOMJEGYZÉK

Sáfán Györgyi: Bevezetés .....	105
Romain Rolland levelei .....	127
Névmutató .....	184
Brunszvik-családfa .....	188
Képek	
Romain Rolland .....	3
Brunszvik Teréz .....	33
Romain Rolland levele Czeke Marianne-hoz .....	88
Czeke Marianne .....	125

Alak B/5 — Terjedelem 12 1/4 ív A/5 — Megjelenés 1966 — Példányszám 800  
A kiadásért felel az MTA Könyvtárának igazgatója, Budapest V., Roosevelt tér 9.  
Készült: az MTA KESz sokszorosító üzemében, Budapest. — Felelős vezető: Szabó Gyula